

# LE MONDE ILLUSTRÉ



EDMOND J. MASSICOTTE

LA SEMAINE COMIQUE DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QU'UN BŒUF



Une grenouille vit un bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.

Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse, s'étend et s'enfle et se travaille  
Pour égaler l'animal en grosseur.



Disant, regardez bien, ma sœur.  
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je point encore ?



—Nenni ! M'y voici donc ?  
—Point du tout.  
—M'y voilà ?...  
Vous n'en approchez point.

La chétive pécore s'enfla si bien qu'elle creva !

## BELLES GUERISONS

Mme Pierre Lamothe qui souffrait d'anémie, prend les Pilules Rouges et les forces lui reviennent comme par enchantement

DEPUIS 14 ANS, DIT-ELLE, LA VIE M'ETAIT INSUPPORTABLE A CAUSE DES MAUX QUI ME FAISAIENT SOUFFRIR

Seules les Pilules Rouges m'ont guérie parce qu'elles ont restauré mes forces

Belle guérison de Madame Berthelet qui demeure au No 147 rue Saint-Ferdinand, St-Henri, Montréal ; elle souffrait des troubles du retour de l'âge

L'Anémie est une maladie qui ne se reconnaît pas toujours à l'apparence des femmes qui en souffrent, car si l'anémique a généralement le teint pâle, les yeux cerclés, les lèvres blanches et tous ces autres signes que l'on rencontre souvent chez les personnes faibles en sang, d'un autre côté, il y a aussi des femmes anémiques qui conservent leur embonpoint, même leurs couleurs, et si ce n'était que pour les sensations intimes qu'elles éprouvent, on pourrait s'y méprendre, car elles paraissent fortes et bien portantes. C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de Madame Lamothe dont nous sommes heureux d'annoncer la belle guérison. Malade depuis quatorze ans, souffrant le martyre toutes les minutes de sa vie, obligée de se coucher à tout moment, vomissant ses repas aussitôt pris, elle essaya en vain pendant quatorze longues années à se guérir, et enfin, elle se décida à prendre les Pilules Rouges qui, en lui donnant les forces nécessaires, la guérissent des maux qui la faisaient souffrir.

Plus que toute autre personne, nous dit-elle, je crois à l'efficacité des Pilules Rouges, car si ma santé est si bonne, c'est dû à ce remède.

Vous n'avez pas oublié que j'étais malade depuis quatorze ans. J'étais grasse, mais je n'avais aucune force ; tous les jours, j'étais obligée de me coucher à cause de la faiblesse. J'avais des douleurs dans les reins, un rien me faisait vomir, je n'avais pas de courage et je pouvais toujours dormir. J'ai pris six boîtes de Pilules Rouges, elles m'ont fait tant de bien et je me suis trouvée si heureuse que j'ai continué à en prendre encore six autres boîtes. A présent je suis forte, je suis toujours gaie, je n'ai plus de douleurs, et quoiqu'il y ait plus d'un an que je n'aie pas pris vos pilules, je ne me suis pas sentie abattue une seule journée.

" Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, toute la reconnaissance que je conserve aux Pilules Rouges et aussi aux médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine pour leurs bons renseignements et leurs nombreux conseils. Je désirerais que l'efficacité de votre tonique fût connue partout, et pour cela je vous autorise à publier ma guérison.

" MADAME PIERRE LAMOTHE,  
" St-Germain de Grantham, Qué."

" Il y a une couple d'années, m'étant laissée affaiblir lorsque les troubles du "retour de l'âge" ont fait leur apparition et ayant négligé de prendre les précautions que toutes les femmes ne devraient jamais oublier, je commençai à souffrir de grandes douleurs dans les jambes et dans les pieds. Je suis alors allée voir les médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, et après avoir suivi leur traitement pendant trois mois, je suis revenue aussi bien que je ne l'avais jamais été.

" MADAME STANISLAS BERTHELET,  
" 147 St-Ferdinand, St-Henri, Qué."

Si une femme malade qui prend les Pilules Rouges n'obtenait pas l'amélioration anticipée, elle devrait, avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE dont la longue expérience peut fournir à des milliers de cas différents de bons et salutaires avis.

Les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE sont à leur disposition des traitements particuliers, à la portée de toutes les bourses qu'ils prescrivent lorsque la gravité et la durée de la maladie les rendent nécessaires. Il est donc urgent pour toutes les femmes souffrantes et qui prennent sans résultat les PILULES ROUGES, de consulter nos Médecins Spécialistes. Si elles ne peuvent le faire en personne, elles n'ont qu'à écrire et à bien dire tout ce qui les inquiète, elles recevront sans retard des renseignements aussi longs et aussi complets que si la consultation eût été personnelle. Toutes les femmes peuvent écrire, même celles des parties les plus éloignées du Canada et des Etats-Unis, aucune raison ne saurait les en empêcher, qu'importe leur instruction.

Pour les femmes qui demeurent à Montréal ou qui peuvent s'y rendre, nous les prions de passer à nos Bureaux, au no 274, rue Saint-Denis.

Les vraies PILULES ROUGES ne sont jamais vendues de porte en porte, ni au cent ou à la douzaine. Voyez à ce que sur chaque boîte soit le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons sur réception du prix, 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50 dans toutes les parties du Canada ou des Etats-Unis. Adressez vos lettres :

**CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,**  
274 RUE SAINT-DENIS, MONTREAL, CANADA

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18<sup>e</sup> ANNEE.—No 930

MONTRÉAL, 22 FEVRIER 1902

5c LE No



Photo Quéry, frères  
MGR ROZIER, PRÉDICATEUR DU CARÊME A L'ÉGLISE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 FEVRIER 1902

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 Mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1ère insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,  
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

## Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Amédée Devault), Directeur ;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

## NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," touchant à sa fin, nous commencerons dès la semaine prochaine la publication d'une autre des œuvres les plus attrayantes de Jules Verne : "Cinq Semaines en Ballon," agrémenté de nombreuses et belles illustrations.

## SEUL AVEC MOI-MÊME

C'est une feuille de rose...

Que fait-elle là, entre les pages d'un livre ? Me rappelle-t-elle le printemps et les amours, ou me conduit-elle, par la pensée, au-delà des confins de ce monde, dans ce nébuleux insondable qui est le royaume des esprits invisibles ?

Hélas ! pauvre feuille fanée, pâle reflet de ce qu'elle fut dans l'éclosion pure de sa magnificence, détachée d'un rosier par une main amie.

Ah oui ! elle fait songer aux jours d'antan, cette petite fleur née au milieu des épines et de la verdure d'un arbrisseau sauvage.

Il y a de courts bonheurs dans la vie, dit-elle. Je fus détachée d'un humble rosier, sur ton chemin, pour te rappeler au passé quand tu seras loin dans ta carrière. Toujours jusqu'au soir, si tu me gardes, en me voyant, tu verras une main amie ; tu songeras aux courts bonheurs—atmosphère spirituelle de l'amitié,—fleur aux parfums enivrants de l'union des âmes.

Rousseau se promenait avec une dame d'origine anglaise, Mme de Warrens, sur la route des Charmettes. Apercevant des pervenches dans l'orée du bois, elle s'écria tout étonnée : "Voici la pervenche en fleurs !" Trente ans plus tard, se trouvant à Gressier, avec M. Peyron, comme ils faisaient ensemble l'ascension d'une colline, Rousseau, qui trouvait partout et toujours quelque chose qui lui rappelât le passé, vit à son tour des pervenches dans les arbustes : "Voici les pervenches ! dit-il. Et il raconta incontinent à son compagnon, M. Peyron, comment trente ans auparavant, il avait rencontré Mme de Warrens.

Et les pervenches restèrent, aux Charmettes, les gracieux symboles des doux souvenirs.

On oublie, quand on est bien né, ceux qui sont dans la vie comme les maux qu'on redoute le plus ; mais, comme on aime, si on vit par le cœur, à se souvenir des amis, de ceux qui nous rappellent à tout instant que si la vie a des amertumes elle a aussi des joies passagères !

Les amis sont les rosiers du foyer, de la route qui conduit à Jérusalem.

Si les rosiers ont des épines, ils ont aussi des roses. Mais quand on n'a plus d'amis, il n'y a plus de roses, on est partout au milieu des épines.

L'homme sans affection est un exilé, et l'exilé partout est seul.

Il y a toutes sortes d'amis.

L'amitié s'immortalise dans les âmes et triomphe des distances. Il y a des intelligences tellement sympathiques qu'elles se devinent à travers les charmes admirables de la création et se vouent inconsciemment, mais naturellement, une admiration réciproque.

C'est le résultat d'un phénomène psychologique voulu de Dieu et béni par lui.

De ces liaisons spirituelles on ne perd jamais le souvenir ; car quoiqu'il arrive, il y a toujours, dans la vie, de ces moments d'acalmie où l'esprit nous reporte dans le passé, sous la lumière puissante de l'imagination.

Quant aux autres qui ne sont ni amis ni ennemis, mais qui se rencontrent, se hêlent ou se saluent, ils sont comme des vaisseaux qui passent dans la nuit. Ceux-là seuls vivent et se reconnaissent qui se sont compris dans leur recherche du beau et du vrai, et qui ont pu apprécier, en l'éprouvant, le prix inestimable de la seule bonne amitié—celle qui fait la lumière sur les rives mystérieuses de l'âme.—

Socrate disait, avec infiniment de raison : "Ma maison sera toujours assez grande si elle n'est remplie que de véritables amis".

L'amitié est une vertu aussi précieuse que rare. Heureux ceux qui se comprennent et qui s'estiment : se savoir quelque part un ami, ou pouvoir penser qu'on est, ça et là, l'objet d'une vraie sympathie, c'est plus qu'un à compte dans le livre du bonheur. !

Sans amitié, l'homme le mieux doué, fût-il même l'homme le plus opulent de son pays, sera toujours à la dérive dans la société. C'est un peu comme pense le poète anglais, Whittaker :

Haef the wrecks that strew lifi's ocean,  
If some star had been their guide,  
Might have now been riding safely ;  
But they drifted with the tide.

Et une feuille de rose dans un livre rappelle à mon souvenir la main amie qui l'a cueillie entre les épines et la verdure, et—c'est mon expérience dans la solitude de mon exil—s'il y a des ronces et des épines sur le chemin du citoyen voyageur, il y a aussi des joies passagères dans sa vie.

SANS PATRIMOINE.

## UN RÊVE

Si cette histoire t'étonne, toi qui me lis pour t'amuser, pour me mépriser ou pour rire, toi, l'incrédule, le sceptique, c'est que tu ne crois pas aux songes. Ceci en est un que j'eus un soir, une nuit que dehors il tombait une pluie triste, une de ces pluies froides et lentes qui commencent et qui prennent bien des jours à finir.

Le paysage qui m'apparaît ne semble pas tenir à la terre, mais flotter sur un immense nuage qu'on ne voit pas... Une rivière molle, paresseuse, libre ; puis, dans un grand méandre que l'œil n'a pas vu d'abord, une grosse poignée d'îlots propres, tous beaux, formant un dédale ravissant où il ferait presque bon d'être perdu. Sur les deux rives, des aulnes, des touffes d'osier et des joncs où, des à peine grands hérons enchifrenés s'appellent, se répondent. Plus haut et plus bas, effacés dans les vapeurs crépusculaires, des moulins fatigués ont arrêté leurs bras raides ; et derrière tout cela, des arbres, des arbres et peut-être des arbres encore, et des montagnes si éloignées qu'on ne sait plus si ce sont des montagnes ou des nuages à l'horizon.

Le jour tombant s'évapore en une buée qui change de teinte avec chacun des derniers moments d'un soleil tout à fait loin, et enveloppant le paysage d'une gaze tour à tour rouge, carmin, rose, pourpre, violette, lilas, mauve, bleue, vert olive, jaune, rousse, rouge encore, orangée—toutes ces nuances glissant, nonchalamment, en traînées très pâles. Puis, comme si les couleurs étaient ensuite projetées du côté opposé, le brouillard devient grisâtre, brun ardoise, brun plus foncé, jusqu'à ce qu'il devienne ténébreux et cache les gazons, la rivière, les aulnes, les grands végétaux, les longs arbres effrayants, tout.

Affreusement silencieux aussi, ce paysage embrumé, noyé et enseveli dans un alanguissement mortel et invraisemblable, sans un souffle, sans une voix. On dirait une grande île mystérieuse, perdue dans l'éther, abandonnée à elle-même ; et ce silence qui semble en être l'essence, on le croirait la patine de l'abandon, de l'oubli.

Dans les crépuscules terrestres, la nature chante de toutes ses forces d'abord, puis son chant décroît peu à peu pour endormir ce qui ne dort pas encore et ne pas réveiller ce qui a commencé de dormir ; mais dans ce crépuscule de vapeurs inouï, pas un bruit, pas un bruissement, rien.

Tout est étrange. Je connais cependant, je sais tout cela quelque part où il y a de la vie, du bruit, quelque part que j'aime, quelque part où il y a des âmes qui parlent, des oiseaux qui chantent, une brise qui souffle, des papillons qui folâtrent...

Je marche sur le bord gazonné de cette rivière paresseuse et inconnue que je connais cependant. Ce que je fais ? Je dois attendre, comme chaque soir, une jeune fille en qui j'ai foi. C'est une beauté simple et si rare de madone d'albâtre ou de marbre blanc. Par elle je crois en l'amour éternel que je ne savais pas exister ici-bas.

Elle vient—sortant je ne sais d'où—rieuse ; je vais au-devant d'elle les bras tendus. Elle me frôle comme une ombre, éclate d'un rire atroce, et, sans bruit comme une sylphide, passe sans s'arrêter... Troublé, je la suis des yeux et la vois qui s'arrête auprès d'un homme que je n'avais pas remarqué et que je n'ai jamais vu ; elle l'aborde avec cet air humble que je lui admirais et le quitte par son même rire atroce. Je la suis encore. Elle aborde un autre homme, plus loin, que je n'avais non plus vu, et repart en éclatant de rire encore. Je la suis toujours. Elle en aborde un autre, plus loin, puis un autre, toujours plus loin, puis un autre, les quitte tour à tour et disparaît dans un bosquet de fleurs exquises, où j'allais souvent avec elle—hier encore—m'asseoir.

Je cherche de tous côtés, je me retourne, et, à quelques pas, sur le bord d'une grande baie voisine, j'aperçois un vieillard qui parle à des bateliers et m'attire mystérieusement. Je vais à lui.

Cette grande baie, je la reconnais, mais comme on reconnaît un coin de terre, un arbre qui a beaucoup grandi, un petit château qui n'a plus que des murs agonisants, que l'on aimait et que l'on trouve tout changé par des mains étrangères. Cependant, il n'y a pas longtemps que j'ai vu tout cela. Au lieu des kiosques rustiques d'hier, je vois des toits baroques et de gros voiliers lourds là où notre canot nous berçait pendant que nous regardions défilier les étoiles.

La physionomie du vieillard est tout une énigme. Malgré son grand âge, malgré sa face parcheminée, cet homme—si c'en est un—me ressemble terriblement. Je l'entends, il a ma voix. Je vois ses yeux, et tout de suite je m'apparente à ses pensées. Quand mon regard sera presque éteint il sera comme celui que je lui vois...

Pauvre vieux, qui que tu sois, tu as dû bien souffrir, aimer beaucoup et pleurer davantage !

Il demande à un jeune batelier de lui faire passer la rivière.

—Y penses-tu, le père ? Il y en a de plus jeunes que toi à traverser.

Le vieux laisse sur l'autre rive un regard désespéré et plein de regrets. Sur l'autre rive parlent des âmes, chantent des oiseaux, souffle une brise, parfument des fleurs, folâtent des papillons, vivent la jeunesse

et l'amour. Il continue son chemin. Je le suis irrésistiblement. Des enfants, en train de jouer, excitent leurs petits chiens après lui. Il sourit en tremblant. Mais, on le voit, ce ne sont pas des sourires qui ont envie de sortir de ses prunelles...

Il prend une route que je reconnais aussi, malgré les arbres rachitiques, déjetés, scrofuleux et paralysés de vieillesse qui la bordent. Des branches dessinent des arabesques diaboliques, et de grands bras de vigne, presque morts et tordus, tâchent de s'étendre en linteaux quelconques, ridicules et pitoyables à force d'être vieux et chétifs. Hier, ces vieux arbres où niche tant d'horreur étaient de gentils petits ormes amoureux qui gazouillaient en frôlant leurs têtes ensemble...

Il monte. Il avance péniblement et entre dans une forêt affreuse où passent des oiseaux si vieux qu'ils radotent, des chauves-souris, des hiboux, où glissent des lézards. Il avance dans un sentier familier, s'arrête au bas d'une grosse roche, sous des cèdres moussus, et s'installe comme qui veut longtemps dormir.

Avec elle j'allais m'asseoir près d'une roche qui ressemblait exactement à celle-ci, mais la nôtre était entourée de jeunes cèdres, plus frais, plus odoriférants et plus complaisants. Près de notre roche, à nous deux, il y avait une source qui chantait... Voilà que j'aperçois une source à côté de la roche du vieux ! Où suis-je donc ? Je regarde partout, autour... Cette forêt, je la reconnais aussi. Mais la mousse que j'ai vue hier est maintenant séchée comme par de bien longues années et toute parsemée de grandes fougères très sauvages. Le frais velours qui s'étalait sur les pierres est devenu un vieux tapis usé de lichen sec, d'un gris ancien et sale. Les fleurs sont fanées et disparues ; la brise est morte ; les arbustes complices — tout habillés de fraîches couleurs comme de bons petits princes — sont maintenant de grands arbres assagis et même très sévères, fort repoussants d'ailleurs, caducs, hideux de vétusté, démodés dans leurs vêtements de bure, avec des airs de déterrés, comme des anachorètes, comme s'ils avaient suffisamment veillé et assez vécu, de longues lianes dures leur grimpent après, les serrent, les étouffent. Le parfum des lys, des myrtes, des violettes, des marguerites, des résédas, des églantines, des giroflées, où est-il ? Il n'y a plus qu'une odeur âcre de résine, de bois pourri, une senteur farouche qui s'extravase par le bout des branches et empêche les oiseaux gais d'y venir faire de la musique. Ici, où nous entendions un concert de voix douces, de petites choses en amour, où la tendresse poussait avec chaque brian d'herbe, flotte à présent un silence inquiétant de très éloigné cimetière caché, de vieux sépulcre très oublié, dans une fosse bien profonde.

Tout à coup dans les branches, une espèce de zéphyr, et derrière la roche, la source, et dans le lichen, des grillons se mettent à chanter, comme pour endormir l'hôte qu'ils connaissent. Lui, lève sa tête bien lourde, sourit, et ses pauvres yeux liquides de vieux — ses horribles prunelles, douces encore — se tournent vers les étoiles et semblent chercher quelque chose qui s'envole et qui est déjà rendu bien haut... A l'orée de la forêt, là où je l'avais vue disparaître, je revois celle en qui j'avais foi et qui m'avait fait croire en l'amour éternel, mais vieille aussi, laide, voûtée affreusement, rabougrie, la figure émaciée, repoussante. Elle se cherche un asile et ne s'arrête nulle part. On voit qu'elle souffre sans attendre de consolation : c'est qu'elle regrette s'être si souvent arrêtée, autrefois... Elle marche toujours, allant et revenant sans cesse sur ses pas. Lui, le vieux, la voit, mais ne la regarde pas. Il passe sa pauvre main maigre, sèche et toute bleue de grosses veines, sur ses yeux qui pleurent, puis il se place encore pour dormir. Et le petit orchestre continue de chanter — comme dans les crépuscules terrestres — bien bas, tout bas, afin de ne point l'éveiller quand il aura commencé de dormir.

Je reste à observer ces étranges choses ; la vieille marche toujours ; les derniers reflets du soleil couchant sortent du bois ; la nuit s'accroît : le vieux ne bouge plus ; je m'en vais. J'ai peur de rester dans ce lieu.

Je marche sans rien regarder, et je suis rendu, s'en m'en être aperçu, dans ma demeure. Je m'accoude à ma table et dans la fumée d'une cigarette, je tâche de faire une suite quelconque de cette promenade fantastique, faite dans la brume indécise, dans le silence funèbre, parmi des êtres qu'on voyait parler plutôt qu'on ne les entendait, qui marchaient moins qu'ils ne changeaient de place dans un vol imperceptible.

Je vois le brouillard changeant, la jeune fille qui m'a fait croire en l'amour éternel et qui passe aussi insaisissable qu'un flocon ; je vois le vieux qui me ressemble tant, je cherche en haut avec lui, je suis la fumée qui monte. Je vois la vieille — mon amour éternel — prête à mourir. Je vois tout dans la fumée blanche et bleue qui monte, qui monte toujours.

Un coup de vent, une rafale égarée dans la nuit, fait battre ma fenêtre et me réveille.

Dehors, il pleut.

\* \*

Si cette histoire t'étonne, toi qui me lis pour t'amuser, pour me mépriser ou pour rire, toi, l'incrédule, le sceptique, c'est que tu ne crois point aux songes. Ceci en est un qui me conseille peut-être de ne pas poursuivre le bonheur, de ne pas chercher à passer le courant d'une année qui n'est pas la mienne. Et je te le rapporte tel qu'il m'est venu un soir, une nuit que dehors il tombait une pluie triste, une de ces pluies d'octobre, froides et lentes, qui commencent et qui prennent bien du temps à finir.

HENRY D'ELLS.

Montréal, 1901.

### CONCOURS LITTÉRAIRE

Mesdames et messieurs,

“ Nous n'avons pas une littérature à nous, ” s'écrient-ils souvent. Ma foi, si on n'a pas tort de s'exprimer ainsi, on n'a pas tout à fait raison non plus.

Certes, nous sommes jeunes, craintifs, peu encouragés... et que de Zoïles ont jeté de tous temps, du bien gros plomb dans l'aile des audacieux amoureux des Muses !

Mais, quoi qu'on en dise, nous avons nos littérateurs et nombre d'entre eux ont mis dans leurs fins écrits une originalité que n'auraient pas désavoué des écrivains de l'Outre Mer.

Nous avons le droit d'être fiers de ces poètes, qui ont chanté avec amour le majestueux de notre Canada.

Nous avons le droit d'être fiers de ces historiens qui ont fait revivre, pour la génération présente, les époques glorieuses des combats, défaites et victoires des aïeux.

Nous avons le droit d'être fiers de ces romanciers qui ont décrit, avec une justesse impeccable, nos mœurs, nos habitudes, nos besoins, nos aspirations.

Nous avons le droit d'être fiers de ces chroniqueurs, qui ont su, avec leur plume magique, nous instruire, nous réprimander, nous amuser, nous faire pleurer.

Nous avons le droit d'être fiers de ces femmes à énergie forte et belle, qui ont fait connaître de par le monde la grandeur d'âme et la vaillance de la femme canadienne.

Mais tout en leur rendant grâces à tous, nous pouvons les aimer différemment, et voilà ce qui fait l'objet de ce concours.

Ainsi, mesdames et messieurs, veuillez nous dire, pour cette fois, quel est, à votre choix, le meilleur poète canadien, passé ou présent, qui ait fait vibrer sa lyre sous notre beau ciel ?

Nous recevrons les réponses jusqu'au 1er mars et nous publierons les meilleures d'entre elles dans le MONDE ILLUSTRÉ du 15 mars.

Les conditions du concours sont faciles : les manuscrits, écrits d'un seul côté de la feuille, ne devront pas en compter plus de trois.

Adressez :

LE MONDE ILLUSTRÉ.

### IMPROMPTUS...

Des chaînes de verdure accrochaient leurs mailles nouées de fleurs, aux murs blancs des grands salons, et dans l'air passaient les bluette éclatantes des lumières, le tressaillement des mélodies, le frisson des parfums.

C'est là que je l'ai connu : yeux bleus, cheveux soyeux, dents blanches comme des perles... sourire qui fit battre mon cœur, esprit pétillant... moqueur peut-être... mais aimable...

C'est dans de décor de choses passagères et fugitives, au milieu des harmonies et des fleurs agonisantes, que son image se détache et vient revivre en mon âme ; de toutes ces heures défuntes, s'échappe un souvenir qui palpite, une réminiscence qui vit !... L'étrange contraste !...

\* \*

C'était Pâques. Le soleil brillait ; de son nimbe doré, partaient des rayons qui faisaient papillonner leurs ailes blondes sur les glaces toutes déchiquetées, sur les neiges morcelées en sales lambeaux.

Je l'ai vu... Il ne m'aime pas... Mais pourquoi mon cœur l'aime-t-il ?... Éternel pourquoi de la vie !

Quand les parcelles blanches de la neige viennent mourir sur la terre, elles sont sans force et le vent peut les faire tourbillonner comme des banderolles de fumée ; mais dès que le froid les pénètre, elles se blottissent les unes près des autres, s'unissent entre elles, et puis deviennent ces morceaux de glace qu'un soleil de printemps viendra pulvériser. C'est ainsi qu'en mon cœur a filtré, peu à peu, ce sentiment qui me blesse et m'écrase de son poids. D'abord, les premières impressions tombaient, en mon âme, comme tombent les parcelles de la neige, mais aujourd'hui tous les atômes, agglomérés entre eux, sont devenus les liens d'une chaîne qui attache et captive mon cœur.

N'y aura-t-il pas, comme pour les morceaux de glace, un soleil de printemps qui viendra chasser et détruire ce sentiment qui ne veut pas mourir ?...

\* \*

Le soleil de printemps n'a brillé que dans l'azur du ciel, et dans mon cœur, il n'a rien pulvérisé. Comme j'en suis heureuse ! Il m'aime et si je ne l'aimais plus, moi... Mais non... C'était hier, un soir de mai exquis, parfumé, bercé par les chansons de la brise, mais avec des heures brèves et fugitives...

Que disait-il ?... Mon cœur, tu ne t'en souviens plus ! Laisse ces fleurs, qu'il t'a données, remplir la chambrette de leurs parfums ; ne sens-tu pas dans leurs effluves comme l'écho des douces paroles d'hier, sur leurs corolles inclinées ne vois-tu pas l'image du rêve qui endort ton âme ? Rêve encore, rêve toujours. La réalité saura bien déchirer tes illusions !...

\* \*

Et... la réalité a gagné ; il ne me reste plus rien à lui donner... Par ma fenêtre, je vois passer, sur les eaux bleues du lac, deux petites voiles ; l'une monte, l'autre descend, elles se rencontrent et si près, que la même vague les fait osciller toutes deux dans un même glissement de sa tête blanche, et puis elles s'éloignent... l'une monte, l'autre descend. Sous les rayons de la lune pâle, les petites voiles ondulent sur les flots bleus du lac.

Sur le fleuve de la vie, les barques se rencontrent parfois ; elles passent l'une près de l'autre et puis disparaissent pour ne plus se revoir !

\* \*

C'est l'an nouveau. Il y a des dentelles de givre sur les arbres, des rayons de soleil sur la neige éblouissante, de la joie dans bien des cœurs et de l'espoir en mon âme.

Pauvre nature humaine... que vaudra-tu ? Pauvre fleur, le tourbillon de la brise fait courber ta corolle jusqu'à terre, une goutte de rosée suffit pour faire relever ta tête vers le ciel. Tes bonheurs sont des impromptus, tes chagrins, des instantanés !...

LAURETTE DE VALMONT.

## L'AIEULE

A la clarté du jour qui finit, Mme Lermard est assise dans son grand fauteuil à dossier haut. Elle est belle sous son bonnet éclatant de blancheur qui surmonte ses cheveux d'argent ; elle est très belle dans sa robe de soie somptueuse. Un à un elle regarde entrer ses enfants et petits-enfants et leur sourit. Chacun d'eux à son tour s'incline devant elle, vient serrer sa main, échange avec elle quelques mots et puis, discrètement, s'éloigne pour ne point la fatiguer. Quelque vert que soit son esprit, quelque étonnantes que soient ses facultés, les réunions de famille du jeudi sont une rude épreuve pour ses forces. Et il y a entre tous une complicité muette pour que cette grande joie ne lui soit pas trop onéreuse. Elle s'en doute bien : une mélancolie l'étreint de ne plus être ce qu'elle a été ; et parfois, malicieuse, elle retient celui-ci et celle-là, lui parlant avec abondance, s'amusant de l'impatience inquiète des autres. Mais elle-

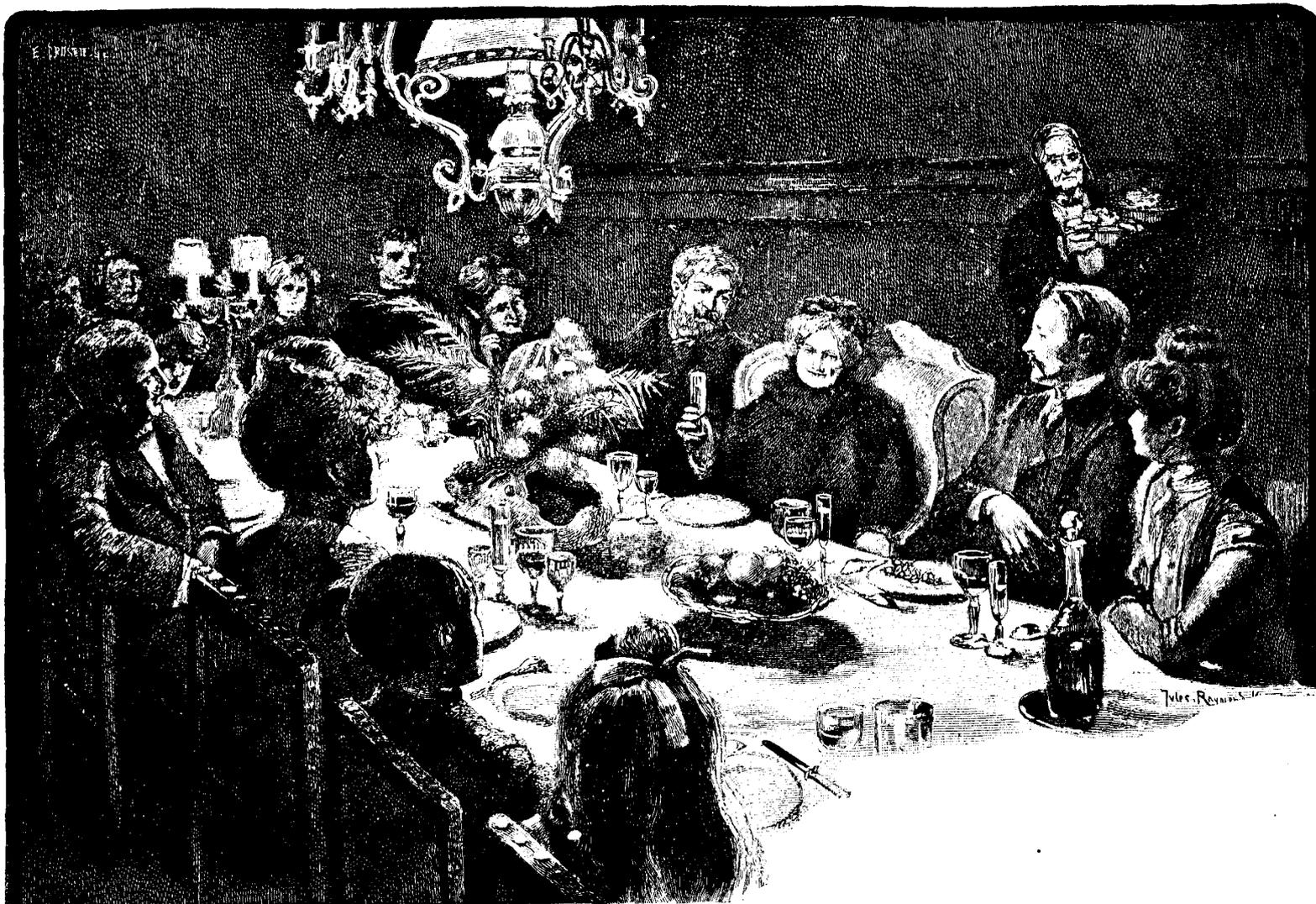
ils se tiennent très gravement comme des poupées, figés d'orgueil.

Mme Lermard ne suit pas les conversations ; elle se lève sans appui, prend le bras de l'ainé de ses gendres et, de son pas encore assuré, gagne la salle à manger. Elle s'assied à la place qui lui est réservée au milieu de tous. Une surprise l'attend. D'un bout à l'autre, la table est jonchée de fleurs. C'est qu'aujourd'hui est le jour de sa fête. Elle l'avait oublié. Il y a tant d'années pareilles qui se sont envolées. Mais les enfants s'en sont souvenus. Les fleurs bleues, mauves, jaunes, rouges, blanches, les roses, les œillets, les héliotropes, les violettes, tout ce qu'on a pu rassembler en pillant les fleuristes, recouvre la table d'une nappe odorante, chatoyante et multicolore. Mme Lermard hoche la tête : est-ce que tout ce luxe est raisonnable à son âge ! Mais ses regards disent la douceur de son émoi et tout le monde est satisfait.

Les conversations particulières ont repris. Mme Lermard grignote à petites bouchées laborieuses une portion menue de ce qu'elle ne peut empêcher que

toute cette vie, elle goûte des sensations exquis et confuses, et elle s'assoupit doucement comme une enfant blottie sur le sein rassurant de sa mère.

Brusquement, elle s'éveille et se redresse. La porte de la salle à manger s'est ouverte à deux battants. Un ruissellement de lumière se précipite et un moment ses yeux clignent éblouis. Cependant résister à leurs instances. Elle se défend bien, et gronde un peu, accepte pourtant. Cela fait tant de plaisir qu'elle n'a pas le courage de refuser. Sans quoi elle le saurait bien. Car quand elle dit non d'une certaine manière, nul ne se permettrait d'y contredire. Mais, de se sentir encore capable de vouloir, elle cède plus volontiers. Tandis qu'elle mange, pour se distraire, elle ne cause guère, mais son regard toujours perçant parcourt les dix-huit couverts. Elle remarque si chacun se sert, adresse un mot à l'un ou l'autre, insiste pour qu'on reprenne d'un plat ou d'une sauce. Impitoyablement, elle signale aux domestiques leurs oublis ou leurs maladresses et d'un geste leur indique les assiettes vides et les verres demi-pleins. Elle sait qu'on ne vie t



L'AIEULE.—Elle savoure toute la joie de la réunion

même sent combien ce qui lui reste de vie est peu de chose. Elle comprend qu'il ne faut pas épargner de précautions, pour jouir de sa joie et de celle des autres. Aussi elle est très sage, elle se prête avec bienveillance à ce qu'on demande d'elle, elle se résigne, heureuse d'être soignée et chérie, heureuse de faire plaisir, d'être dupée avec tant de tendresse.

Autour d'elle les groupes se sont formés et, bien qu'on s'efforce de causer à demi-voix, un grand bourdonnement remplit le salon. Elle n'essaye pas de suivre les conversations, de répondre et de discuter dans ce brouhaha. Paisible, elle se tait, écoute ceux qui lui parlent, approuve d'un signe de tête et d'un sourire, et, quand on ne lui parle pas, jouit de sentir tant de vie autour d'elle. Tout son monde est réuni : ses fils avec leurs femmes, ses filles avec ses gendres, leurs enfants mariés ou non, et jusqu'aux deux tout petits de la dernière génération. Elle a insisté pour les avoir et, comme ils ont promis d'être très obéissants, les mamans ont cédé. Sous leur œil anxieux

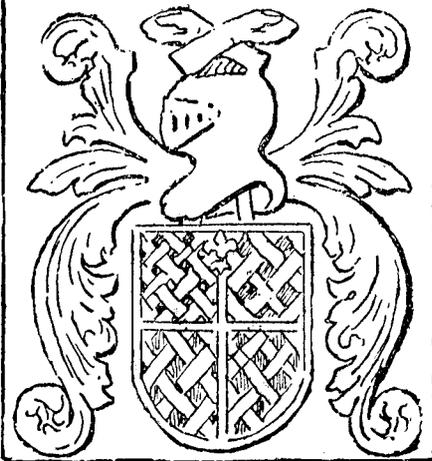
l'on mette sur son assiette. L'ennui du repas est qu'on y mange. Pourquoi manger quand on n'a pas faim ? Mais ses enfants ne l'entendent pas ainsi.

... Elle est heureuse de voir remuer les lèvres, les bras s'agiter, les bouches s'élargir pour rire. De temps en temps, sans qu'elle le fasse exprès, un mot lui arrive ; elle devine de quoi l'on parle, quelquefois de travers, et elle s'associe à la joie des autres. Toutes sortes de souvenirs se lèvent dans son esprit, s'associent et s'entrecroisent. Tout cela quelquefois s'égare un peu, n'est pas tout à fait exact, ne se précise pas entièrement. Elle ne se force pas à dégager ses pensées confuses, à les suivre jusqu'au bout. La lassitude de la journée est grande, tous ses membres lui font mal et sa tête est rompue. Mais, malgré tout, elle se sent très bien. Les grands dîners du jeudi, que ses enfants voient avec appréhension, sont pour elle, dit-elle, comme un bain de Jouvence. La jeunesse et la force qui s'agitent autour d'elle la pénètrent, la protègent et la réconfortent, triomphent des années. Au milieu de

pas chez elle pour manger ; mais bien manger fait plaisir aux moins friands, et elle n'est tout à fait satisfaite que quand elle voit un petit sourire de gourmandise béate sur toutes les lèvres.

C'est après le premier service, quand la première faim est calmée, quand toutes les figures s'épanouissent, que la gaieté facile du repas, la chaleur plus grande, la cordialité du bon vin délient toutes les langues, qu'elle savoure toute la joie de la réunion. Son regard ne se lasse pas d'aller d'un bout à l'autre de la grande table étincelante, de s'arrêter sur tous les visages. Une sorte d'orgueil l'emplit, songeant que tous ceux-là sont sortis de son sang ou lui sont alliés. Cette joie, cette vie, cette force sont sorties d'elle. C'est elle qui les a créés dans la souffrance et les a élevés dans les bons et les mauvais jours. La fierté de sa race l'émeut doucement ; elle se sent quelque chose de plus grand qu'un seul être, l'anneau qui relie le passé mort à l'avenir qui se prépare.

AQVI IAZ ESTAGOED  
 SA A PR @PITAÕ E CÕ  
 OVS RDR EDSA TERRA E  
 CDEJ E AGAMPÃ MAN  
 DV FAZER SALVADOR  
 COREA DE SA A SEV P  
 RIMO SEG D CAPITAÕ  
 E GDOR CÕ SVAS ARMAS  
 E ESTA CAPELA ACA  
 BOV OANO DE 1583



Pierre tumulaire de Estacio de Sa, fondateur de Rio de Janeiro

Sa joie aussi se fortifie de sentir un moment autour d'elle réalisée cette union d'une famille. Au moins pour une heure tous ceux qui sont à table ont dépouillé leurs préoccupations égoïstes, leurs soucis ou les sujets de division qu'il peut y avoir. Certes, ils s'aiment entre eux en tout temps ; mais quoi ! chacun a ses idées et ses goûts ; il est impossible que quelquefois les langues ne parlent pas trop vite, que les menues querelles soient tout de suite aplanies. Mme Lermand sait qu'un de ces gendres est un peu socialiste. La seconde de ses belles-filles est terriblement bigote, ce qui l'expose aux railleries d'un beau-frère qui mange volontiers du curé. Il y a eu des discussions, parfois un peu aigres, sur bien des sujets de politique, d'éducation ou de littérature. Mme Lermand sait tout cela. Sans doute elle a un peu oublié les théories exactes de chacun ; il y en a surtout en politique qui sont trop nouvelles pour elle, d'autres qu'elle n'a jamais tirées tout à fait au clair. Cela n'importe guère au fond. Il y a bien des manières d'être honnête homme. Ce qui est sûr, c'est qu'autour d'elle, ce soir, il n'y a que des visages épanouis, que tout le monde est d'accord pour la fêter et que toutes les petites divisions sont oubliées, Mme Lermand savoure la joie d'être le centre de la famille, le point où tout converge et fraternise.

Oui, sans doute, elle n'est plus ce qu'elle était autrefois. Elle n'a plus toute sa mémoire, toute sa présence d'esprit, toute son activité. Bien des choses se passent en dehors d'elle, chez ses enfants et dans son propre ménage. Elle ne peut pas tout régler, surveiller, diriger elle-même. Pour l'ordinaire, elle laisse faire les jeunes et s'en remet à eux. Ce n'est que dans les cas graves qu'on lui demande son avis. Alors elle se fait tout expliquer minutieusement, réfléchit, et donne son opinion qui fait loi. Mais de tout temps, sans qu'elle commande, sans qu'elle donne de conseils, sans qu'elle intervienne directement, son rôle est grand, elle le comprend et elle en est heureuse. C'est qu'elle est le cœur de la tribu. L'amour dont elle les embrasse est le lien commun entre tous. C'est en elle qu'ils s'aiment, qu'ils fraternisent, qu'ils communient. C'est grâce à elle qu'au lieu d'être épars, isolés, impuissants, ils savent dépouiller leur égoïsme, former un faisceau robuste, demeurer unis dans les peines et dans les joies... Et tout à coup une angoisse l'étreint : elle partie, que deviendront-ils ?

Sauront-ils, quand elle ne sera plus là, maintenir cette précieuse unité, ne pas céder à leurs commodités personnelles, empêcher les petites querelles de s'envenimer, garder intact le lien précieux, demeurer intimement associés dans cette espèce d'assurance mutuelle contre la souffrance qu'est une famille ?

Elle regarde la table couverte de fleurs. Et ces fleurs merveilleuses, embaumées, luxuriantes, la font songer à d'autres fleurs : celles qu'on tresse en croix ou en couronne, que l'on porte sur des chars tendus de noir, celles dont on jonche des tombes fraîches... Le jour approche sans doute, peut-être est-ce demain, où son tour viendra de s'endormir sous le linceul embaumé... Elle se sent faible. La chaleur, le bruit, la fatigue, l'étourdissent. Mais il ne faut pas qu'on voit. Sa vieille volonté se ressaisit. Mme Lermand sourit et force son gendre qui est à sa droite de reprendre de la glace pralinée.

Cependant on a versé le champagne. Et tout à coup un silence se fait. Mme Lermand tient son verre dans sa main et fait signe qu'elle veut parler. Oui, il faut qu'elle parle. Sans cela, qui sait ? il sera trop tard. Elle va leur dire merci à tous, merci d'avoir pensé à ce jour de fête, merci d'être bons pour elle, de ne pas l'abandonner, d'être ses enfants, de l'aimer. Elle va leur dire l'immense amour dont elle les embrasse tous, dont elle voudrait les entourer, les protéger, qui se ronger de ne pas être puissant, plus actif... Elle leur dira aussi que, quand elle ne sera plus là, il faudra que sa mémoire reste, qu'à cause d'elle ils se souviennent de s'aimer, d'être frères, de se tenir les mains à travers la vie.

Elle dira tout cela, bien d'autres choses encore. Mais le difficile est de commencer. Car voici que quelque chose la prend à la gorge, la resserre et l'empêche d'ouvrir la bouche. Tout le monde attend ému, muet, les yeux sur elle. En vain elle lutte, elle ne peut pas parler. Ses paupières la brûlent. Autour d'elle, à travers une espèce de brouillard qui s'étend devant elle, elle voit les yeux de tous, tout autour de la table, devenir humides et brillants. Alors de ses deux vieilles mains elle a un petit geste immense comme pour les attirer tous vers elle, les presser sur son sein, les unir dans un seul baiser. Et elle murmure, en rassemblant toutes ses forces, quelques mots qu'on n'entend qu'à peine :

"...Bientôt... n'oubliez jamais..."

Ils sont allés au fond des cœurs. Le silence se prolonge autour de la table... Puis on se mouche bruyamment. Mme Lermand commande d'une voix claire :

"Passez les fruits."

Elle est contente. Elle a repris son calme. Peut-être qu'on se souviendra.

ANDRÉ LIGHTENBERGER.

## LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

IV

### LES STATUES

Comme parfois en des palais vastes et beaux,  
 Au bas des escaliers, se dressent des statues,  
 Ephèbes en prétexte ou nymphes court-vêtues,  
 Dont le bras étendu porte de clairs flambeaux :

Leurs yeux d'airain, plus noirs que l'aile des corbeaux,  
 Dans les ténèbres par leurs lampes combattues,  
 Toujours veillent ; toujours leurs lèvres se sont tues,  
 Avec l'air froid et comme hostile des tombeaux :

Ainsi, debout au seuil des Jours, ô porte-lampe !  
 Tu m'éclaires la nuit du sort, et l'ombre rampe  
 A tes pieds, comme un grand chien noir que tu soumets ;

Mais ton regard de bronze, immobile et farouche,  
 Garde on ne sait quel air dédaigneux, et jamais  
 Un mot compris par moi n'est sorti de ta bouche.

JULES TELLIER.

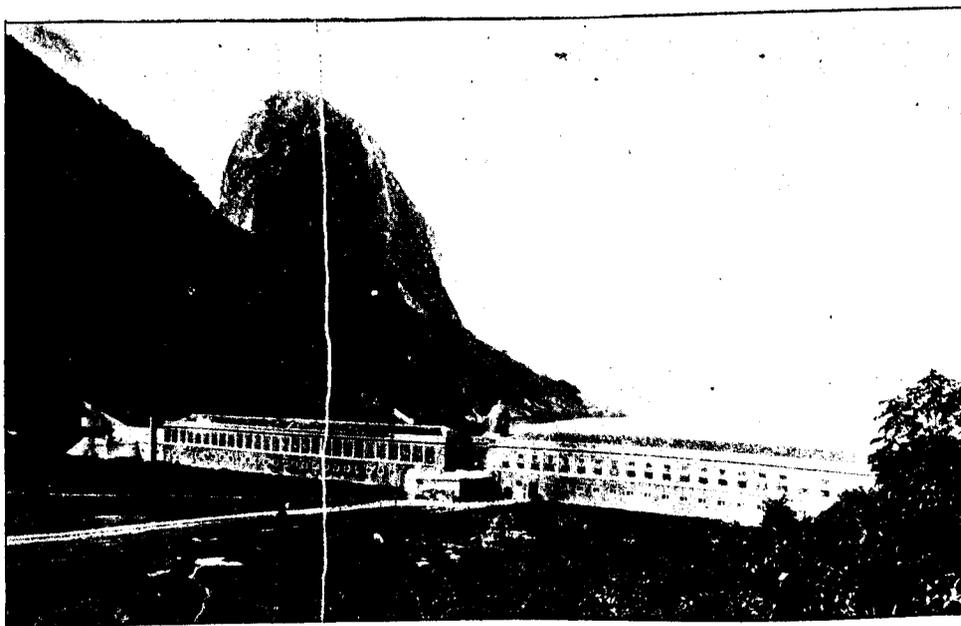
## ECOLE MILITAIRE DE RIO DE JANEIRO (BRÉSIL)

Rio de Janeiro, cette superbe ville, possède de somptueux monuments ; nous allons aujourd'hui présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, l'Ecole Militaire, grand bâtiment rappelant le Palais de Campiègne, en France, et qui donne asile à de nombreux élèves. Bâti près de la montagne du Pain de sucre, sur l'emplacement de l'ancienne *Villa Velbra*, le collège rappelle un événement historique cher au brésiliens, car c'est en ce lieu même que débarqua, en 1565, le grand capitaine Estacio de Sa, fondateur de *San Sebastião*, aujourd'hui capitale du Brésil sous le nom de Rio de Janeiro.

Deux batailles, livrées par Estacio aux sauvages Tarvaoyos, les repoussaient dans l'intérieur, mais la dernière coûta la vie au capitaine qui, blessé au visage par une flèche empoisonnée, expira, après trois mois d'horribles douleurs, en l'an 1567. Son corps fut déposé dans la chapelle de *Villa Velbra*, puis transporté en l'église de *Morrido Cortello*, enfin le 20 juin 1863, en présence de l'Empereur Don Pedro II, les ossements du fondateur de Rio de Janeiro furent solennellement recueillis dans un riche coffret fait en bois du Brésil et renfermés dans un tombeau de pierre élevé au milieu de la cour de l'Institut historique. Sur une stèle de marbre on lit :

*Restos mortaes de Estacio de Sa exhumados desta sepultura em 16 de novembro de 1862 a ella restituídos em 20 de janeiro de 1863. (1)*

(1) Les photographies et tous renseignements sur le collège de Rio de Janeiro et le tombeau de son fondateur, nous ont été adressés par M. Lima Barbosa, notre correspondant brésilien de Rio de Janeiro.



Collège Militaire de Rio de Janeiro

## M. PIERRE-GEORGES ROY

(Voir gravure)

L'AUTEUR DE "LA FAMILLE TASCHEREAU"

M. Pierre-Georges Roy, occupe quoique jeune, une place honorable dans la littérature canadienne.

Né à Lévis, le 23 octobre 1870, fils de feu Léon Roy, N. P. et de Marguerite La Voie, frère de J.-Edmond Roy, membre de la Société Royale du Canada, notre distingué compatriote fit ses études au collège de Lévis et au Séminaire de Québec.

Il s'occupa très jeune de journalisme, et fonda en 1890, *Le Glaneur*, revue qui fut ensuite transportée à Montréal. M. Roy fit partie de la rédaction du *Canadien*, alors que l'hon. M. Tarte en était le directeur, puis de la rédaction du *Quotidien*; il fonda le *Moniteur de Lévis*, qu'il publia pendant plusieurs années puis, en 1891, le *Bulletin de Recherches Historiques*, revue qui jouit d'une réputation enviable et remplit sur le nouveau continent le même rôle que l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, en France, les *Notes and Queries*, en Angleterre.

Les volumes actuellement parus sont remplis de notes et de documents dont beaucoup d'inédits sur l'Histoire du Canada, notes et documents qu'on ne trouve nulle part ailleurs et qui sont de la plus grande utilité pour les littérateurs.

M. Roy a publié : *La réception de M. d'Argenson*; *L'Oraison funèbre de Frontenac*; *Les troubles de l'Eglise du Canada en 1728*; *La bibliographie de la poésie franco-Canadienne*; *Sainte Julie de Somerset*; *Notre-Dame de Bonsecours, de l'Islet*; *Saint-Jean Baptiste de Québec*; *Guide de Lévis*; *La neuvième législature de Québec*; *La dixième législature de Québec*; *La famille Taschereau*; etc., etc.

Outre ces ouvrages d'une grande originalité de forme, et d'un fonds irréprochable, notre collaborateur a sur le métier un très important et considérable travail sur l'origine et la signification des noms des villes, paroisses, les fleuves, etc de la province de Québec. Après s'être beaucoup intéressé à notre milice canadienne, dont il a fait partie dans le 17<sup>ème</sup> bataillon, il s'en est retiré avec le grade de capitaine.

## "LA FAMILLE TASCHEREAU"

PIERRE-GEORGES ROY

Il y a dans chaque pays, des familles privilégiées qui semblent destinées à marcher toujours à la tête de la société. Cette constance des honneurs s'attachant à un nom n'est pas le produit du hasard; elle s'explique par une véritable mission que la Providence impose à certaines familles, comme à certains individus et elle se justifie par la perpétuation du talent et de l'honneur.

Telle est l'épigraphe du livre que vient de publier M. Pierre-Georges Roy, de Lévis, l'aimable et intelligent rédacteur-proprétaire du *Bulletin des Recherches Historiques*. Ce livre est l'histoire de l'une de "ces familles privilégiées" dont parle Jules Routhier, car, j'ai reconnu, dans cette épigraphe, une phrase empruntée à la *biographie* de Son Eminence le cardinal Taschereau, publiée dans *Les hommes du jour*. Le choix comme l'application en est des plus heureux.

*La Famille Taschereau*, tel est le titre et le sujet de l'ouvrage de M. Pierre-Georges Roy. C'est un chef-d'œuvre de patience et un monument d'érudition, qui représente deux années de travail entièrement appliquées aux recherches, aux correspondances, à la vérification et à la rédaction des bulletins généalogiques du millier de noms propres que renferme ce livre—d'une modeste apparence, deux cents pages seulement, mais dont chaque ligne a coûté son quart d'heure d'étude.

\* \*

Mais n'anticipons pas sur le mérite du livre avant d'expliquer cet ouvrage au lecteur.

"Quel est le plus beau nom de la race française au Canada?" Telle est la question que se posait le prince

de nos orateurs parlementaires, Sir Wilfrid Laurier, en une circonstance historique des plus mémorables, c'est-à-dire à l'occasion du jubilé sacerdotal du cardinal-archevêque Taschereau.

Quel est le plus beau nom de la race française au Canada? Et, se répondant à lui-même, avec l'éloquence qu'on lui sait, notre futur premier ministre s'écriait :

Est-ce Papineau? Est-ce Lafontaine?—Papineau et Lafontaine ont été comme des météores dans la nuit; mais il y a parmi nous une illustration perpétuelle qui, pour moi, a encore plus d'éclat. Le plus beau nom de la race française en Canada, c'est le nom de cette noble famille dans laquelle le talent, le caractère, l'honneur, la force, le travail sont héréditaires; qui, à toutes les générations, depuis cent ans, a fourni des patriotes et des travailleurs dont l'empreinte a été marquée sur les hommes et les choses de leur temps; qui, au début de ce siècle, avait l'honneur de compter un martyr de la liberté dans les prisons du gouverneur Craig; qui a donné six juges à la magistrature, un archevêque à l'Eglise du Canada, un cardinal à l'Eglise universelle! Saluons ce glorieux nom de Taschereau! Saluons-le avec respect, parce que ce nom est le symbole de ces vertus viriles qui seules font les grandes races et les grandes nations.

Comme nous le signale le magistral discours de Sir Wilfrid Laurier, plusieurs membres de la famille Taschereau ont joué un noble rôle et tenu un rang



M. PIERRE-GEORGES ROY

éminent dans l'histoire de notre beau pays. Le livre de M. Roy n'intéresse donc pas seulement les membres de cette famille, mais encore tous ceux qui aiment, étudient, cultivent la science par excellence du vrai citoyen et le patriotisme.

\* \*

La famille Taschereau était originaire de la Touraine. Dès 1492, elle fut anoblie par l'échevinat de Tours, de Pierre Taschereau, marchand de draps de soie.

Cette famille se divisa en plusieurs branches : les Taschereau de Beaudry, les Taschereau de Pictières, les Taschereau de la Carte, les Taschereau de Ballau, les Taschereau de Narbonne, les Taschereau de Bléré, les Taschereau de Linière, etc. A la province de Touraine, elle donna un grand nombre de hauts fonctionnaires et de dignitaires ecclésiastiques.

Thomas-Jacques Taschereau, sieur de Lapaillé, le premier Taschereau qui vint s'établir au Canada, était le fils de Christophe Taschereau, sieur de Lapaillé, conseiller du Roi, directeur de la monnaie et trésorier de la ville de Tours. Il arriva à Québec le 28 août 1726 en qualité de secrétaire de l'intendant Dupuy. Il mourut trésorier de la marine et des troupes, le 25 septembre 1749, à Québec. Il avait épousé Marie-Claire Fleury de la Forgendière, petite-fille de Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi. Ce Thomas-Jacques

Taschereau est l'ancêtre de tous les Taschereau canadiens. Il eut une assez nombreuse famille, mais un seul fit souche : Gabriel-Elzéar.

Gabriel Elzéar Taschereau fut successivement juge des plaidoyers communs, membre de la Chambre d'Assemblée, grand-voyer du district de Québec, conseiller législatif et surintendant des maisons de postes provinciales.

*La Gazette de Québec*, d'ordinaire peu prodigue d'éloges, disait au lendemain des funérailles de l'honorable Gabriel-Elzéar Taschereau :

Les vertus qui distinguaient ce citoyen vraiment respectable ne peuvent être énumérées dans une notice biographique ordinaire. Sa vie mériterait de l'être même dans ses détails les plus infimes. Qu'il nous suffise de constater qu'il a rempli les différentes charges qu'on lui a confiées avec un ordre et un discernement remarquables; comme Grand Voyer il contribua beaucoup au progrès de la province, et c'est grâce à lui si la Nouvelle-Beauce est devenue en peu d'années un établissement prospère. Personne ne fut plus zélé pour le service de son roi. Il a hérité d'une seigneurie de peu de valeur; ses talents et son industrie lui ont permis d'amasser une des fortunes les plus considérables du Canada.

De ses deux mariages, l'honorable Gabriel-Elzéar Taschereau eut onze enfants. Sa fille aînée, Marie-Louise, épousa l'honorable juge J.-Bte-Olivier Perreault. Une autre, Louise-Julie, devint la femme du Dr Richard-Achille Fortier. L'aîné des garçons, qui portait les mêmes prénoms que son père, embrassa l'état ecclésiastique et fut, durant plusieurs années, curé de la paroisse Saint-Jean-Port-Joli. Un autre de ses fils, l'honorable Jean-Thomas Taschereau, sénior, fut le père de Son Eminence le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, de lady Routh et du juge Jean-Thomas Taschereau, junior, qui est le père du juge Henri-Thomas Taschereau, résidant à Montréal, et de M. Alexandre Taschereau, le sympathique député de Montmorency.

Ce fut l'honorable Thomas Pierre Joseph Taschereau, conseiller législatif, qui continua la branche aînée. Il fut le père de l'honorable juge Joseph-André Taschereau, mort célibataire, de Thomas-Jacques Taschereau (père du regretté Linière Taschereau, décédé l'an dernier) de Catherine-Zoé Taschereau, épouse de Charles Pentland, (père de Chs-Andrew Pentland, avocat de la raison sociale Caron, Pentland, Stuart & Brodie), et de Pierre-Elzéar Taschereau, père de l'honorable juge Henri-Elzéar Taschereau.

En résumé, du tronc principal du grand arbre généalogique de la famille Taschereau, représenté ici par l'honorable Gabriel-Elzéar Taschereau, se sont détachées quatre branches, savoir :

La première, représentée aujourd'hui par l'honorable juge Henri-Elzéar Taschereau, de la cour Suprême du Canada; par son frère, M. Léonce Taschereau, de la société commerciale Lefebvre & Taschereau, et par les petits-enfants de feu M. le notaire Thomas-Jacques Taschereau, shérif du district de Beauce, de 1858 à 1883.

La seconde branche est représentée par, l'honorable juge Henri Thomas Taschereau, de Montréal, et M. M. Alexandre Taschereau, M. P. P. Edmond Taschereau, N. P. échevin de la cité de Québec, et Antoine Taschereau, avocat, de Sainte-Marie de la Beauce, etc.

La troisième branche est représentée par M. Louis-Elzéar Taschereau, établi aux Etats-Unis.

Enfin, la quatrième branche est représentée par M. Louis-Georges Taschereau, de Sainte-Marie de la Beauce, ses frères et les enfants de feu M. Georges-Gabriel-Elzéar Taschereau.

Le soin avec lequel M. Pierre-Georges Roy a préparé son livre est au-dessus de tout éloge; bien habile sera celui qui pourra y signaler quelque erreur généalogique dans les dates, les noms ou les alliances, très nombreuses, elles aussi, comme par exemple, celles des Angers, des Bouchette, des Delorme, des Duchesnay, des Fortier, des Lindsay, des Perrault, des Routh, etc., etc. On n'en finirait pas s'il fallait tout nommer.

Evidemment le sieur de Lapaillé, Thomas-Jacques Taschereau, le premier des Taschereau, qui est venu

s'établir au Canada, en 1726, s'était fait donner, au préalable, la garantie d'une postérité aussi nombreuse que celle d'Abraham. La Providence a tenu parole, et respecté son précédent. En effet, pour peu que cela continue, la famille Taschereau menace de dépasser en nombre celui des étoiles, et bientôt, il faudra compter ses membres au télescope.

En attendant la venue de l'heureux astronome chargé de cet intéressant calcul, disons un mot des anecdotes biographiques qui semblent jouer dans ce désert aride de dates et de noms propres le rôle d'oasis. M. Roy a bien compris le danger que fait courir à son livre cette monotonie de millésimes, de quantités, de noms, de prénoms qui se succèdent à perte de vue sur une longueur de deux cents pages. A l'exception des lecteurs immédiatement intéressés à consulter l'ouvrage, c'est-à-dire des parents ou alliés de la famille Taschereau, peu de gens seraient portés à y voir autre chose que les portraits, car le volume est illustré de 76 photographures fort bien exécutées. L'auteur a su attirer leurs regards ailleurs, captiver et retenir leur attention par des récits charmants, des faits personnels qui peignent leur personnage, mieux encore qu'un portrait. Sur celui-ci qui ne peut vous donner que les traits du visage, quelques ressemblants qu'ils puissent être, ces *ana* familiales ont l'incalculable avantage de vous donner les traits de l'âme disparue, la vertu caractéristique dominante de l'ancêtre. Et de même que l'on se plaît à reconnaître dans ses descendants la ressemblance physique, de même l'on s'intéresse à étudier en eux ces phénomènes d'atavisme, cette autre ressemblance psychique dont le diagnostic est d'un intérêt absolument attachant pour un observateur sérieux. Je lis, par exemple, ce qui suit :

En 1808, le notaire Joseph Planté, greffier du papier-terrier et inspecteur du domaine du roi, ayant prononcé un fort discours en faveur de l'exclusion des juges de la Chambre d'Assemblée, s'attira la rancune de sir James-Henry Craig qui le destitua.

M. Planté, frappé de cette injustice, sollicita et obtint une audience de Craig lui-même. Il plaida sa cause avec tant de bonheur que le gouverneur reconnut son innocence, ajoutant néanmoins qu'il était trop tard, et qu'il avait nommé J.-Bte-Olivier Perrault pour le remplacer.

M. Perrault mis au fait de ce qui venait de se passer, se rendit auprès du gouverneur. « Excellence, lui dit-il, j'ai accepté avec reconnaissance la place dont vous m'avez gratifié, mais il me répugne de profiter du malheur d'autrui. Je prie donc Votre Excellence de vouloir bien accepter ma résignation. »

Craig, touché d'un acte de générosité qui lui permettait de réparer une injustice, tint parole à M. Perrault. Trois mois plus tard, il le nommait avocat général pour la province du Bas-Canada avec la préauidence dans toutes les cours de Sa Majesté dans la Province, après le solliciteur-général.

Ailleurs, à la page 121, je lis cette touchante histoire qu'il raconte dans la biographie de l'honorable Henri-Elzéar-Juchereau Duchesnay, l'une des figures les plus sympathiques, et l'un des plus beaux caractères de tout le livre.

Un jour, une suite de malheurs incontrôlables força un cultivateur à vendre sa terre et tous ses biens. Ses créanciers payés, il lui restait encore une dette d'arrage chez le seigneur Duchesnay pour grains achetés à ses moulins. Avant de s'éloigner de Sainte-Marie de la Beauce pour aller prendre une terre en bois debout, le pauvre ruiné se rend chez M. Duchesnay et lui demande son compte.

« C'est juste cinquante louis. »

— Eh ! bien, voilà vos cinquante louis, répond le malheureux, comptez et payez-vous.

— Mais, mon cher ami, lui demande le bienfaisant seigneur, vous reste-t-il quelque chose pour recommencer votre petite fortune ?

— Pas un obole, monsieur, pas même de quoi acheter du pain pour mon voyage.

— Eh ! bien, mon ami, reprend avec émotion M. Duchesnay, je ne veux pas, je ne puis pas vous arracher la vie. Si vous réussissez, vous me paierez quand vous pourrez ; si non, vos enfants paieront mes enfants. Sinon, nous serons payés ailleurs ! »

Et disant cela, M. Duchesnay regardait très loin et très haut, devant lui, comme s'il eut fixé dans le ciel la date d'une récompense.

Voici encore le nom d'un homme de bien que me signale la page 166 : celui du docteur Antoine-

Alexandre Marsan, de St-Joseph de Lévis, qui pratiqua dans cette paroisse pendant trente-deux ans.

Pour le docteur Marsan la médecine était plus qu'un art, c'était un véritable apostolat. Le pauvre comme le riche avait ses soins les plus actifs, son attention la plus délicate. Dans l'hiver qui précéda sa mort nous avions l'honneur d'être reçu à son foyer hospitalier. Vers onze heures du soir, alors que le docteur Marsan se préparait à prendre un repos bien mérité, voilà qu'on sonne à sa porte. C'était un pauvre diable qui venait le chercher pour sa femme sérieusement malade. Il résidait dans la deuxième concession de St-Joseph de Lévis. Au dehors la tempête faisait rage. Ce soir-là, le docteur Marsan souffrait d'un rhumatisme qui lui refusait presque l'usage de ses jambes. Il n'hésita pas un seul instant, n'eût pas un mot de plainte, il se fit habiller et monta en voiture. C'était un trajet de quatre ou cinq heures qu'il entreprenait à travers la tempête. Et pourtant le docteur Marsan donnait ses soins à cet individu et aux siens depuis au-delà de vingt ans sans avoir jamais reçu un sou. N'est-ce pas que, pour le docteur Marsan, la médecine était autre chose qu'un moyen de gagner de l'argent ?

Je pourrais, de la sorte, multiplier les citations et les extraits, reproduire, par exemple, les pages émues que l'auteur consacre à la douce mémoire des abbés Aurélien Angers et Veilleux, morts tous deux à Santa-Cruz, île de la Trinidad, victimes de la fièvre jaune. Mais je préfère qu'elles soient lues dans le livre même, et je me contente pour aujourd'hui de les signaler.

\* \*

J'ai dit, tout à l'heure, que le soin apporté par l'auteur à préparer son livre était au-dessus de tout éloge ; il n'a d'égal que la science spéciale et l'expérience, particulière à ce genre d'étude, requises et possédées par ce brillant archiviste. Un petit fait, — et j'en pourrais noter vingt autres analogues — donnera au lecteur une idée du travail énorme qu'exige la composition d'un arbre généalogique pour une famille aussi considérable que celle des Taschereau.

A la page 40 de son livre, l'auteur rapporte que Suzanne-Ursule Perrault, épousa à Montréal, le 27 octobre 1842, Révé Rimber, avocat.

Cette petite ligne n'a l'air de rien, et l'information qu'elle donne nous semble tout simplement copiée sur un registre de l'état civil. Détrompez-vous, lecteur : elle a coûté à son auteur deux longs mois de recherches et une correspondance d'une trentaine de lettres. « Ab uno disce omnes ». Il est heureux qu'il n'en ait pas été de la sorte pour chacune des dates généalogiques contenues dans cet ouvrage. Pareille besogne eût conduit son auteur à l'âge de Mathusalem.

Je le répète, à l'honneur de M. Roy, son livre est préparé avec un soin extrême et les archivistes le peuvent consulter en toute assurance : il possède toutes les garanties d'exactitude désirables. La précision des détails me rappelle celle des chiffres dans une table de logarithmes. C'est presque de la vérité mathématique.

\* \*

Nos félicitations à l'auteur pour la belle apparence typographique de son volume. Les photographures, en particulier, sont fortes habilement exécutées. Un regret toutefois : ces photographures ne représentent de la famille Taschereau que les hommes ! Pourquoi cette préférence donnée au sexe laid ? La préséance, au salon des artistes, n'appartient-elle pas de droit aux jolies femmes ? Et Dieu sait combien il s'en trouve dans la famille Taschereau ! Pourquoi cet ostracisme ? N'accusons pas l'aimable auteur de la *famille Taschereau* d'avoir péché mortellement contre la galanterie ! Quand on travaille comme un bénédictin on devient austère comme un moine.

A notre insu l'étude nous rend ascète. Elle nous élève à un degré étonnant de vertu. Elle nous transforme au point que l'on vient à douter de soi-même, de sa propre identité, et que l'on se pince en conséquence, beaucoup moins pour constater que la chair ne se spiritualise pas trop vite, que pour s'arracher à la dangereuse extase où nous jette le spectacle de nos perfections, au vertige de fol orgueil qui nous empoigne alors, irrésistiblement.

« Pas de femmes ! » c'est la consigne du *Petit Duc* ; et je m'étonne qu'on ait transmis à mon ami, Pierre-Georges Roy, ce mot d'ordre d'opéra-bouffe avec injonction de l'appliquer à la partie photographique de son livre.

C'est tout de même grand dommage : et j'aurais aimé que cet ukase eut souffert quelques exceptions. L'exception d'ailleurs, ne prouve-t-elle pas la règle ? Ainsi, j'aurais permis à M. Roy de publier le portrait de la vénérable mère du cardinal Taschereau, Marie Panet, épouse de l'honorable Jean-Antoine Panet, président de la Chambre d'Assemblée, et de Louise-Philippe Badelard, fille du célèbre médecin Louis-Philippe Badelard, chirurgien militaire, qui fut fait prisonnier, au vif de l'action, à la première bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Je troquerais volontiers une douzaine française des barbues, des chauves et des hirsutes photo-gravurés dans son livre, contre un portrait comme celui là.

L'imposante et noble figure du cardinal-archevêque de Québec est bien le relief immédiat, la réplique de ce beau visage d'aïeule que je regrette de ne pouvoir admirer dans cet ouvrage. Il en eût été l'une des meilleures illustrations.

Mais à quoi bon récriminer ? le livre est fait.

\* \*

Les arbres généalogiques ne sont pas des rosiers : ils ne fleurissent pas, ne feuillent pas même, ils ne poussent que des branches. Ne demandez pas au *Jardin des racines grecques* du sieur Lanctôt — ceux-là qui ont passé par la *retenue* du séminaire de Québec en ont gardé la douce mémoire — ne demandez pas à ce jardin épineux, les charmes et les enchantements des bosquets d'Armide. De même n'exigez pas des arbres généalogiques le bel ombrage de nos parcs ; tous ceux que vous pourriez compter dans le *Dictionnaire* de l'abbé Tanguay, furent-ils massés en forêt, ne vous sauveraient pas d'un coup de soleil.

La conclusion naturelle et pratique de tout cet article est qu'il ne faut pas chercher de poésie dans le livre de M. Roy, mais de la prose, c'est-à-dire des renseignements, précis, détaillés et complets sur la famille qui, dans l'opinion autorisée de sir Wilfrid Laurier, porte aujourd'hui le plus beau nom de la race française au Canada : *La famille Taschereau*.

ERNEST MYRAND.

## A NOS LECTEURS

A tous ceux qui s'abonneront au « Monde Illustré » il sera remis tout ce qui a paru des deux romans en cours de publication :

« Vingt Mille Lieues Sous les Mers, » cet étonnant ouvrage de Jules Verne, et « L'Histoire d'un Homme du Peuple, » d'Erckmann-Chatrlian. Ces deux romans sont paginés à part, de manière à pouvoir être collectionnés et reliés dans un format élégant et avec des illustrations qui portent la valeur commerciale de chacun des volumes qu'ils formeront à \$1.00 au moins.

Chaque année du « Monde Illustré » comportant cinq ou six de ces volumes, on voit que l'abonnement est remboursé et bien au delà rien que par les romans publiés.

Ouvrages de vulgarisation scientifique, romans nationaux et patriotiques, tels sont les feuilletons que donnera à ses lecteurs le « Monde Illustré. »

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. — CHAMFORT.

## REVUE UNIVERSELLE

Le 10 juin 1886, avait lieu en Nouvelle-Zélande, une des régions du globe où les geysers, — ces volcans de boue et d'eau bouillante, — sont les plus nombreux, un cataclysme anéantissant une des merveilles de la nature. Dans le lac Rotomahama (le lac Bouillant) descendait, d'une hauteur de 85 pieds, la cascade de Tetarata, sur de larges terrasses étagées comme un gigantesque escalier.

L'eau elle-même avait construit ces larges marches blanches, par endroit nuancées de rose, en abandonnant la silice qu'elle contenait en dissolution. Le canal

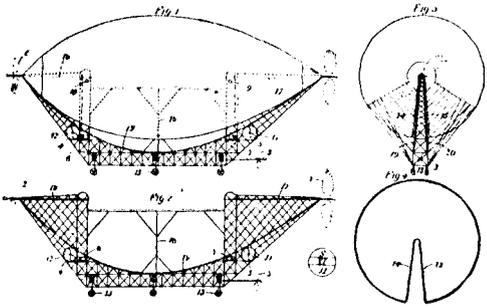


Fig. 1. Coupe d'ensemble. — Fig. 2. Coupe de la nacelle. — Fig. 3. Coupe transversale.  
Cocoon du nouveau dirigeable Severo

Ballon dirigeable de M. Auguste Severo

d'où l'eau jaillissait était une sorte de cratère, de 75 pieds de circonférence, formant un geyser intermittent, quelquefois d'une extrême violence, composé de vapeur d'eau atteignant la température de l'ébullition.

Dans la soirée du 9, un tremblement de terre s'était fait sentir. A deux heures, une terrible explosion anéantissait le village de Wairua, dont tous les habitants trouvaient instantanément la mort. Quand aux terrasses, elles étaient recouvertes d'une épaisse couche de matières incandescentes. Le lac avait disparu dans les entrailles de la terre, ne laissant qu'un gouffre béant, rempli depuis d'une eau limpide, à un niveau abaissé de 75 mètres. Mais cet admirable tableau que présentait la cascade de Tetarata avait été remplacé par une autre non moins admirable.

Tous les petits geysers avaient disparu et fait place à un geyser géant, surpassant en dimension et en puissance tous ceux que l'on peut voir.

C'est le geyser de Waimangu que nous présentons à nos lecteurs, et dont les nuées de vapeur s'élèvent jusqu'à 1000 mètres de hauteur.

Seulement il est imprudent d'en approcher de trop près, les déjections du cratère; eaux boueuses et épaisses, blocs de pierre, couvrent les collines et les vallées environnantes jusque dans un rayon de cinq à six cents mètres.

Pas bons à approcher de près les phénomènes Néo-Zélandais.

\* \* \*

De la première Mongolfière qui, à Versailles, s'élança dans les airs y emportant les premiers êtres vivants qui eussent pénétrés dans ce nouveau royaume, au ballon dirigeable de Auguste Severo — le dernier en date — que de chemin a été parcouru ?

Les Brésiliens semblent s'être souvenus que l'un d'eux, Guzman, essaya le premier de s'élever dans les airs, et après Santos-Dumont, l'heureux gagnant des 100,000, voici venir un autre de ses compatriotes, passant l'Atlantique pour venir construire à Paris un nouveau dirigeable.

L'aérostat de M. Severo, beaucoup plus gros que celui de Santos-Dumont, mesure 30 mètres de longueur et un diamètre de 12, ce qui lui donne un cube de 2,000 mètres, (celui de Santos-Dumont n'avait que 605 mètres cubes.)

La nature du nouveau dirigeable présente cela de particulier que l'hélice motrice peut se placer à l'extrémité du grand axe du ballon, portée sur deux tourelles passant entre les parois de l'aérostat.

Centre de résistance et centre de propulsion se trouvent donc très rapprochés et évitent le tangage. Deux hélices tiennent lieu de gouvernail et tournent dans des tubes; une autre est placée à la proue du

ballon pour faciliter l'avancement; une cinquième, dite de déviation, est appliquée à l'arrière de la nacelle et a pour but l'équilibrage de l'appareil.

Quarante chevaux-vapeur constituent la force motrice du système, appliquée à deux machines indépendantes, l'une, de vingt-quatre chevaux, aux trois hélices d'arrière; l'autre de huit chevaux, aux deux hélices d'avant. M. Severo, jadis partisan du "plus lourd que l'air" a complètement abandonné ce système pour l'étude du ballon dirigeable, du plus léger que l'air par conséquent.

\* \* \*

En Angleterre, les exercices physiques ont pris, plus que partout ailleurs, un essor considérable; ils ont pénétré, même, dans les systèmes de distraction des aveugles.

M. Campbell, directeur du Collège royal normal, près de Sydenham, soutenu par l'initiative privée, emploie tous ses efforts à l'organisation d'une œuvre

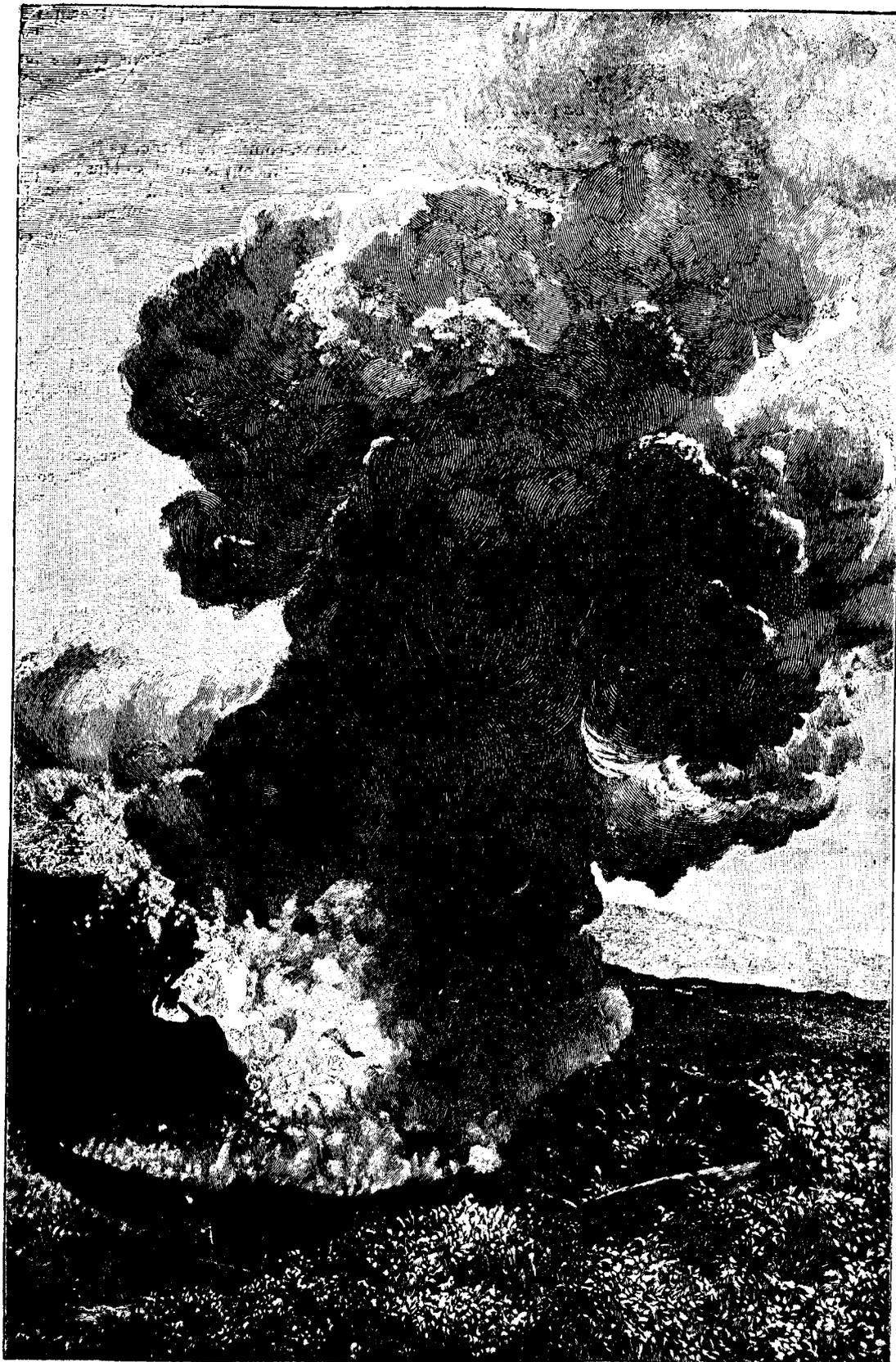
extrêmement intéressante, répondant aux nécessités hygiéniques des temps modernes.

Au Collège normal, la moitié du temps consacré aux classes est rempli par des exercices de gymnastique, de canotage, natation, cyclisme, jeu de balle, patinage à roulettes.

En hiver, ce sont les courses en traîneaux et le patinage sur la glace qui occupent ce temps.

Les exercices gymnastiques accomplis par les élèves sont absolument étonnants; groupements, pyramides humaines, sauts périlleux, sont exécutés en commun avec une vivacité, une sûreté et une précision qui feraient douter de la situation physique des exécutants.

Les engins employés sont parfaits et extrêmement variés; ils sont tous choisis pour fortifier les muscles des différentes parties du corps; les aveugles ayant une grande propension à pencher leur tête, on a construit des dispositifs exerçant une pression sur les muscles du cœur et déterminant des mouvements réguliers de droite à gauche.



Geyser de Waimangu : Nouvelle-Zélande

Les exercices de bicyclette ont lieu en tandem sous la direction d'un guide, et atteignent parfois des parcours de quatre-vingt et même quatre-vingt-quinze kilomètres.

Ces tandems sont ordinairement à douze places ; le guide prenant place sur la deuxième selle de la série et tenant le guidon en mains ; il dépeint le paysage et raconte les faits venant à se produire pendant la durée de l'excursion.

Pour les parties de canotage, le guide tient le gouvernail et les aveugles des deux sexes manœuvrent les avirons. Les leçons de natation ont pour but, non-seulement d'apprendre à nager aux malheureux privés de la vue et de leur permettre de se tirer seuls d'un accident les précipitant à l'eau, mais encore de les rendre aptes à porter eux-mêmes du secours aux noyés, à les soigner après les avoir retirés du danger. Les aveugles jouent aux quilles, supputant le nombre de quilles abattues d'après le son émis pendant la chute, et ils ont rarement besoin de vérifier par la palpation, le calcul qu'ils ont émis. Ils reconnaissent parfaitement dans le jeu de foot-ball, l'endroit où rebondit le ballon. Enfin au son de la musique du piano ou de l'orchestre, ils exécutent des danses extrêmement gracieuses, et des poses artistiques ont donné d'un effet absolument charmant. Les classes de jeunes filles sont spécialement consacrées à l'usage de la machine à écrire, dont quelques-unes d'entre elles apprennent le maniement en quelques heures ; exercice appelé à devenir pour elles un gagne-pain puisque, pour celles vivant dans leur famille, elles pourront sous la dictée d'un voyant, accomplir n'importe quel travail de clavographie.

En Allemagne et en France, les aveugles sont depuis longtemps initiés à une foule de métiers devant leur apporter l'indépendance de la vie : tressage, reliure, modelage, accordage des instruments de musique ; mais les connaissances gymnastiques leur seraient profitables à acquérir, puisque, outre le traitement médical qu'elles comportent, elles pourraient encore leur donner l'encouragement et les mêler plus souvent au milieu des voyants desquels ils sont séparés par l'abîme du noir illimité.

LOUIS PERRON.

## LA SECONDE MÈRE

Pour Eglantine.

« Décidément, elle est délicieuse, cette jeune institutrice. Ces grands yeux bleus recèlent la sérénité de son âme, son attitude toujours digne trahit la noblesse de son origine.

« Par mes aïeux, il ferait bon passer le reste de mes jours aux côtés de cette douce créature. Et les enfants, ils l'aiment tant ! Vraiment, je crois, qu'entre nous, c'est elle qu'ils choisiraient de préférence ; et elle, depuis quinze jours que je l'observe à la dérobée, pas un geste n'a témoigné d'une seule impatience ; pourtant, il est bien bruyant, Emile, et mon Yvonne, si espiègle. Je les aime bien, moi aussi, mes chers petits, cependant, j'avoue que, par moments, je ne puis m'empêcher de couvrir mes oreilles de mes deux poings, tant leurs rires, leurs cris, leurs éclats m'absourdissent ; elle, toujours son même sourire les caresse. Mon Dieu ! si elle le voulait, je sens que nous pourrions être heureux encore comme autrefois. Oh ! une femme, des enfants au foyer, quel bonheur pour l'homme ! »

Le leçon était terminée, mais l'institutrice, pour demeurer un instant de plus auprès de ses élèves qu'elle affectionne pour de bon, leur racontait une histoire. Tout à coup, une fusée d'applaudissements éclate, et le petit garçon, grimant sur une chaise voisine, la fillette sur les genoux de sa grande amie, comme elle l'appelait, lui sautent au cou, l'embrassent à plusieurs reprises. Au contact de ces bras qui l'entourent, la jeune fille sent son cœur se dilater.

Toute femme porte en elle un trésor d'amour qu'elle ne peut dépenser, que si elle a un enfant. Jeune, elle aime tendrement ses parents, plus tard un fiancé à une grande place en son cœur, plus tard encore un



EXERCICES SPORTIFS DES

AVEUGLES. — Manœuvres des haltères et des bâtons.

Les jeunes aveugles

mari reçoit son cœur entier. Cependant, la femme n'aime réellement de toutes ses forces que si elle a un enfant sur qui déverser les richesses qui ont été mises en elle par le Créateur Lui-même.

La femme qui a un enfant dans ses bras est vraiment femme ; elle peut porter haut la tête, elle a rempli sa mission devant Dieu et devant les hommes.

Avis aux féministes endurcies !

Devant le tableau que forment l'institutrice et les deux enfants, l'observateur amoureux n'y peut tenir ; d'un bond il est auprès d'eux.

L'institutrice, ne soupçonnant nullement les sentiments du jeune veuf, ne se dérange pas ; elle croit qu'il vient embrasser les petits. Aussi sa surprise est-elle énorme quand elle se sent prendre la main.

— « Monsieur » et, blessée, elle retire sa main.

— « Mademoiselle, oh ! Mademoiselle, dites, voulez-vous être leur mère ? »

— « Leur mère » et un tremblement convulsif l'agite.

— « Oui, leur mère, voyez comme ils vous aiment » et les petits, agents inconscients des désirs de leur père, se précipitent de nouveau sur elle, criant : « Maman ! Maman ! embrasse-nous, oh ! nous t'aimons ! Maman ! »

C'en est trop pour le cœur de la jeune fille ; ces enfants qu'elle aime l'appellent « maman » et elle leur dirait « non » en les repoussant, ... impossible

et sans se demander si elle sera heureuse avec cet homme qu'elle ne connaît que d'hier, elle lui tend la main, et avec un sourire sublime, « oui, je serai leur mère ! »

Ils sont mariés depuis le matin ; seuls, dans la maisonnette riante, les nouveaux époux et les enfants, ils causent et s'aiment.

« Où voyagerons-nous, ma chère, pendant le premier quartier de notre lune de miel ? » avait dit le fiancé, quelques jours auparavant.

— « Nulle part, lui avait répondu la jolie interlocutrice. Ne serons-nous pas bien chez nous, avec nos enfants ? »

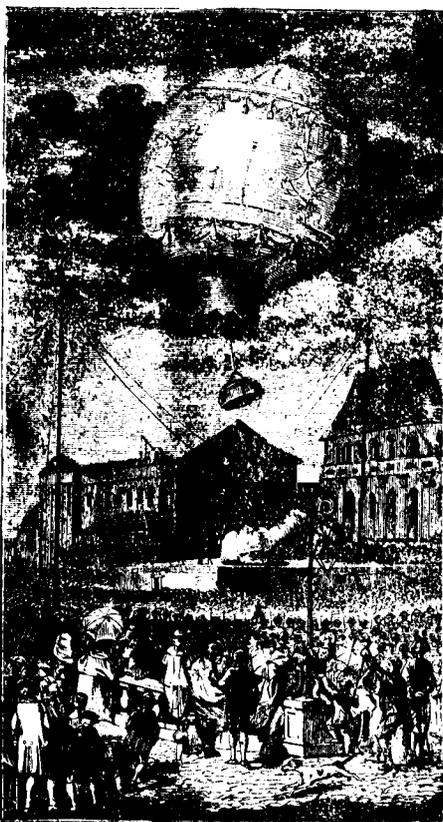
Ravi, il s'était incliné. Oh ! quel bonheur d'avoir jeté ses petits dans un cœur si grand et si beau !

Je ne vous décrirai pas l'allégresse de ce ménage idéal ; seulement, écoutez bien : un an après son mariage, la jeune femme, tenant entre ses bras un bel enfant, dit au petit Emile, et à Yvonne la gentille : « Mes chéris, vous savez que je vous affectionne beaucoup, mais je dois l'aimer celui-là aussi, serez-vous jaloux ? » et les petits de répondre :

— « Oh ! maman, c'est cela, aime-le bien, aime-le plus encore que tu nous chéris, ainsi nous serons trois à te chérir plus que nous, nous sommes aimés ! »

Le père sourit, la mère est heureuse, mais elle n'use jamais de la permission désintéressée de ces bons petits cœurs d'enfants.

GILBERTE.



Montgolfière lancée à Versailles, en présence du roi, le 19 septembre 1783

## QUELQUES COMBLES

Le comble de la bonté.  
Ne pas vouloir froisser un papier.

\* \*

Le comble des combles :  
Comblér les combles d'une maison.

\* \*

Le comble de l'orgueil pour un nègre :  
Ne vouloir naviguer que sur la mer Noire.

\* \*

Celui de la maladresse :  
Attraper une entorse en courant après une chimère.

\* \*

De la logique, pour un contumax :  
Attendre le printemps pour purger une condamnation.

\* \*

De la bonté d'âme :  
Ne pas vouloir qu'on frappe les carafes.  
Ni qu'on pendre la crémaillère.

\* \*

Le comble de l'adresse :  
Dompter des chevaux de frise et mettre un frein à la fureur des flots.

## Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

En supposant la mer libre au Pôle sud du monde, Jules Verne a synthétisé l'opinion de la plupart des navigateurs et de beaucoup de géographes, et les plus récentes expéditions accomplies n'ont apporté, contre cette opinion ou en sa faveur, aucuns faits nouveaux.

Qu'il existe au Pôle Sud, comme au Pôle Nord une mer libre, des terres, des animaux et des plantes, rien ne semble devoir s'y opposer, les véritables " pôles du froid " n'étant pas au 90° parallèle.

Il y a même de nombreuses probabilités pour que l'endroit où se croisent les degrés longitudinaux, fut suffisamment tempéré et permette toute manifestation de la vie animale. Les lichens, les mollusques, les cétagés et les oiseaux de mer, vus par le professeur Aronnax et son fidèle Conseil, si on admet la mer libre au pôle, doivent, évidemment, y avoir établi leur habitat, et la vie doit y être possible même pour l'homme qui pourrait y atteindre avec ou sans *Nautilus*.

Mais dans l'état actuel de la science, tout cela est encore d'ordre spéculatif et les mystères polaires en sont encore réduits à attendre leur Christophe Colomb.

Les ice-berg, ces aiguilles de glace, qui atteignent parfois des hauteurs considérables, en exigent, pour que leur équilibre au-dessus des eaux fut stable, autant, tout au moins, au-dessous de ces mêmes eaux, puisqu'il faut tenir compte de la légèreté spécifique de la glace par rapport à l'eau de mer.

Cela constitue, pour ces blocs flottants, des hauteurs atteignant facilement plusieurs centaines de pieds ; qu'une eau, rendue plus chaude par le courant équatorial, vienne les ronger à leur base, ils basculent, devenant ainsi un des plus terribles dangers auxquels puissent être exposés les navigateurs arctiques.

L'action du bloc qui, en se renversant, fait, par sa partie inférieure, levier sous la carène d'un sous-marin, le soulevant jusqu'à la banquise, est un phénomène de toute vraisemblance et les *Goubet* ou les *Gustave-Zédé*, s'aventurant à portée des redoutables ice-bergs, auront, certainement, à compter avec les dangers résultant de leur rencontre sous l'eau de blocs errants, pesant des milliers de tonnes.

La situation, vraiment effrayante, de l'équipage du *Nautilus*, soumis à une pression de trente atmosphères, environné de tous côtés par les glaces, est une des plus émouvantes que puisse imaginer un romancier, et le terrible dilemme du capitaine Nemo : " Ou écrasés ou asphyxiés " ne semble pas, au moment où il est formulé, devoir présenter aucune échappatoire.

En y ajoutant la solidification lente, mais sûre, dans ce milieu glacial, on réalise bien certainement la conception, plus horrible encore, d'un supplice inouï, rappelant celui des fameuses " statues de glace. "

Pour ceux de nos lecteurs qui ignorent ce qu'était cette mort abominable, nous allons ajouter quelques mots : Des hommes vivants, arrosés lentement et soumis au gel terrible du climat sibérien, constituaient, en très peu d'instants, des statues de glace, lesquelles servaient à augmenter le " lustre " des fêtes moscovites offertes par les tyrans.

Les infortunés, dans la chape glaciale les renfermant, succombaient lentement, dans des douleurs aussi atroces que celles éprouvées par les chrétiens, " flambeaux vivants " dont Néron éclairait ses orgies de la Rome païenne.

Mais, si, revenant au *Nautilus*, nous ajoutons, à sa déjà si terrible situation, celle résultant du manque d'air respirable et l'absence de tous moyens chimiques pour la reconstituer, à cette profondeur de 5 à 600 pieds au-dessous de la surface des eaux, on avouera que la situation dépassait, en horreur tout ce qui se peut imaginer.

Si le capitaine Nemo, avait fait évoluer son *Nautilus* en 1902 et qu'il eut consenti—pour une fois—à donner un accroc à son abstention systématique de tous les produits autres que ceux de la mer, il aurait

pu facilement remplacer l'air respirable et détruire l'acide carbonique résultant de l'expiration, en appliquant le procédé récent, qui permet cette reconstitution, même dans un milieu hermétiquement clos.

Mais cette faculté aurait retiré aux lecteurs de *Vingt Mille Lieues Sous les Mers* la jouissance d'une des plus belles pages du romancier, d'une des plus poignantes situations dans lesquelles puisse se trouver un homme—écrasé, gelé ou asphyxié, sans phrase—.

L'écrasement d'une couche de glace, atteignant une épaisseur considérable, et cela par le poids du navire lui-même, constitue une partie du procédé par lequel, en l'an de grâce 1902, les bateaux brise-glace russes, maintiennent ouverts à la navigation, quelques-uns des ports septentrionaux de l'immense empire du czar. Lancés à toute vapeur et hissant sur la glace, par suite de cet élan, leur poids, facilement accru si cela est nécessaire par le remplissage des compartiments étanches, à l'aide de puissantes pompes, ces bateaux-béliers séparent la glace, y creusent une profonde entaille et leur poids énorme, disloquant la banquise, leur ouvre le passage.

Les glaçons flottants résultant de la rupture filent en dessous, puis en arrière du brise-glace, lequel continue la même manœuvre qui, plusieurs fois répétée, ouvre un chenal qu'il est ensuite facile d'élargir et de maintenir libre. Le *Nautilus-bélier*, s'élançant, non sur, mais sous la banquise, accomplit la manœuvre indiquée par sa nature de sous-marin et qui est celle, à la surface des eaux, dévolue aux brise-glace russes.

Il est juste d'ajouter, cependant, que cette manœuvre, " éminemment de force, " en exige une peu commune de la part du vaisseau qui doit l'accomplir, mais que, néanmoins, il n'est pas impossible de réaliser, étant donné les procédés modernes de forgeage des aciers plus ou moins chromés, lesquels permettent d'apporter une puissance de résistance, presque illimitée, aux constructions maritimes perfectionnées qui sont celles de notre époque.

LOUIS PERRON.

## AUX OUVRIERS

### L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE

Aidons-nous mutuellement.  
 La charge des malheurs en sera plus légère ;  
 Le bien que l'on fait à son frère  
 Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.  
 Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :  
 Pour la persuader aux peuples de la Chine,  
 Il leur contait le trait suivant :  
 Dans une ville de l'Asie  
 Il existait deux malheureux,  
 L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux  
 Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;  
 Mais leurs cris étaient superflus,  
 Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,  
 Couché sur un grabat dans la place publique,  
 Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.  
 L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,  
 Était sans guide, sans soutien,  
 Sans avoir même un pauvre chien  
 Pour l'aimer et pour le conduire.  
 Un certain jour il arriva  
 Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,  
 Près du malade se trouva ;  
 Il entendit ses cris ; son âme en fut émue.  
 Il n'est tels que les malheureux  
 Pour se plaindre les uns les autres.  
 " J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres,  
 Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.  
 — Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,  
 Que je ne puis faire un seul pas ;  
 Vous-même vous n'y voyez pas ?  
 A quoi nous servirait d'unir notre misère ?  
 — A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux  
 Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;  
 J'ai des jambes et vous des yeux ;  
 Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;  
 Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;  
 Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.  
 Ainsi sans que jamais notre amitié décide  
 Qui de nous deux remplisse le plus utile emploi,  
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. "

FLORIAN.

La Fontaine dit, dans une de ses fables :

Il fit, pour nos défauts, la poche de derrière,  
 Et celle de devant, pour les défauts d'autrui.

D'autre part, nous avons un vieux proverbe français : " Nul n'est bon juge en sa propre cause ".

Ce qui équivaut à dire que nous sommes aveugles sur nos défauts. — S'il nous arrive de les reconnaître, soit

par nous-même, soit qu'on nous les fasse remarquer, notre paralysie morale arrête notre premier élan et nous nous faisons tout de suite les avocats de nos défauts. C'est ainsi qu'ayant pris de bonnes résolutions le matin, nous y manquons le soir, si nous rencontrons un lascar qui sache nous les faire oublier.

Florian nous fait le tableau de deux sortes de malheureux : il nous montre l'Aveugle cherchant, par tous les moyens, à améliorer son sort en s'unissant à qui il peut être utile. Le paralytique lui, désespéré par nature, se plaint à se plaindre, ne sachant répondre au bon Aveugle que : " Vous-même, vous n'y voyez pas ".

Il y a là l'image de notre Société actuelle : trop d'hommes ne veulent pas chercher les moyens naturels qu'ils ont de se protéger, de se soutenir, de se syndiquer, de s'associer pour améliorer leur sort ; de cela, ils ne veulent pas et répondent aux hommes de bonne volonté :

A quoi nous servirait d'unir notre misère ?

Ce qu'ils veulent c'est une réforme sociale par des révoltes sous le nom de grèves, un renversement, la création des systèmes de toutes sortes qui changent la société : tout, pourvu qu'ils ne soient pas forcés de se réformer eux-mêmes.

Cependant, depuis 1848, des ouvriers dignes de ce nom, se servant des avantages que leur donnaient les lois d'association, ont su, sans bruit, sans réclame, créer des Sociétés florissantes, dont les actions ont pu s'élever à 1.000, 5.000 et 10.000 fr.

Ceux-là n'ont pas demandé du versement social, ils n'ont pas exigé que toutes les institutions fussent changées à leur profit, que chacun transformât sa position pour leur en faire une.

Ceux-là n'étaient pas des ouvriers politiques plus habiles que travailleurs, non, c'étaient des hommes véritablement sérieux, travailleurs, et travailleurs intelligents, économes, persévérants, mais sachant se choisir sévèrement, sobres, rangés voulant profiter des résultats de leur travail et non de leurs déclamations.

Florian nous dit ensuite :

Il n'est tel que les malheureux pour se plaindre les uns [les autres].

Eh bien ! cela dépend de quelle sorte de malheureux.

S'ils ont été bien élevés, s'ils ont de bons sentiments, — oui.

Ainsi voit-on dans les mansardes de ces bonnes gens qui savent s'entraider, se consoler, se plaindre, s'assister, se prêter ce oui leur manque ; on voit de vieilles femmes, mal logées, recevoir plus infortunées qu'elles, ou soigner une voisine qui souffre ou se meurt.

Mais, au régiment, où l'on n'est pas trop heureux en arrivant, voit-on les anciens être aimables pour les recrues, ou leur imposer des brimades ?

Dans les ateliers, dans les magasins, est-on bienveillant pour les apprentis ? n'abuse-t-on pas de leur ingénuité ? N'impose-t-on pas aux ouvriers, qui sont restés sans ouvrage, de payer la bienvenue à ceux qui ont eu la chance de pouvoir être occupés ! Il faut donc distinguer entre les malheureux.

Le poète commence sa fable par ces jolis vers :

Aidons-nous mutuellement ;  
 La charge des malheurs en sera plus légère.

Où devons-nous d'abord nous aider mutuellement ? n'est-ce pas d'abord dans la famille ? c'est là que véritablement, dans un intérêt commun, nous devons tout faire pour développer l'amitié par les bons rapports de politesse, de prévenances, de dévouement.

Est-ce bien ce que l'on peut trouver généralement dans les familles ? Ne voit-on pas fréquemment le contraire : sous prétexte de franchise, on a un laisser-aller qui n'est en réalité, qu'un sans-gêne impoli, un manque de tout égard, une rudesse regrettable.

Souvent l'on rentre sans dire bonjour à personne, sans donner le moindre témoignage d'affection à la mère, qui se dévoue jour et nuit.

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.

A table, si l'on demande le pain, l'eau, n'entend-on pas fréquemment le : " Prends le toi-même ", s'habituant à considérer la complaisance comme une faiblesse.

D'une phase de la journée, qui pourrait être un repos, un agrément, une joie, l'éducation faussée fait une réunion trop souvent désagréable.

Depuis qu'on a oublié son Dieu, quand on ne l'a pas banni de sa famille, tout le monde est divisé : on a perdu l'idéal et la pratique du respect ; l'esprit d'égalité et d'indépendance est venu fausser le jugement ; on a pu entendre, en plaisantant d'abord, cet axiome :

Un père est un banquier donné par la nature.

Puis l'inconduite, l'égoïsme des jeunes gens a fait dire aux parents faibles :

" C'est un jeune homme ; il faut fermer les yeux, tant qu'on peut.

Alors les jeunes gens ont adopté la morale libre et sont devenus ce que l'éducation actuelle les a faits.

Comme leurs aînés, ils ont abandonné leur Dieu. Comme eux, à l'exemple de leurs maîtres Voltairiens, ils ont plaisanté les doctrines qui pouvaient les gêner dans leurs écarts et après avoir raillé leur Dieu, ils ont, comme conséquence, ridiculisé leurs parents.

En somme, aujourd'hui, on ne s'aime plus parce que Dieu, principe du respect, n'est plus aimé, et que ce n'est pas avec nos sept péchés capitaux que nous créons un nouvel amour de nos frères. Aidons-nous mutuellement, non comme le dit Florian par la morale de Confucius, mais par celle de N.-S. J.-C. qui nous a aimés jusqu'à se laisser crucifier pour nous.

LÉON DUPONT.



L'ANGE A LA GUITARE

## CONSEILS D'AIEULE

SAYNETTE

ODETTE.—20 ans.—Costume d'Automobile très dernier goût.

LA MARQUISE.—Sa bisaïeule.—Même âge.—Costume Louis XV.

La scène représente la chambre d'Odette. Au fond, le portrait de la marquise.

Odette (*Entrant en coup de vent, un peu ébouriffée.*)

Que c'est donc amusant de fendre ainsi l'espace !  
On part comme le vent. Comme un éclair on passe.  
On ne respire plus, on... c'est délicieux.

(*S'arrêtant comme une personne essoufflée.*)

On fait fi du danger et l'on est anxieux  
Tout ensemble, l'on craint une secousse brusque,  
Un choc, un accident, l'on se demande jusques  
A quand l'on peut aller toujours plus vite, et c'est  
Un plaisir qui vous rompt sans jamais vous laisser.

(*Otant sa fourrure et ses gants en regardant le tableau.*)

Pauvre aïeule ! Ah ! qui donc aurait cru de ton temps  
Qu'un jour viendrait où les plus somptueux carrosses,  
Les laquais à perruque et les antiques rosses,  
Iraient en quelque coin amuser les enfants  
Entre la tabatière et la chaise à porteurs !  
Le siècle des cheveux poudrés est par bonheur  
Allé dormir bien loin, avec les vieilles lunes,  
Et l'on peut, maintenant, rousses, blondes ou brunes,  
Conserver la couleur que le ciel vous donna.  
Ah ! comme on devait donc souffrir en ce temps-là  
De cette inaction et de cette ignorance !  
On dansait, il est vrai, la gavotte en cadence,  
Mais on ne connaissait pas la géologie,  
Sans avoir soupçon de microbiologie,  
Et l'on ne savait pas, j'ose à peine y penser,  
Que l'homme évidemment descend du chimpanzé.  
A notre époque heureuse, on a plus de science.  
Je pourrais discuter, et non sans compétence,  
De problèmes ardu, et, pour parler rubans,  
Il n'est plus guère que... les jeunes... de seize ans.

La marquise.—(*Elle est entrée pendant la fin du monologue d'Odette :— hauts talons, rouge, poudre, etc.*)

Mignonne, si je viens de par-delà la tombe  
Apporter ici-bas comme un parfum discret  
De verveine et d'iris, ah ! c'est que je voudrais  
Ressusciter un peu la grâce qui succombe  
Avec le bel esprit en votre siècle laid.  
J'ai là-haut entendu parler de féminisme,  
De boston, de tennis, et d'automobilisme,  
Mots inharmonieux, mais chose qu'il paraît  
Toute femme à présent doit posséder à fond.  
Et puisque, mon enfant, malgré tes cheveux blonds,  
—Qui te vont bien d'ailleurs—tu sembles assez folle  
Pour comparer tes doigts qui fleurissent... le pétrole  
Aux ivoirines mains de nos galants pastels,  
Pour parler du passé, j'ai déserté le ciel.  
Tu dédaignes mon temps, mais je voudrais t'apprendre  
Combien notre siècle eut de politesse tendre,  
De charme, d'élégance, et d'esprit à la fois.  
Petite, il faisait bon à vivre sous nos rois  
En sachant moins que vous nous avions la grâce,  
Et de chacune de nos poses un peu lasses,  
Watteau, Greuze ou Boucher ont su tirer pour vous  
Ces portraits qu'on conserve avec un soin jaloux.  
Mais ne nous as-tu pas reproché tout à l'heure  
D'être bons, saperjeu, tout au plus à danser ?  
Je vais danser pour toi, et... je veux que je meure  
Si l'on ne te voit point sur mes pas te lancer.

(*On entend une Gavotte en sourdine ; la marquise danse. Odette la regarde immobile, puis, peu à peu, elle se décide à lui faire vis-à-vis.*)

### GAVOTTE (à deux voix).

LA MARQUISE

Parmi la soie et la dentelle  
Ornant (nos) paniers à vertugadins (vos)  
Dans les ritournelles  
Des violes grêles  
(Nous virevoltons) d'un air mutin. (vous virevoltiez)  
Parmi la soie et la dentelle  
(Nos) cheveux poudrés et (nos) repentirs (vos) repentirs  
Juste assez cruelles  
Pour paraître belles  
(Nous ne cherchions) rien que le plaisir. (vous ne  
Parmi la soie et la dentelle [cherchez]  
Heureuse de plaire et, qui sait, d'aimer.

(Notre) taille frêle (votre)  
Sous la brocatelle  
En un long salut savait s'incliner.

LA MARQUISE, solo (ou ODETTE, solo)

O ma belle inhumaine,  
Votre chevalier a tant de peine !  
O ma belle inhumaine  
Vous avez mon cœur,  
A vos pieds, las, je meurs !  
Mais (nous) railleuses et légères (vous)  
(Nous méprisions) leurs prières. (vous méprisiez).

LA MARQUISE, ODETTE

Parmi la soie et la dentelle  
Ils s'en sont allés, les galants marquis  
Peut-être fidèles  
Et rêvant à celles  
Dont l'amour pour eux eut un charme exquis.

(*Fin de la Gavotte.*)

LA MARQUISE

Vertuchoux, en dansant ton air est plus hautain  
Que jamais je ne l'eus aux fêtes de Versailles,  
Et j'aime la rougeur qui colore ton teint !  
Novice, ne crains point que ton maître te raille,  
Et puisqu'à notre temps tu sais rendre un hommage,  
Souviens-toi qu'en dansant nous primes le courage.  
Dans nos vertugadins nous avons su mourir ;  
Nous avons contemplé l'échafaud sans pâlir,  
Et si par grand malheur quelque quatre-vingt-treize  
Ressuscitait un jour chez vous—à Dieu ne plaise !—  
Souviens-toi du passé pour affronter la mort.  
A causer avec toi j'aurais beaucoup enoer ;  
Mais il se fait grand tard ; je parle, et l'heure passe.  
Il faut nous séparer. Petite Odette, adieu !  
Je vais sur un rayon de lune au pays bleu.  
Avec ton siècle, vis, mais conserve ta grâce,  
—C'est le dernier conseil que je te laisserai—  
Et sois femme un peu plus. Adieu !

ODETTE

J'y tâcherai.

HECTOR DE TROYES.

## FANTASIE PARISIENNE

LA SUCCURSALE

Une légende qui a cours en France veut qu'il n'y ait en Angleterre que des employés modèles et des ouvriers sans défaut. A entendre les gens "tuyautés" ces gaillards-là vous font à deux l'ouvrage d'une douzaine de bureaucrates ou d'une vingtaine de travailleurs manuels. La Grande-Bretagne, incomparable ruhe ouvrière, fournirait ces phénix du labeur, et on n'y compterait ni un incapable, ni ce qu'en langage populaire on nomme si pittoresquement un "tirez au flanc."

Ces gens-là eussent été bien reçus d'aller conter pareille bourde aux patrons et aux collègues de John Flemm !

Oui, je vous le certifie, ils eussent été les bien reçus !

\* \*

A la banque Agripp and Co., John Flemm menait une béate existence qu'expliquait seule la haute et puissante protection dont l'entouraient, on ne sait trop pourquoi, deux des plus vieux débris des gloires d'Outre-Manche, le feld-maréchal Rudpill et l'amiral Odmer, tous deux membres du conseil de surveillance de la dite banque.

Quand la besogne donnait, John Flemm trouvait moyen de ne jamais être au bureau ; quand il n'y avait rien à faire, il revenait, flegmatiquement, y somnoler de doux rêves.

Ah ! c'était un rude employé dans son genre que John Flemm !

Comme il fallait au moins un prétexte pour ne rien faire, John Flemm, avec un machiavélisme rare, avait merveilleusement mis à profit l'enthousiasme que ses compatriotes professent pour le sport.

Il avait réussi à se faire engager en qualité de *demi* dans une des grandes équipes de football de la capitale.

Si bien qu'à son chef de bureau, se plaignant de ses négligences, il répondait :

—Que voulez-vous ? Je m'entraîne pour le championnat national du F. B. C. D. S. W. St.

Tandis qu'à son capitaine de football, qui lui reprochait son peu de zèle à l'entraînement, il répliquait en levant les bras aux ciel :

—Je ne dis pas non, mais nous sommes surmenés chez Agripp and Co au point de n'avoir pas une demi-heure de repos entre le jour et la nuit !

\* \*

Comme il sied à de bons protecteurs, Rudpill et Odmer se préoccupaient de l'avancement de leur protégé et sir Alfred Agripp était continuellement en butte à leurs obsessions.

Odmer s'y entêtait plus que jadis au blocus de Malte, et Rudpill y mettait autant d'acharnement qu'à l'époque où, sous les yeux de Wellington, il débutait dans la carrière des armes, à Mont-Saint-Jean.

Entre ces deux foudres de guerre lui demandant à tout propos de l'avancement pour John Flemm, le malheureux Alfred Gripp ne savait quelle contenance tenir, n'osant leur avouer les notes désastreuses du personnage qu'ils avaient introduit dans ses bureaux.

\* \*

A l'époque où les "illustres débris" devenaient de plus en plus pressants, un grand événement advint qui mit le comble à l'orgueil de l'impérialisme anglais.

Le capitaine Clipman, ex-aide de camp de l'illustre amiral Odmer, conquiert sans coup férir l'île Chipolata qui, comme chacun sait, est située vers le 60° degré de latitude Nord.

Cette inestimable conquête, ajoutant un fleuron à la couronne impériale, fut fêtée de tout gentleman ayant le respect de soi-même par des hourrahs et des illuminations confortables.

Les ateliers nationaux du timbre se mirent immédiatement à l'œuvre, et trois valeurs postales furent émises qui, aussitôt firent prime dans les milieux où l'on collectionne :

1 *shilling* représentant le capitaine Clipman vu de trois quarts.

1 *penny* à l'effigie de l'impératrice Victoria.

½ *penny* exhibant un pingouin rêveur sur la grève de l'Océan, symbole de la population du nouveau domaine britannique.

Tout l'empire fut secoué d'un tel frisson d'enthousiasme que des Cinghalais, des Birmans, des Achantis, des Zoulous, des Boschimans et des Papous, qui n'avaient pas la moindre idée de ce que c'est qu'écrire, envoyèrent à la métropole des adresses débordantes de lyrisme patriotique.

Des articles de *revues* peignirent l'île Chipolata comme un nouveau paradis terrestre, un autre jardin des Hespérides.

Les scènes des *music hall* représentèrent la conquête nouvelle par leur plus jolie fille, drapée d'un peplum aux couleurs britanniques, chantant, ou à peu près, partout la même rengaine :

Je suis la belle Chipolata,  
L'île jusqu'alors inaccessible,  
Dont la gloire et la prospérité vont croître  
Sous la bannière du léopard !...

Bref, ce fut un véritable délire qui secoua le Royaume-Uni, des Orcades à Guernesey, et fit couler des flots d'encre, des tonnes de gin sans avoir, ô miracle ! fait répandre une goutte de sang.

\* \*

Naturellement, les protecteurs de John Flemm mirent la circonstance à profit pour réclamer de plus belle, au nom de la glorieuse nouvelle, l'avancement scandaleux que l'inébranlable Agripp s'obstinait à refuser envers et contre tous à l'indigne objet de leur sollicitude.

—Je veux bien, dit-il enfin aux insatiables quémandeurs, je veux bien vous donner satisfaction. Séance tenante, vous allez vous rendre compte de mes bonnes intentions à l'égard de votre protégé.

Il lança violemment cette injonction impérative au téléphone : "Qu'on m'envoie tout de suite l'employé John Flemm."

Le hasard voulut que John fût au bureau. Il fut seulement un peu dur à réveiller. Les yeux bouffis de sommeil, la démarche légèrement somnambulique, il fit son entrée dans le cabinet patronal.

—Avancez, avancez, John Flemm, et avant tout remerciez vos inlassables protecteurs, dit Agripp à son subordonné.

John coula un regard vaguement inquiet, vers ses illustres amis.

—A leur requête, continua le banquier, j'ai résolu de vous confier un poste d'honneur. Je vais, passant sur tous les droits acquis vous faire franchir d'un bond les plus longues étapes de la carrière administrative. Aux cinq livres sterling (125 frs) que vous gagnez par mois, j'en substitue quarante (1,000 frs), oui, John, quarante, plus le logement. Cela vous convient-il ?

John qui avait passé par toutes les couleurs du spectre solaire, regarda son patron d'un air stupide, sans répondre :

—Qui ne dit mot accepte, reprit Agripp. C'est conclu ! John Flemm, vous êtes désormais directeur de la succursale que la banque Agripp va ouvrir, dans l'île Chipolata. Je vous donne huit jours de congé pour arranger vos affaires à Londres. Vous vous embarquez lundi. Voici cinquante livres d'acompte pour payer vos dettes, compléter votre équipement et acquérir les objets indispensables à la nouvelle vie que vous allez mener. Songez que vous allez dans une terre nouvelle et prenez vos mesures en conséquence.

—Achète un solide hamac, John, dit alors l'amiral Odmer.

—Un bon manteau de cavalerie, ajouta le feld-maréchal Rudpill, des conserves de bœuf, du genièvre et du chocolat.

—Mais... milords, balbutia John, que la perspective de ce long voyage effrayait.

—Il n'y a pas de mais, mille caronades ! tonna le marin.

—Par le grand Wellington, mon modèle, hurla Rudpill, je n'admettrai pas un refus. Que n'ai-je ton âge, marmot, pour aller dans cette île merveilleuse prendre la place qu'on offre ?

—Et faire une si belle traversée ! soupira Odmer.

—Par file à droite ! commanda le maréchal. En avant ! Remercie ton excellent patron et cours faire tes préparatifs !

—Merci, milords, bégaya John Flemm atterré par cet avancement inattendu.

\* \*

Il y a un mois que ces faits se sont passés.

Sur le steamer *Chimpanzé*, John Flemm eut, depuis vingt longs jours, entre deux eaux, le champagne des orgies qui ont fêté ses adieux à Londres, et où il a dépensé les avances patronales sans le moindre scrupule.

A quoi bon s'acheter des vêtements et des hamacs dans la capitale ? Est-ce qu'il ne sera pas toujours temps de se munir du nécessaire dans les magasins de l'île Chipolata ?... Avec ses appointements de colonel, John compte bien trouver tout ce qu'il lui faudra dans sa nouvelle résidence. Que n'obtient-on pas avec de l'argent ?

C'est égal, le voyage lui semble long ! En outre, depuis deux jours, la température se refroidit terriblement, et le nouveau directeur commence à regretter de n'avoir acquis ni un plaid confortable, ni une fourrure de choix pour braver cette froidure inattendue...

Bah ! s'il ne fait pas plus chaud à Chipolata, on entrera chez le premier fourreur, et l'affaire sera conclue. Ce sera l'occasion de se faire ouvrir un crédit sérieux pour les vêtements d'hiver...

\* \*

Brrr... à mesure qu'on s'avance vers le but, le froid augmente, l'onglée vous pince aux doigts jusqu'au sang, la bise vous coupe les oreilles. M. le directeur John Flemm la trouve mauvaise dans son léger complet à carreaux, et il grelotte rageusement dans sa cabine, n'osant plus monter sur le pont... John s'y endort navré comme un ours dans sa tanière.

Un violent coup de sifflet... Un heurt, le clapotis des vagues battues par l'hélice comme des œufs à la neige !... Le *Chimpanzé* vient de toucher à Chipolata.

John Flemm, brusquement réveillé, monte en hâte sur le pont, et seul des passagers, s'engage sur la passerelle qui mène au ponton d'accostage. Il n'a pour compagnons que quatre matelots chargés de caisses qu'ils déposent au pied d'un petit groupe de soldats coloniaux accourus au débarcadère.

Il veut parler... Le chef de la troupe l'arrête d'un geste impérieux, compte les colis, remet un sac de correspondances aux marins et salue.

Les hommes du *Chimpanzé* regagnent leur navire au pas de course car il fait un froid de loup.

Clic ! clac !... La passerelle est enlevée. Un coup de sifflet strident retentit. L'hélice du steamer barrate de nouveau l'onde amère de son tournoiement rapide ; le *Chimpanzé* vire et s'éloigne majestueusement vers la haute mer.

\* \*

Le chef du petit détachement et John Flemm restaient en présence, se toisant l'un l'autre. Enfin John prit le premier la parole :

—Je suis bien à Chipolata, sergent ?

—Oui, gentleman ! A Chipolata même, dont je suis gouverneur.

John se présenta à son tour :

—John Flemm, esquire, directeur de la succursale de la banque Agripp and Co. J'espère que les affaires vont bien dans l'île...

—Hum ! Hum !...

—Oui, je comprends, la colonie est nouvelle... A propos, sergent, voulez-vous me faire conduire à la succursale. On gèle ici et je voudrais bien me réchauffer...

—A la succursale, sir John?... C'est que,—à moins que vous n'ameniez des charpentiers et des maçons pour la bâtir...

—Bon ! je me contenterai des bureaux actuels... Indiquez-moi alors la chambre de commerce.

—Il n'y en a pas.

—Tant pis ! J'en fonderai donc une. En attendant, à la guerre comme à la guerre !... menez-moi au plus prochain hôtel, nous y trinquerons à la prospérité de Chipolata et à la vôtre...

Le sergent eut un ricanement sec.

—Il n'y a pas d'hôtel !

—A l'auberge alors ! Je m'en contenterai provisoirement.

—Il n'y a pas d'auberge...

John Flemm regarda son interlocuteur avec des yeux égarés, tout en claquant des dents sous la bise glaciale.

—Comment pas d'auberge ? Il n'y a donc rien à Chipolata ? Eh ! avec quoi donc le patron veut-il que je fasse des affaires ?

—Dame ! sir John, dit le sergent, voyez vous-même.

Et le conduisant à l'autre bout du ponton, il lui montra d'un geste large la nouvelle colonie... quelque chose comme le polygone de Vincennes jeté en pleine mer.

Sur des dunes désolées, des pingouins sommeillaient par bandes, regardant les flots hurlleurs d'un air abruti, tandis que dans l'île, quelques ours blancs se promenaient en quête d'une proie quelconque, jetant de temps à autre des regards de convoitise vers le ponton où causaient les deux hommes.

—Mais alors, hurla l'infortuné John, l'île fortunée, le paradis, l'éden, le printemps éternel, la richesse du sol, les fleurs, les arbres...

—Nisco, dit le sergent d'un air philosophique. On vous a monté un bateau, et un sérieux.

—Puisque c'est ainsi, je donne ma démission, je repars séance tenante... Je ferai un procès en dommages-intérêts...

—Hélas ! sir John, le *Chimpanzé* ne repassera que dans un an, jour pour jour. Et d'ici là nous n'aurons à manger que les conserves qu'on nous a apportées... Le mieux pour vous est de vous engager dans ma troupe... J'ai justement besoin d'un coiffeur... et vous n'avez pas le choix, à moins d'aller faire vos offres de services aux pingouins et aux ours du pôle...

PAUL NAGOUR.

Le collège Américain de Constantinople

Au nombre des plus intéressants établissements d'éducation du monde entier, il convient de signaler le Collège américain des dames, qui, construit sur les rives du Bosphore en 1871, présente cela de particulier que l'enseignement y est donné à des élèves de tous pays Européens ou Asiatiques et que les types des différentes races s'y coudoient présentant les échantillons des plus divers.

Des Grecques et des Slaves, des Arméniennes et des Allemandes, des Bulgares et des Turques, voire même des Anglaises et des Américaines y reçoivent un enseignement qui, bien que la langue anglaise soit celle officielle, comprend également le français, le grec moderne, l'ancien et le moderne arménien, le latin, l'allemand et quelques autres langues du Levant.

C'est à Scutari, l'ancienne Bysance, au milieu des parfums de la flore tropicale, dans le pittoresque cadre de l'Orient, que s'élève ce microcosme moderne où s'agitent tant d'échantillons de races différentes et que se forment les bacheliers ès-arts et sciences devant aller ensuite répandre les bienfaits de l'éducation dans les dernières parties du globe. A côté des classes, des

laboratoires, des salles de cours, fonctionnent d'autres services, appelés à donner aux élèves les distractions les plus diverses.

Concerts vocaux et instrumentaux exécutés par les élèves mêmes ; salles de conversation, de lecture, de jeux, tel est le but de cette partie de l'enseignement. C'est sous ces aspects aussi bien que ceux résultant de la présence de tant de types divers que le Collège américain des dames est présenté dans notre gravure.

SUR LA TOMBE D'UN AMI

Aux beaux soirs revenus comme au temps de nos rêves, Nos cœurs un peu vieilliss, portent ton souvenir ; Et remontant, souffrants, vers ces heures trop brèves, Nous nous disons, pensifs : Si tôt, il dut partir.

Hélas ! abandonner le sentier de la vie, Sans avoir pu prévoir le coup de son destin, Au milieu du repos et d'une joie amie, Montrer qu'un jour d'espoir n'offre que l'incertain.

Le temps dispensateur de brèves éphémères, Sur chaque lendemain étend un voile noir ; Et nous allons, peu sûrs, vers la brume d'un soir, D'un soir qui s'éternise au fond des cimetières.

\* \* \*

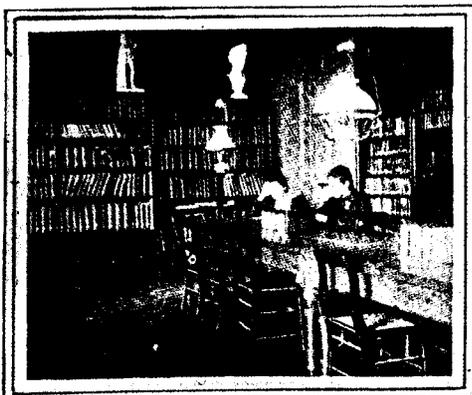
Sous la croix qui t'indique, ô tombe de l'ami, D'un premier beau printemps la rose te décore, Un hiver a passé : sous le sol endormi, Celui que nous aimons ne la vit point éclore.

Qui dirait au défunt que nous portons son deuil ? Nul ne nous y rappelle, à part notre prière : Si profonde est la nuit que contient le cercueil Que l'astre d'aucun ciel n'y verse sa lumière.

Quand nous allons, cherchant les secrets de la mort, Qui jamais ne répond aux voix de nos pensées ? Toujours, là, l'incertain jette à l'écho du sort La phrase : Nul ne sait vos minutes laissées.

Oui, peut-être irons-nous rejoindre ceux qu'on aime, Encore bien avant que nous ne le croyons : Car chaque demi-jour et chaque moment même Nous porte vers la tombe où souvent nous prions.

LOUIS-J. DOUCET.



Bibliothèque



Laboratoire de Chimie



Elèves Bulgare, Turque, Anglaise, Hongroise, Américaine et Arménienne



LE COLLÈGE AMÉRICAIN DE CONSTANTINOPLE



Histoire de l'Art

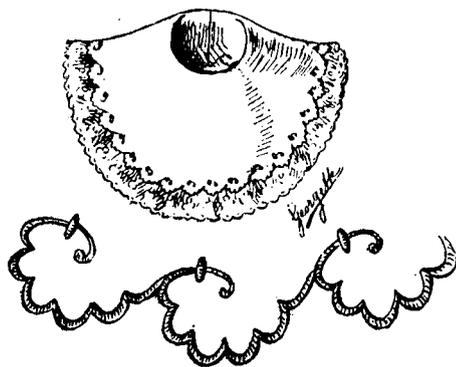
## ECHOS DE LA MODE

*Bavoir de bébé* : Bavoir en batiste sur piqué garni de feston et d'un volant de Valenciennes. Le feston est fait grandeur naturelle.

*Sortie de théâtre élégante* : En velours miroir violet, avec garniture de ruches et taffetas feuille de rose. Forme paletot demi-cintre à plis Watteau, à capuchon Manon, manches amples. Ce vêtement peut être doublé en soie ou en fourrure.

\* \*

L'hiver nous promet, hélas ! encore de longs jours tristes, et pourtant la mode nous envoie des amours de petits chapeaux qui essaient, par leur allure



Bavoir de bébé

gracieuse et presque printanière, de nous faire oublier que nous sommes en février, mois des frimas.

Ils sont adorables et délicieux ces chapeaux de visite, et quelques-uns d'entre eux sont de véritables chefs-d'œuvre de patience.

Celui-ci est un ravissant toquet en mousseline de soie crème. La forme, qui s'avance gracieusement en avant, ombrage le front et le côté droit de la figure, se relève coquettement sur le côté gauche est entièrement recouverte de biais de mousseline de soie. De deux en deux biais, serpente un liséré de vison ou de chinchilla. C'est un ouvrage fou, mais l'effet est si joli ! sur le côté, bouquet de violettes ou de roses... de ces roses qui enivrent rien qu'à les regarder ?



Sortie de théâtre élégante

## NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "VINGT MILLE LIEUES SOUS les MERS" touchant à sa fin, nous commencerons dès la semaine prochaine la publication de

# Cinq Semaines en Ballon,

une des oeuvres les plus attrayantes de

## JULES VERNE,

AVEC MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS.

Il y a aussi le toquet recouvert de houx, avec feuillage assorti et choux de satin vert ou rouge, comme le feuillage.

En ce genre, la toque en feuillage de vigne, la vigne telle qu'on la voit en automne, dorée et rougie par les derniers rayons du soleil... ce chapeau est un vrai poème... et posé comme ça sur une tête blonde... c'est exquis !

Le pailleté est toujours joli, particulièrement le soir. Ce sont maintenant des motifs détachés qui parsèment agréablement le fond du toquet, ou les bords bien relevés d'un chapeau masqués, d'où jaillit l'éclair scintillant, où se jouent tous les jeux des lumières.

En ce genre, une toque de forme marquis en tulle noire, avec application de pailleté acier, pouf de plumes blanches et noires sur le côté... je ne vous dis que ça.

Mais ne me parlez pas des chapeaux pailletés pour les jeunes filles : cela est un peu vieux, et nous avons une infinité de jolies coiffures qui ajouteraient davantage à la jeunesse de leur jolie frimousse.

Donc, laissez ces chapeaux à vos mamans, et jetez votre goût sur les capelines. Les plus habillées sont celles en feutre blanc garnies de velours avec bouffe de fleurs ornant le devant et le dessous du chapeau.

Les incrustations de dentelle noire ou blanche sur mousseline de soie aident encore à la beauté des chapeaux de cérémonie.

Il n'est pas besoin d'employer des matériaux de prix. Ce serait triste de tailler une belle dentelle... une jolie imitation dont le dessin sera bien net et facile à détacher atteindra bien le but proposé.

Les manteaux seront bientôt délaissés, d'où profusion de costumes-tailleurs élégants dont la simple jaquette sera amplement suffisante.

Plus que jamais du Louis XV ; c'est la grande basquine qui triomphe et pour la promenade elle est juste ce qu'il faut ; pas encombrante et assez confortable pour qu'on puisse trotter ainsi sans cacher sa taille élégante... absolument ce que nous voulons.

La veste un peu plus courte se porte aussi beaucoup, mais, en ce cas, elle se fait blouse avec de petites basques en forme,

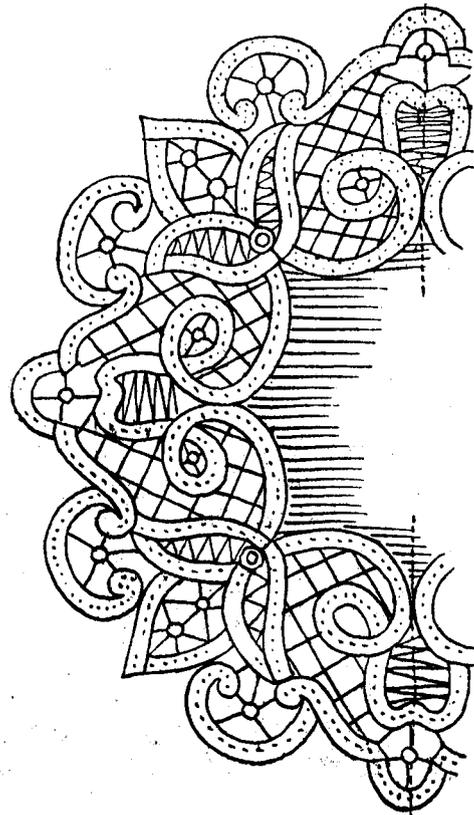
## MERCİ

A MM. Cadieux et Dérome de Montréal, pour l'envoi de leur joli almanach : *le Canada Ecclésiastique*.

Aussi, félicitations sincères : ce volume, magnifique par sa toilette, son format, son papier de luxe, ses gravures dont bon nombre sont signées de notre artiste montréalais, M. Albert Ferland, ce volume, dis-je, est aussi un ouvrage fort utile par ses multiples renseignements sur les diocèses canadiens.

Nous ne pouvons mieux faire que de le recommander à tous, assurés que nous sommes, qu'il plaira et sera utile.

GILBERTE.



Garniture de corbeille

MARGOT.

## CONFERENCE

Sous les auspices du Club Letellier, notre ami, M. A. St-Martin, donnera mardi, 18 courant une conférence sur la nouvelle langue internationale Espéranto.

LE MONDE ILLUSTRÉ, sympathique à ce mouvement de diffusion, recommande à ses lecteurs d'assister en foule à cette intéressante conférence.

Les nouvelles salles du club Letellier sont au No 488 rue Amherst.

## A NOS LECTEURS ET AMIS

Par respect pour la justice de notre pays dans laquelle nous avons la plus entière confiance, nous allons ajourner, jusqu'à l'issue du procès intenté à notre directeur, M. L.-G. Robillard, les articles *Le Canada aux Canadiens* dans lesquels nous avons été forcés de prendre quelquefois à partie la "Juiverie Canadienne". Ce ne sont pas les menaces faites au directeur du *Pionnier*, ni les *glouglous* de victoire chantés par ceux qu'il a fustigés, qui nous font nous taire, pendant quelques semaines s'entend, mais bien le sentiment qu'en attendant la décision de nos juges, il

est de bon goût d'arrêter une polémique appelée à dégénérer en personnalités.

Nous ne vous disons pas adieu, chers lecteurs et amis, dont les encouragements nous ont soutenus depuis le commencement de notre campagne contre les exotiques, mais bien au revoir et à bientôt.

L'ÉDITEUR DU *Pionnier*.

## L'ANGE A LA GUITARE

(Voir gravure page 723)

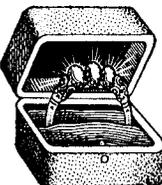
Est-ce un prélude, les derniers accords avant l'essor d'une procession aérienne, dans une *assomption triomphale*, parmi les clartés de lys, les rayonnements de la "gloire," les doux battements d'ailes des anges qui flânent doucement et les mélodies du concert céleste des petits musiciens ailés? L'ange répète-t-il avec zèle, pour n'avoir ni oublis ni défaillances? Mais que dis-je? Les anges participent à la perfection des habitants éternels du Paradis; ils ne connaissent pas nos faiblesses terrestres et ils jouent... comme des anges. Non, ce solo, qu'on ne peut malheureusement entendre, n'est qu'un jeu, une récréation. C'est jour de repos au Ciel: point de cortège, de cérémonie, d'Assomption, C'est jour de vacance. Quand ils sont

libres, en pareille circonstance, leurs petits frères d'ici-bas crèvent leurs tambours, cassent les pattes de leur cheval, éventrent leurs poupees; il est vrai que ce sont de vrais diables. Les anges sont moins turbulants. Voyez celui-ci! D'un geste gracieux, son bras potelé tient la guitare comme un mignon oreiller, sur lequel sa tête s'abandonne dans l'envolement de ses boucles luxuriantes. C'est bien là, en effet, le geste arrondi et charmant d'un enfant qui va s'endormir dans son berceau. Les yeux sont grands ouverts, mais ils ont cette fixité qui semble voir venir "le bon homme au sable." Et l'on suppose que la mélodie qui anime encore la guitare a des accents mourants, comme lassés: un gazouillement qui s'éteint. L'impression que l'on ressent est faite de calme et de douceur.

Ce tableau que l'on admire aux Offices à Florence est du Florentin Rosso di Rossi, dit *Il Rosso*. Ce peintre qui vivait au XVII<sup>e</sup> siècle a travaillé à Fontainebleau, à la décoration du Paris. Sa petite toile des Offices a la faveur du public et des artistes qui la copient, presque autant que le portrait de Mme Vigée-Lebrun que nous avons déjà donné d'après le *Magasin Pittoresque*.

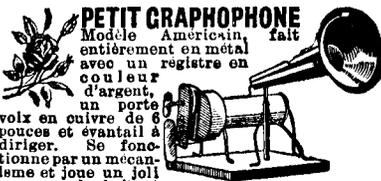
J. G.

La raison nous sert moins utilement, alors qu'elle nous aide à conquérir la position désirée, que quand elle nous apprend à nous contenter de celle que nous avons.



**GRATIS**  
3 BELLES OPALES  
Qui étincellent de toutes les belles couleurs de l'arc-en-ciel, montées en une bague d'or bien gravée, donnée pour la vente à 10c. chaque de rien que 10 grands jolis paquets de délicieux parfum en Heliotrope, Violette et Rose. Rien ne se vend comme celui-ci pour le parfum.

Vendez-le, remettez \$1.00, et nous enverrons cette jolie bague opale dans une boîte de velours, franco.  
**ROSE PERFUME CO., Boîte 1974 Toronto**



**PETIT GRAPHOPHONE**  
Modèle Américain, fait entièrement en métal avec un registre en couleur d'argent, un porte-voix en cuivre de 6 pouces et éventaill à diriger. Se fonctionne par un mécanisme et joue un joli morceau de boîte à musique. Donné pour la vente à 10c. chaque de rien que 10 grands jolis paquets de parfum délicieux en Heliotrope, Violette et Rose. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend comme celui-ci. Écrivez pour le parfum. Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons ce graphophone, franco.  
**Rose Perfume Co., Boîte 1975 Toronto.**



**GRATIS**  
Belle montre en argent niquelée avec bord orné et des mouvements recommandables, donnée pour la vente à 10c. chaque de seulement 2 douzaines de beaux paquets de délicieux parfum en Heliotrope, Violette et Rose. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend pas comme cela. Écrivez pour avoir le parfum. Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons cette belle montre franco.  
**Rose Perfume Co., Boîte 1975 Toronto.**



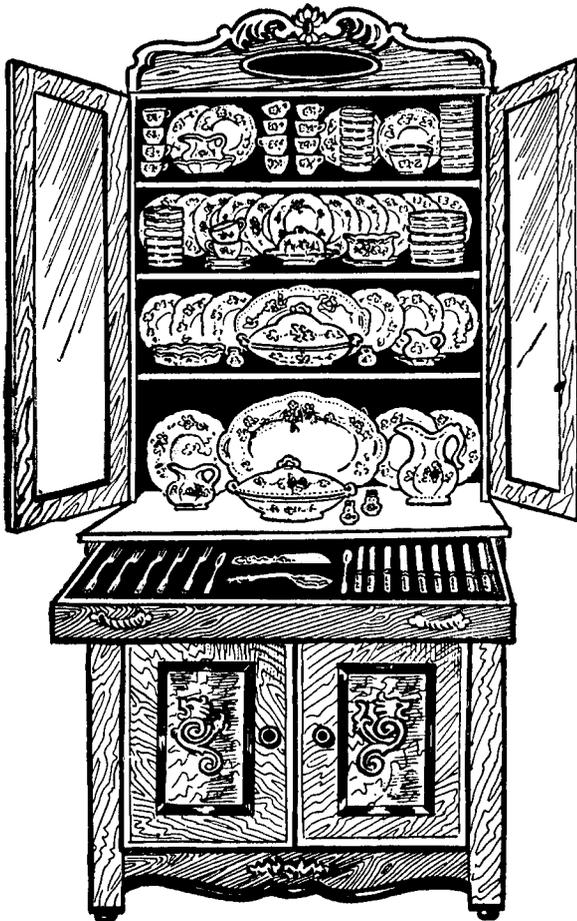
**SQUELETTE MAGIQUE.**  
De 14 pouces de haut avec des bras et des jambes mobiles. Vous pouvez permettre aux spectateurs d'examiner attentivement pour s'assurer qu'il ne renferme aucun tour, ensuite mettez-le sur la table et priez quelqu'un de siffler un air. Aussitôt le squelette magique semble être en vie, il lève la tête, regarde autour de lui avec précaution, se met debout sur ses pieds et ayant l'air d'entendre la musique commence à danser. A mesure que l'on siffle plus vite le squelette magique danse plus vite. Il amusera et mystifiera vos amis pendant des heures. Prix avec instructions complètes, 10c. Novelty Co., Boîte 1977 Toronto.



**SOIE**  
Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillants, il y en a assez pour couvrir au delà de 300 pouces carrés. Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par le poste, 15c.; 2 paquets pour 25c., en argent.  
**JOHNSTON & CO., Boîte 1977 Toronto.**

# GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?

Une Chance Exceptionnelle! C'est Une Offre Qui ne se Représentera Probablement Jamais!



Écoutez et lisez attentivement:

Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous avez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenterie, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillers à soupe et 12 cuillers à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. Si vous connaissez quelques personnes malades dans votre village, lisez attentivement ce que nous disons.

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses Pilules Rouges dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. Le Dr. Christian désire devenir en contact avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village. Ne pouvant les connaître lui-même, il demande une personne honnête dans chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de Pilules de Toronto, afin qu'ils puissent apprécier eux-mêmes le mérite des Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de Sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Rognons, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les Pilules Rouges du Dr. Christian guériront toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres Pilules.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire votre mieux pour introduire 6 boîtes de Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garantit que vous recevrez son offre généreuse pour gagner ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcelaine et magnifiquement décorée et 48 morceaux d'Argenterie avec un couteau à beurre, Cuiller à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de Pilules. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les pilules tel qu'indiqué.

**N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT.** Tout ce que vous avez à faire c'est d'écrire votre nom et votre adresse distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les Pilules (franco) par la maille. Alors allez trouver vos Amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de Pilules. Vous ne chargerez que 25 centins par boîte pour ces Pilules, mais elles sont les mêmes Pilules du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centins la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les Pilules envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50 au Dr. Christian et le Dr. Christian garantit que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décoré et 48 morceaux d'Argenterie, seront envoyés absolument gratis. Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent Sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE.  
SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE.

SI VOUS DÉSIREZ VOUS PROCURER CES SUPERBES CADEAUX, ÉCRIVEZ DE SUITE AU.

**DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.**  
Department TORONTO, CAN.

## LISEZ SES TMOINAGES.

St. Flavian, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué,  
NARCIS HAMEL

Oakley, Assa., Jan. 4, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait; je ferai tout mon possible pour vendre vos Pilules à L'avenir.  
Je fais usage de vos Pilules Rouges pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annoncé dans le journal. Toutes personnes qui achètent de vos Pilules, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me maller 50 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang immédiatement.  
EDWARD GRANT

191 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902  
Messieurs:—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.

Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de Pilules durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleurs Pilules pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,  
Votre très oblige,  
NAPOLÉON CODERRE

Montmagny, Que., Jan. 9, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voient en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos Pilules dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.  
Votre Servant,  
ÉDOUARD GONDREAU

Département 33

FAITS SCIENTIFIQUES

Un nouveau mode de décoration du bois.—Si l'on expose du bois à l'action directe des rayons du soleil, il se produit au bout de quinze jours un brunissement assez prononcé des surfaces exposées, tandis que les parties soustraites à cette action restent claires et se détachent franchement sur les surfaces brunes. Cette propriété est utilisée pour obtenir une décoration analogue à la marqueterie. Une plaque de bois fraîchement rabotée sur laquelle on a placé un chablon en métal, en bois ou en papier est exposée aux rayons du soleil sous un châssis de photographie et cela pendant l'espace de huit à quinze jours. On aura soin de maintenir la planchette par de fortes traverses pour qu'elle ne se courbe pas. Le brunissage étant terminé on fixera le dessin ainsi obtenu au moyen d'un polissage ou d'un vernissage ou même d'un cirage. Ce sont les bois blancs qui se prêtent le mieux à ce genre de décoration, par exemple le beau sapin ou le pin abattu depuis une année.

\*\*\*

La décadence de Sainte-Hélène.—Un collaborateur de Cornhill Magazine pour septembre, qui a récemment visité l'île de Sainte-Hélène, parle avec quelques détails des changements qui se sont, depuis une époque assez récente, produits dans l'île renommée. Autrefois, elle était abondamment boisée, et une végétation forestière luxuriante s'étendait littéralement jusqu'au bord de l'eau, et à la crête des falaises : maintenant pres que tout le bois de quelque valeur—le bois rouge et l'ébène—a été détruit. La destruction n'a pas été exclusivement due à l'homme : les chèvres ont pris une part active dans l'œuvre néfaste.

Des troupeaux de chèvres ont été introduits et acclimatés : on les a mis en liberté dans l'île : et pour se nourrir, les bêtes, qui se sont multipliées avec indiscretion, ont dévoré tous les arbrisseaux et jeunes arbres ; elles ont empêché la création d'une forêt nouvelle qui aurait pu prendre la place de l'ancienne à mesure qu'elle disparaissait. Une autre circonstance très nuisible a été le droit, accordé autrefois, à tous les navires de passage, de couper autant de bois qu'il leur convenait. Il reste bien un peu de bois rouge et d'ébène dans une partie inaccessible de l'île : on pourrait donc par la culture et la protection, faire un reboisement satisfaisant. D'autre part, le caféier et les cinchonas qui donnent la quinine pourraient faire l'objet d'une exploitation très avantageuse sur les hauts plateaux. Si l'on veut, il sera facile de faire de Sainte-Hélène une colonie prospère, mais pour le présent, ce n'est guère qu'un lieu de détention pour Zou-lous et Boers qui se refusent à reconnaître les bienfaits de la domination anglaise.

ENSEIGNES AMUSANTES

Sur la devanture d'un magasin d'habillement, faubourg Saint-Martin : N'allez pas vous faire voler ailleurs : Venez ici !



La machine pèse 17 livres. — Elle est plus merveilleuse qu'une machine à coudre, tout aussi durable et plus rapide.

La Faiseuse D'Argent A Domicile

On Demande Encore Des Tricoteurs à Domicile

Une Paire en 30 minutes.



Pour travailler chez eux sous la direction de THE GLASGOW WOOLEN CO., 37 RUE MELINDA, TORONTO.

Pour remplir de gros contrats. Bons gages facilement gagnés.

Il nous faut encore quelques travailleurs dans cette localité immédiatement, et afin d'avoir votre coopération sans avoir recours aux correspondances, nous expliquons dans cette annonce notre système complet. L'ouvrage est simple et il est facile de faire fonctionner la machine, et le guide seul suffit pour tout expliquer. Si vous désirez faire partie de notre personnel de travailleurs, dites-nous-le promptement ; envoyez-nous la formule de contrat et la remise comme garantie, et nous vous enverrons la machine et tout ce qu'il faut pour commencer à travailler immédiatement.

NOTRE METHODE DE FAIRE AFFAIRES

Nous désirons nous assurer les services de familles qui tricotent pour nous à leurs demeures. Notre Méthode est la même que celle adoptée en Angleterre. Nous sommes les inventeurs de ce système et notre établissement de tricottage est le plus considérable du Canada.

Après de longues expériences, nous avons réussi à produire une machine automatique avec laquelle on peut maintenant tricoter, sans couture, toutes sortes d'articles. Tous ceux même d'une intelligence ordinaire, peuvent, au moyen de notre guide d'instructions, apprendre promptement à faire l'ouvrage. Tout ce que nous demandons, c'est que vous serviez de cette machine d'après les directions. Cette machine, faite expressément pour tricoter, est si facile à faire fonctionner, qu'il est impossible de commettre des erreurs en tricottant.

Les bas de bicyclistes, les chaussons d'hommes de chantiers et les mitaines de garde-moteur, sont en grande demande, et comme nous ne pouvons pas répondre entièrement à cette demande, pour avoir plus d'employés, nous avons adopté cette méthode d'annoncer.

Notre commerce considérable d'exportation dans les Territoires du Nord-Ouest, la Colombie Anglaise et les Colonies Anglaises, exige une demande illimitée de nos marchandises et si on réunit les articles tricotés des nombreuses familles que nous employons, à la quantité considérable d'articles que nous pouvons tricoter, ce qui nous permet d'épargner sur les loyers, l'assurance, l'intérêt sur le capital, etc, nous pouvons vendre à meilleur marché que tous les autres fabricants de cette sorte de marchandises, et nous pouvons vendre tous les articles que nous tricoton.

Le prix que nous payons pour finir les bas de bicyclistes est de \$10.00 le cent, ou sur le pied de 10 cents la paire ; les chaussons d'hommes de chantiers, 5 cents ; et les mitaines de garde-moteur, 12 cents la paire. Tous les autres articles tricotés suivant la grandeur.

N'importe quel membre d'une famille peut conduire cette machine, et aux prix que nous payons, toute famille énergique devrait être capable de faire assez pour vivre à l'aise, et avec le temps s'amasser une certaine aisance.

Nous envoyons chaque machine avec commençants avec un chausson ou un bas ou partie tricotée, fixés à la machine, prêts à être continués, et aussi assez de laine pour tricoter une paire de bas ou chaussons échantillons et un guide d'instructions simple et complet, enseignant comment l'ouvrage doit être fait. Quand les échantillons seront finis et qu'ils nous auront été retournés d'une manière satisfaisante, nous enverrons une quantité de laine, que vous tricoterez et que vous nous retourneriez quand vous aurez fini. Nous payons d'avance les frais pour transporter l'ouvrage et nos employés paient pour le renvoyer. L'ouvrage, comme nous l'avons déjà dit, est simple et se fait rapidement, la machine pouvant faire dix mille mailles à la minute. Plusieurs personnes sont maintenant à notre emploi, lesquelles peuvent tricoter de vingt-cinq à trente paires de bas ou chaussons par jour, et la famille qui emploie bien le temps peut gagner facilement \$15.00 ou \$20.00 par semaine.

Nous fournissons gratuitement aux travailleurs tout ce qu'il leur faut, tel que laine, etc., et tout ce qui est nécessaire pour le travail. Nous ne fournissons les machines que pour l'usage exclusif des personnes qui désirent travailler pour nous, qui doivent pour devenir membres de notre personnel, nous envoyer cette formule de contrat de commande, convenablement signée par eux, et au moins une bonne référence, et le montant requis, afin de nous donner la garantie voulue que les quantités de laine de valeur que nous pourrions envoyer de temps en temps, ne seront pas gaspillées ou employées mal à propos. Nos intérêts sont mutuels et il faut établir cette confiance si nous voulons réussir. Nous garantissons d'agir franchement et de payer promptement pour le travail ; ne nous demandez donc pas de dévier de nos conditions, car nous voulons agir de la même manière envers tout le monde ; de plus nous faisons des affaires considérables et il faut avoir des principes en affaires.

Le prix de fabrication de la machine est de \$15.00, et pour aucune considération elle ne sera vendue à d'autres personnes qu'à celles qui s'engageront à faire du tricottage pour nous.

Si quelque temps après avoir commencé à travailler, vous voulez discontinuer, nous reprenons la machine et vous remboursons le montant que vous avez payé pour cette machine ne déduisant que le coût de nos dépenses, frais d'express, etc.

Cette classe d'ouvrage est en grande demande dans le commerce. Nos travailleurs sont certains d'avoir de l'ouvrage d'une année à l'autre, et si vous faites un engagement avec nous — pour travailler tout le temps ou durant vos moments de loisir — nous vous enverrons de l'ouvrage tant que vous le ferez d'une manière satisfaisante et que vous nous le renverrez promptement. Nous confions à nos travailleurs de grandes quantités de laine de valeur, et comme nous donnons des références quant à notre honnêteté et à notre intégrité, nous devons vous demander de faire de même, afin que nous sachions avec qui nous faisons affaires.

Nous avons cherché à vous démontrer aussi brièvement que possible en quoi consiste notre travail, et quant à la machine, nous possédons toutes les qualités qu'on lui attribue, si non nous vous rembourserons votre argent. Chaque machine, prête au travail, avec la laine qu'il faut pour travailler et on l'expédie après avoir inclus un bas ou un chausson en partie tricoté. Si vous vous déviez la formule de contrat de commande au comptant, convenablement signée par vous et au moins le nom d'une personne responsable comme référence, ainsi que le montant requis et quand nous aurons reçu tout cela, nous vous enverrons la machine avec tout ce qu'il faut pour commencer à travailler.

GLASGOW WOOLEN CO.,

37 rue Melinda, Toronto.

Nos références — Compagnies d'express, banques ou mai- son de commerce de Toronto.

Si vous désirez examiner la machine et voir la marchandise avant d'entreprendre l'ouvrage, vous n'avez qu'à nous envoyer \$3 comme garantie de votre bonne foi et pour défrayer les frais d'expédition, et nous vous enverrons le tout à votre compagnie d'express la plus rapprochée, laissant une balance de douze dollars que vous devrez payer à l'agent et 25 cents pour le retour que vous nous chargerez.

On nous demande très souvent si on peut apprendre à tricoter sans professeur. Nous disons oui ; vous n'avez pas besoin de professeur ; toutes les personnes d'une intelligence ordinaire et qui peuvent lire le guide d'instructions peuvent apprendre immédiatement à tricoter.

FORMULES DE COMMANDES

Formule de Contrat de Commande de \$15.00 Comptant.

A la Glasgow Woolen Co, 37 rue Melinda, Toronto, Ont.,

Messieurs, — Je désire faire l'ouvrage tel que décrit dans cette annonce et j'inclus \$15 en paiement d'une machine à tricoter automatique, accompagnée de la marchandise, instructions et toutes choses nécessaires pour faire l'ouvrage, le tout devant m'être envoyé par express, TOUS FRAIS PAYES.

Il est compris et convenu qu'en n'importe quel temps après que j'aurai commencé à travailler, et que je désirerai discontinuer, que la Glasgow Woolen Co reprendra la machine et les accessoires, et après avoir déduit les dépenses, frais d'express, etc., me remettra le montant payé pour la dite machine. L'expéditeur ou le chef de famille, si possible, doit signer ici :

Form fields for: Nom au long, Bureau de poste, Comté, Bureau d'expres le plus près est à, and Pour références, je nomme la personne suivante :

Ne manquez pas de vous servir de cette formule en envoyant votre remise pour la machine et ses accessoires ; vous devriez la remplir et la faire signer par au moins une personne responsable et à l'endroit indiqué. Détachez-la et renvoyez-nous-la et spécifiez, ici, combien de temps vous pensez consacrer à l'ouvrage ; aussi de quelle manière vous désirez être payé, hebdomadairement, mensuellement, ou quand vous enverrez l'ouvrage.

Envoyez votre remise par mandat d'express, lettre enregistrée ou mandat-poste, et nous vous enverrons promptement la machine, les accessoires et un guide simple pour faire le travail. C'est la meilleure offre qui ait jamais été faite à l'avantage des Canadiens qui désirent travailler et faire de l'argent chez eux.

Monde Illustré Montréal.

PAS DE RELATIONS AVEC D'AUTRES COMPAGNIES.

Correspondance Française et Anglaise.

A Paris, une pancarte affichée près des Halles, chez un marchand de vin, est ainsi libellée :

Vin blanc nouveau d'Anjou, bon pour les huîtres.

Flatteur pour les-clients.

\*\*\*

Un fabricant de poupées de la place de la République, faisant le neuf et la réparation, affiche cet avis :

Plus de mauvaises têtes : ici, on les remplace.

\*\*\*

Rue Bolivar, un marchand de vin, qui compte peut-être M. de La Palice au nombre de ses ancêtres, a fait peindre sur sa maison ce judicieux renseignement :

Maison fondée depuis qu'elle existe,

suivi de cette constatation irréfutable :

Y a pas d'erreur à la clé. Tout va bien.

Enfin, le facétieux cabaretier, que le voisinage des gens hilares gêne probablement, termine son enseigne par cette dernière ligne :

Défense de rire en passant.

\*\*\*

Dans différents quartiers de Paris, la Société des Vins sans eau possède des dépôts dont l'enseigne, arithmétique- ment abrégée, fait connaître par les trois nombres : 20-100-0 la bonne qualité de la marchandise.

# VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

(1)

Pendant une partie de la nuit, la nouveauté de la situation nous retint, Conseil et moi, à la vitre du salon. La mer s'illuminait sous l'irradiation électrique du fanal. Mais elle était déserte. Les poissons ne séjournèrent pas dans ces eaux prisonnières. Ils ne trouvaient là qu'un passage pour aller de l'Océan antarctique à la mer libre du pôle. Notre marche était rapide. On la sentait aux tressaillements de la longue coque d'acier.

Vers deux heures du matin, j'allai reprendre quelques heures de repos. Conseil m'imita. En traversant les coursives, je ne rencontrai point le capitaine Nemo. Je supposai qu'il se tenait dans la cage du timonier.

Le lendemain 19 mars, à cinq heures du matin, je repris mon poste dans le salon. Le loch électrique m'indiqua que la vitesse du *Nautilus* avait été modérée. Il remontait alors vers la surface, mais prudemment, en vidant lentement ses réservoirs.

Mon cœur battait. Allions-nous émerger et retrouver l'atmosphère libre du pôle ?

Non. Un choc m'apprit que le "*Nautilus*" avait heurté la surface inférieure de la banquise, très-épaisse encore, à en juger par la mâtité du bruit. En effet, nous avions "touché" pour employer l'expression marine, mais en sens inverse et par mille pieds de profondeur. Ce qui donnait deux mille pieds de glace au-dessus de nous, dont mille émergeaient. La banquise présentait alors une hauteur supérieure à celle que nous avions relevée sur ses bords. Circonstance peu rassurante.

Pendant cette journée, le "*Nautilus*" recommença plusieurs fois cette même expérience, et toujours il vint se heurter contre la muraille qui plafonnait au-dessus de lui. A de certains instants, il la rencontra par neuf cents mètres ce qui accusait douze cents mètres d'épaisseur dont deux cents mètres s'élevaient au-dessus de la surface de l'Océan. C'était le double de sa hauteur au moment où le "*Nautilus*" s'était enfoncé sous les flots.

Je notai soigneusement ces diverses profondeurs, et j'obtins ainsi, le profil sous-marin de cette chaîne, qui se développait sous les eaux.

Le soir, aucun changement n'était survenu dans notre situation. Toujours la glace entre quatre cents et cinq cents mètres de profondeur. Diminution évidente, mais quelle épaisseur encore entre nous et la surface de l'Océan !

Il était huit heures alors. Depuis quatre heures déjà, l'air aurait dû être renouvelé à l'intérieur du *Nautilus*, suivant l'habitude quotidienne du bord. Cependant, je ne souffrais pas trop, bien que le capitaine Nemo n'eût pas encore demandé à ses réservoirs un supplément d'oxygène.

Mon sommeil fut pénible pendant cette nuit. Espoir et crainte m'assiégeaient tour à tour. Je me levai plusieurs fois. Les tâtonnements du *Nautilus* continuaient. Vers trois heures du matin, j'observai que la surface inférieure de la banquise se rencontrait seulement par cinquante mètres de profondeur. Cent cinquante pieds nous séparaient alors de la surface des eaux. La banquise redevenait peu à peu ice-field. La montagne se refaisait la plaine.



Des milliers d'oiseaux.—Page 94

Mes yeux ne quittaient plus le manomètre. Nous remontions toujours en suivant, par une diagonale, la surface resplendissante qui étincelait sous les rayons électriques. La banquise s'abaissait en dessus et en dessous par des rampes allongées. Elle s'amincissait de mille en mille.

Enfin, à six heures du matin, ce jour mémorable du 19 mars, la porte du salon s'ouvrit. Le capitaine Nemo parut.

"La mer libre !" me dit-il.

## CHAPITRE XIV

### LE POLE SUD

Je me précipitai vers la plate-forme. Oui ! La mer libre. A peine quelques glaçons épars, des ice-bergs mobiles ; au loin une mer étendue ; un monde d'oiseaux dans les airs, et des myriades de poissons sous ces eaux qui, suivant les fonds, variaient du bleu intense au vert olive. Le thermomètre marquait trois degrés centigrades au-dessus de zéro. C'était comme un printemps relatif enfermé derrière cette banquise, dont les masses éloignées se profilaient sur l'horizon du nord.

"Sommes-nous au pôle ? demandai-je au capitaine, le cœur palpitant.

—Je l'ignore, me répondit-il. A midi nous ferons le point.

—Mais le soleil se montrera-t-il à travers ces brumes ? dis-je en regardant le ciel grisâtre.

—Si peu qu'il paraisse, il me suffira, répondit le capitaine."

A dix mille du *Nautilus*, vers le sud, un îlot solitaire s'élevait à une hauteur de deux cents mètres. Nous marchions vers lui, mais prudemment, car cette mer pouvait être semée d'écueils.

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, vérités aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées actuellement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour, les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.

Une heure après, nous avons atteint l'îlot. Deux heures plus tard, nous achevions d'en faire le tour. Il mesurait quatre à cinq milles de circonférence. Un étroit canal le séparait d'une terre considérable, un continent peut-être, dont nous ne pouvions apercevoir les limites. L'existence de cette terre semblait donner raison aux hypothèses de Maury. L'ingénieur américain a remarqué, en effet, qu'entre le pôle sud et le soixantième parallèle, la mer est couverte de glaces flottantes, de dimensions énormes, qui ne se rencontrent jamais dans l'Atlantique nord. De ce fait, il a tiré cette conclusion que le cercle antarctique renferme des terres considérables, puisque les ice-bergs ne peuvent se former en pleine mer, mais seulement sur des côtes. Suivant ses calculs, la masse des glaces qui enveloppent le pôle austral forme une vaste calotte dont la largeur doit atteindre quatre mille kilomètres.

Cependant, le *Nautilus*, par crainte d'échouer, s'était arrêté à trois encablures d'une grève que dominait un superbe amoncellement de roches. Le canot fut lancé à la mer. Le capitaine, deux de ses hommes portant les instruments, Conseil et moi, nous nous y embarquâmes. Il était dix heures du matin. Je n'avais pas vu Ned Land. Le Canadien, sans doute, ne voulait pas se désavouer en face du pôle sud.

Quelques coups d'aviron amenèrent le canot sur le sable, où il s'échoua. Au moment où Conseil allait sauter à terre, je le retins.

— Monsieur, dis-je au capitaine Nemo, à vous l'honneur de mettre pied, le premier sur cette terre.

— Oui, monsieur, répondit le capitaine, et si je n'hésite pas à fouler ce sol du pôle, c'est que, jusqu'ici, aucun être humain n'y a laissé la trace de ses pas.

Cela dit, il sauta légèrement sur le sable. Une vive émotion lui faisait battre le cœur. Il gravit un roc qui terminait en surplomb un petit promontoire, et là, les bras croisés, le regard ardent, immobile, muet, il sembla prendre possession de ces régions australes. Après cinq minutes passées dans cette extase, il se retourna vers nous.

— Quand vous voudrez, monsieur, me cria-t-il.

Je débarquai, suivi de Conseil, laissant les deux hommes dans le canot.

Le sol sur un long espace présentait un tuf de couleur rougeâtre, comme s'il eût été fait de brique pilée. Des scories, des coulées de laves des pierres-ponces, le recouvraient. On ne pouvait méconnaître son origine volcanique. En de certains endroits, quelques légères fumerolles, dégageant une odeur sulfureuse, attestaient que les feux intérieurs conservaient encore leur puissance expansive. Cependant, ayant gravi un haut escarpement, je ne vis aucun volcan dans un rayon de plusieurs milles. On sait que dans ces contrées antarctiques, James Ross a trouvé les cratères de l'Érébus et du Terror en pleine activité sur le cent soixante-septième méridien et par 77° 32' de latitude.

La végétation de ce continent désolé me parut extrêmement restreinte. Quelques lichens de l'espèce *Unsnea melanoantha* s'étaient sur les roches noires. Certaines plantules microscopiques, des diatomées rudimentaires, sortes de cellules disposées entre deux coquilles quartzeuses, de longs fucus pourpres et cramoisies supportés sur de petites vessies natatoires et que le ressac jetait à la côte, composaient toute la maigre floce de cette région.

Le rivage était parsemé de mollusques, de petites moules, de patelles, de buccardes lisses, en forme de cœurs, et particulièrement de clios au corps oblong et membraneux, dont la tête est formée de deux lobes arrondis. Je vis aussi des myriades de ces clios boréales, longues de trois centimètres, dont la baleine avale un monde à chaque bouchée. Ces charmants ptéropodes, véritables papillons de la mer, animaient les eaux libres sur la lisière du rivage.

Entre autres zoophytes apparaissaient dans les hauts fonds quelques arborescences coralligènes, de celles qui, suivant James Ross,

vivent dans les mers antartiques jusqu'à mille mètres de profondeur; puis, de petits aleyons appartenant à l'espèce *procellaria pelagica*, ainsi qu'un grand nombre d'astéries particulières à ces climats, et d'étoiles de mer qui constellaient le sol.

Mais où la vie surabondait, c'était dans les airs. Là volaient et voletaient par milliers, des oiseaux d'espèces variées, qui nous assourdissaient de leurs cris. D'autres encombraient les roches, nous regardant passer sans crainte et se pressant familièrement sous nos pas. C'étaient des pingouins aussi agiles et souples dans l'eau, où on les a confondus parfois avec de rapides bonites, qu'ils sont gauches et lourds sur terre. Ils poussaient des cris baroques et formaient des assemblées nombreuses, sobres de gestes, mais prodigues de clameurs.

Parmi les oiseaux, je remarquai des chinois, de la famille des échassiers, gros comme des pigeons, blancs de couleur, le bec court et conique, l'œil encadré d'un cercle rouge. Conseil en fit provision, car ces volatiles, convenablement préparés, forment un mets agréable. Dans les airs passaient des albatros fuligineux d'une envergure de quatre mètres, justement appelés les vautours de l'Océan, des pétrels gigantesques, entre autres des *quebrante-hussos*, aux ailes arquées, qui sont grands mangeurs de phoques, des damiers, sortes de petits canards dont le dessus du corps est noir et blanc, enfin toute une série de pétrels, les uns blanchâtres, aux ailes bordées de brun, les autres bleus et spéciaux aux mers antartiques, ceux-là " si huileux, dis-je à Conseil, que les habitants des îles Féroë se contentent d'y adapter une mèche avant de les allumer."

— Un peu plus, répondit Conseil, se seraient des lampes parfaites! Après ça, on ne peut exiger que la nature les ait préalablement munis d'une mèche!"

Après un demi mille, le sol se montra tout criblé de nids de manchots, sortes de terriers disposés pour la ponte, et dont s'échappaient de nombreux oiseaux. Le capitaine Nemo en fit chasser plus tard quelques centaines, car leur chair noire est très-mangeable. Ils poussaient des braiements d'âne. Ces animaux, de la taille d'une oie, ardoisée sur le corps, blanc en dessous et crevés d'un liseré citron, se laissaient tuer à coups de pierre sans chercher à s'enfuir.

Cependant, la brume ne se levait pas, et, à onze heures, le soleil n'avait point encore paru. Son absence ne laissait pas de m'inquiéter. Sans lui, pas d'observations possibles. Comment déterminer alors si nous avons atteint le pôle.

Lorsque je rejoignis le capitaine Nemo, je le trouvai silencieusement accoudé sur un morceau de roc et regardant le ciel. Il paraissait impatient, contrarié. Mais qu'y faire? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme à la mer.

Midi arriva sans que l'astre du jour se fût montré un seul instant. On ne pouvait même reconnaître la place qu'il occupait derrière le rideau de brume. Bientôt cette brume vint à se résoudre en neige.

— A demain" me dit simplement le capitaine, et nous regagnâmes le *Nautilus* au milieu des tourbillons de l'atmosphère.

Pendant notre absence, les filets avaient été tendus, et j'observai avec intérêt les poissons que l'on venait de haler à bord. Les mers antarctiques servent de refuge à un très-grand nombre de migrateurs qui fuient les tempêtes des zones moins élevées pour tomber, il est vrai, sous la dent des marsouins et des phoques. Je notai quelques cottes astrales, longs d'un décimètre, espèce de cartilagineux blanchâtres traversés de bandes livides et armés d'aiguillons, puis des chimères antarctiques, longues de trois pieds, le corps très-allongé, la peau blanche, argentée et lisse, la tête arrondie, le dos muni de trois nageoires, le museau terminé par une trompe qui se recourbe vers la bouche. Je goûtai leur chair, mais je la trouvai insipide, malgré l'opinion de Conseil qui s'en accommoda fort.

La tempête de neige dura jusqu'au lendemain. Il était impossible de se tenir sur la plate-forme. Du salon où je notais les incidents de cette excursion au continent polaire, j'entendais les cris des pétrels et

des albatros qui se jouaient au milieu de la tourmente. Le *Nautilus* ne resta pas immobile, et, prolongeant la côte, il s'avança encore d'une dizaine de milles au sud, au milieu de cette demi-clarté que laissait le soleil en rasant les bords de l'horizon.

Le lendemain 20 mars, la neige avait cessé. Le froid était un peu plus vif. Le thermomètre marquait deux degrés au-dessous de zéro. Les brouillards se levèrent, et j'espérai que, ce jour-là, notre observation pourrait s'effectuer.

Le capitaine Nemo n'ayant pas encore paru, le canot nous prit, Conseil et moi, et nous mit à terre. La nature du sol était la même, volcanique. Partout des traces de laves, de scories, de basaltes, sans que j'aperçusse le cratère qui les avait vomis. Ici comme là-bas, des myriades d'oiseaux animaient cette partie du continent polaire. Mais cet empire, ils le partageaient alors avec de vastes troupeaux de mammifères marins qui nous regardaient de leurs doux yeux. C'étaient des phoques d'espèces diverses, les uns étendus sur le sol, les autres couchés sur des glaçons en dérive, plusieurs sortant de la mer ou y rentrant. Ils ne se sauvaient pas à notre approche, n'ayant jamais eu affaire à l'homme, et j'en comptais là de quoi approvisionner quelques centaines de navires.

— Ma foi, dit Conseil, il est heureux que Ned Land ne nous ait pas accompagnés !

— Pourquoi cela, Conseil ?

— Parce que l'enragé chasseur aurait tout tué.

— Tout, c'est beaucoup dire, mais je crois, en effet, que nous n'aurions pu empêcher notre ami le Canadien de harponner quelques-uns de ces magnifiques cétacés. Ce qui eût désobligé le capitaine Nemo, car il ne verse pas inutilement le sang des bêtes inoffensives.

— Il a raison.

— Certainement, Conseil. Mais, dis-moi, n'as-tu pas déjà classé ces superbes échantillons de la faune marine ?

— Monsieur sait bien, répondit Conseil, que je ne suis pas très-ferré sur la pratique. Quand monsieur m'aura appris le nom de ces animaux...

— Ce sont des phoques et des morses.

— Deux genres, qui appartiennent à la famille des pinnipèdes, se hâta de dire mon savant Conseil, ordre des carnassiers, groupe des unguiculés, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés.

— Bien, Conseil, répondis-je, mais ces deux genres, phoques et morses, se divisent en espèces, et si je ne me trompe, nous aurons ici l'occasion de les observer. Marchons !

Il était huit heures du matin. Quatre heures nous restaient à employer jusqu'au moment où le soleil pourrait être utilement observé. Je dirigeai nos pas vers une baie qui s'échancrait dans la falaise granitique du rivage.

Là, je puis dire, qu'à perte de vue autour de nous, les terres et les glaçons étaient encombrés de mammifères marins, et je cherchais involontairement du regard le vieux Protée, le thymologique pasteur qui gardait ces immenses troupeaux de Neptune. C'étaient particulièrement des phoques. Ils formaient des groupes distincts, mâles et femelles, le père veillant sur sa famille, la mère allaitant ses petits, quelques jeunes, déjà forts, s'émançant à quelques pas. Lorsque ces mammifères voulaient se déplacer, ils allaient par petits sauts dus à la contraction de leur corps, et ils s'aidaient assez gauchement de leur imparfaite nageoire, qui, chez le lamantin, leur congénère, forme un véritable avant-bras. Je dois dire que, dans l'eau, leur élément par excellence, ces animaux à l'épine dorsale mobile, au bassin étroit, au poil ras et serré, aux pieds palmés, nagent admirablement. Au repos et sur terre, ils prenaient des attitudes extrêmement gracieuses. Aussi les anciens, observant leur physionomie douce, leur regard expressif, qui ne saurait surpasser le plus beau regard de femme, leurs yeux veloutés et limpides, leurs poses charmantes, et les poétissant à leur

manière, métamorphosèrent-ils les mâles en tritons, et les femelles en sirènes.

Je fis remarquer à Conseil le développement considérable des lobes cérébraux chez ces intelligents cétacés. Aucun mammifère, l'homme excepté, n'a la matière cérébrale plus riche. Aussi, les phoques sont-ils susceptibles de recevoir une certaine éducation ; ils se domestiquent aisément, et je pense, avec certains naturalistes, que convenablement dressés, ils pourraient rendre de grands services comme chiens de pêche.

La plupart de ces phoques dormaient sur les rochers ou sur le sable. Parmi ces phoques proprement dits qui n'ont point d'oreilles externes,—différant en cela des otaries dont l'oreille est saillante,—j'observai plusieurs variétés de sténorhynques, longs de trois mètres, blancs de poils, à tête de bull-dogs, armés de dix dents à chaque mâchoire, quatre incisives en haut et en bas et deux grandes canines découpées en forme de fleur de lis. Entre eux se glissaient des éléphants marins, sortes de phoques à trompe courte et mobile, les géants de l'espèce, qui sur une circonférence de vingt pieds mesuraient une longueur de dix mètres. Ils ne faisaient aucun mouvement à notre approche.

— Ce ne sont pas des animaux dangereux ? me demanda Conseil.

— Non, répondis-je, à moins qu'on ne les attaque. Lorsqu'un phoque défend son petit, sa fureur est terrible, et il n'est pas rare qu'il mette en pièces l'embarcation des pêcheurs.

— Il est à son droit, répliqua Conseil.

— Je ne dis pas non !

Deux milles plus loin, nous étions arrêtés par le promontoire qui couvrait la baie contre les vents du sud. Il tombait d'aplomb à la mer et écumait sous le ressac. Au-delà éclataient de formidables rugissements, tels qu'un troupeau de ruminants en eût pu produire.

— Bon, fit Conseil, un concert de taureaux ?

— Non, dis-je, un concert de morses.

— Ils se battent ?

— Ils se battent, ou ils jouent.

— N'en déplaît à monsieur, il faut voir cela.

— Il faut le voir, Conseil !

Et nous voilà franchissant les roches noirâtres, au milieu d'éboulements imprévus, et sur des pierres que la glace rendait fort glissantes. Plus d'une fois, je roulai au détriment de mes reins. Conseil, plus prudent ou plus solide, ne bronchait guère, et me relevait, disant :

— Si monsieur voulait avoir la bonté d'écartier les jambes, monsieur conserverait mieux son équilibre !

Arrivé à l'arrête supérieure du promontoire, j'aperçus une vaste plaine blanche, couvertes de morses. Ces animaux jouaient entre eux. C'étaient des hurlements de joie, non de colère.

Les morses ressemblent aux phoques par la forme de leur corps et par la disposition de leurs membres. Mais les canines et les incisives manquent à leur mâchoire inférieure, et quant aux canines supérieures, ce sont deux défenses longues de quatre-vingts centimètres qui en mesurent trente-trois à la circonférence de leur alvéole. Ces dents, faites d'un ivoire compacte et sans stries, plus dur que celui des éléphants, et moins prompt à jaunir, sont très recherchées. Aussi les morses sont-ils en butte à une chasse inconsidérée, qui les détruira bientôt jusqu'au dernier, puisque les chasseurs, massacrant indistinctement les femelles pleines et les jeunes, en détruisent chaque année plus de quatre mille.

En passant auprès de ces curieux animaux, je pus les examiner à loisir, car ils ne se dérangeaient pas. Leur peau était épaisse et rugueuse, d'un ton fauve tirant sur le roux, leur pelage court et peu fourni. Quelques-uns avaient une longueur de quatre mètres. Plus tranquilles et moins craintifs que leurs congénères du nord, ils ne

confiaient point à des sentinelles choisies le soin de surveiller les abords de leur campement.

Après avoir examiné cette cité des morses, je songeai à revenir sur mes pas. Il était onze heures, et si le capitaine Nemo se trouvait dans des conditions favorables pour observer, je voulais être présent à son opération. Cependant, je n'espérais pas que le soleil se montrât ce jour là. Des nuages écrasés sur l'horizon le dérobaient à nos yeux. Il semblait que cette astre jaloux ne voulût pas révéler à des êtres humains ce point inabordable du globe.

Cependant, je songeai à revenir vers le *Nautilus*. Nous suivîmes un étroit raidillon qui courait sur le sommet de la falaise. A onze heures et demie, nous étions arrivés au point de débarquement. Le canot échoué avait déposé le capitaine à terre. Je l'aperçus debout sur un bloc de balsate. Ses instruments étaient près de lui. Son regard se fixait sur l'horizon du nord, près duquel le soleil décrivait alors sa courbe allongée.



“ Adieu, soleil ! ” s'écria-t-il.—Page 97

Je pris place auprès de lui et j'attendis sans parler. Midi arriva, et, ainsi que la veille, le soleil ne se montra pas.

C'était une fatalité. L'observation manquait encore. Si demain elle ne s'accomplissait pas, il faudrait renoncer définitivement à relever notre situation.

En effet, nous étions précisément au 20 mars. Demain, 21, jour de l'équinoxe, réfraction non comptée, le soleil disparaîtrait sous l'horizon pour six mois, et avec sa disparition commencerait la longue nuit polaire. Depuis l'équinoxe de septembre, il avait émergé de l'horizon septentrional, s'élevant par des spirales allongées jusqu'au 21 décembre. A cette époque, solstice d'été de ces contrées boréales, il avait commencé à redescendre, et le lendemain il devait leur lancer ses derniers rayons.

Je communiquai mes observations et mes craintes au capitaine Nemo.

“ Vous avez raison, monsieur Aronnax, me dit-il, si demain, je n'obtiens la hauteur du soleil, je ne pourrai avant six mois reprendre cette opération. Mais aussi, précisément parce que les hasards de ma navigation m'ont amené, le 21 mars, dans ces mers, mon point sera facile à relever, si, à midi, le soleil se montre à nos yeux.

—Pourquoi, capitaine ?

—Parce que, lorsque l'astre du jour décrit des spirales si allongées, il est difficile de mesurer exactement sa hauteur au-dessus de l'horizon, et les instruments sont exposés à commettre de grosses erreurs.

—Comment procéderez-vous donc ?

—Je n'emploierai que mon chronomètre, me répondit le capitaine Nemo. Si demain, 21 mars, à midi, le disque du soleil, en tenant compte de la réfraction, est coupé exactement par l'horizon du nord, c'est que je suis au pôle sud.

—En effet, dis-je. Pourtant, cette affirmation n'est pas mathématiquement rigoureuse, parce que l'équinoxe ne tombe pas nécessairement à midi.

—Sans doute, monsieur, mais l'erreur ne sera pas de cent mètres, et il ne nous en faut pas davantage. A demain donc.”

Le capitaine Nemo retourna à bord. Conseil et moi, nous restâmes jusqu'à cinq heures à arpenter la plage, observant et étudiant. Je ne récoltai aucun objet curieux, si ce n'est un œuf de pingouin, remarquable par sa grosseur, et qu'un amateur eût payé plus de mille francs. Sa couleur isabelle, les raies et les caractères qui l'ornaient comme autant d'hiéroglyphes, en faisaient un bibelot rare. Je le remis entre les mains de Conseil, et le prudent garçon, au pied sûr, le tenant comme une précieuse porcelaine de Chine, le rapporta intact au *Nautilus*.

Là, je déposai cet œuf rare sous une des vitrines du musée. Je soupai avec appétit d'un excellent morceau de foie de phoque dont le goût rappelait celui de la viande de porc. Puis je me couchai, non sans avoir invoqué, comme un Indou, les faveurs de l'astre radieux.

Le lendemain, 21 mars, dès cinq heures du matin, je montai sur la plate-forme. J'y trouvai le capitaine Nemo.

“ Le temps se dégage un peu, me dit-il. J'ai bon espoir. Après déjeuner, nous nous rendrons à terre pour choisir un poste d'observation.

Ce point convenu, j'allai trouver Ned Land. J'aurais voulu l'emmener avec moi. L'obstiné Canadien refusa, et je vis bien que sa taciturnité comme sa fâcheuse humeur s'accroissaient de jour en jour. Après tout, je ne regrettai pas son entêtement dans cette circonstance. Véritablement, il y avait trop de phoques à terre, et il ne fallait pas soumettre ce pêcheur irréfléchi à cette tentation.

Le déjeuner terminé, je me rendis à terre. Le *Nautilus* s'était encore élevé de quelques milles pendant la nuit. Il était au large, à une grande lieue d'une côte, que dominait un pic aigu de quatre à cinq cents mètres. Le canot portait avec moi le capitaine Nemo, deux hommes de l'équipage, et les instruments, c'est-à-dire un chronomètre, une lunette et un baromètre.

Pendant notre traversée, je vis de nombreuses baleines qui appartenaient aux trois espèces particulières aux mers australes, la baleine franche ou *right-whale* des Anglais, qui n'a pas de nageoire dorsale le hump-back, baleinoptère à ventre plissé, aux vastes nageoires blanchâtres, qui malgré son nom, ne forment pourtant pas des ailes, et le fin-back, brun-jaunâtre, le plus vif des cétacés. Ce puissant animal se fait entendre de loin, lorsqu'il projette à une grande hauteur ses colonnes d'air et de vapeur, qui ressemblent à des tourbillons de fumée. Ces différents mammifères s'ébattaient par troupes dans les eaux tranquilles, et je vis bien que ce bassin du pôle antarctique servait maintenant de refuge aux cétacés trop vivement traqués par les chasseurs.

Je remarquai également de longs cordons blanchâtres de salpes, sortes de mollusques agrégés, et des méduses de grande taille qui se balançaient entre le remous des lames.

A neuf heures, nous accostions la terre. Le ciel s'éclaircissait. Les nuages fuyaient dans le sud. Les brumes abandonnaient la surface froide des eaux. Le capitaine Nemo se dirigea vers le pic dont il voulait sans doute faire son observatoire. Ce fut une ascension pénible sur des laves aiguës et des pierres ponceuses, au milieu d'une atmosphère souvent saturée par les émanations sulfureuses des fumeroles. Le capitaine, pour un homme déshabitué de fouler la terre, gravissait les pentes les plus raides avec une souplesse, une agilité que je ne pouvais égaler, et qu'eût enviée un chasseur d'isards.

Il nous fallut deux heures pour atteindre le sommet de ce pic moitié porphyre, moitié basalte. De là, nos regards embrassaient une vaste mer qui, vers le nord, traçait nettement sa ligne terminale sur le fond du ciel. A nos pieds, des champs éblouissants de blancheur. Sur notre tête, un pâle azur, dégagé de brumes. Au nord, le disque du soleil comme une boule de feu déjà écornée par le tranchant de l'horizon. Du sein des eaux s'élevaient en gerbes magnifiques des jets liquides par centaines. Au loin, le *Nautilus*, comme un cétacé endormi. Derrière nous, vers le sud et l'est, une terre immense, un amoncellement chaotique de rochers et de glaces dont on n'apercevait pas la limite.

Le capitaine Nemo en arrivant au sommet du pic, releva soigneusement sa hauteur au moyen du baromètre, car il devait en tenir compte dans son observation.

A midi moins le quart, le soleil, vu alors par réfraction seulement, se montra comme un disque d'or et dispersa ses derniers rayons sur ce continent abandonné, à ces mers que l'homme n'a jamais sillonnées encore.

Le capitaine Nemo, muni d'une lunette à reticules, qui, au moyen d'un miroir, corrigeait la réfraction, observa l'astre qui s'enfonçait peu à peu au-dessous de l'horizon en suivant une diagonale très-allongée. Je tenais le chronomètre. Mon cœur battait fort. Si la disparition du demi disque du soleil coïncidait avec le midi du chronomètre, nous étions au pôle même.

— Midi ! m'écriai-je.

— Le pôle sud ! » répondit le capitaine Nemo d'une voix grave, en me donnant la lunette qui montrait l'astre du jour précisément coupé en deux parties égales par l'horizon.

Je regardai les derniers rayons couronner le pic et les ombres monter peu à peu sur ses rampes.

En ce moment, le capitaine Nemo, appuyant sa main sur mon épaule, me dit :

« Monsieur, en 1600, le hollandais Ghéritk, entraîné par les courants et les tempêtes, atteignit 64° de latitude sud et découvrit les New-Shetland. En 1773, le 17 janvier, l'illustre Cook, suivant le trente-huitième méridien, arriva par 67° 30' de latitude, et en 1774, le 30 janvier, sur le cent-neuvième méridien, il atteignit 71° 15' de latitude. En 1819, le russe Bellinghausen se trouva sur le soixante-neuvième parallèle, et en 1821, sur le soixante-sixième par 111° de longitude ouest. En 1820, l'Anglais Brunfield fut arrêté par le soixante-cinquième degré. La même année, l'américain Morrel, dont les récits sont douteux, remontant sur le quarante-deuxième méridien, découvrait la mer libre par 70° 14' de latitude. En 1825, l'anglais Powel ne pouvait dépasser le soixante-deuxième degré. La même année, un simple pêcheur de phoques, l'Anglais Weddle s'élevait jusqu'à 72° 14' de latitude sur le trente-cinquième méridien, et jusqu'à 74° 15' sur le trente-sixième. En 1829, l'Anglais Forster, commandant le *Chanticleer*, prenait possession du continent antarctique par 63° 26' de latitude et 66° 26' de longitude. En 1831, l'anglais Biscoë le 1er février, découvrait la terre d'Enderby par 68° 50' de latitude en 1832, le 5 février, la terre d'Adelaïde par 67° de latitude et le 21

février, la terre de Graham par 64° 45' de latitude. En 1838, le Français Dumont-d'Urville, arrêté devant la banquise par 62° 57' de latitude, relevait la terre Louis-Philippe ; deux ans plus tard, dans une nouvelle pointe au sud, il nommait par 66° 35', le 21 janvier, la terre Adélie, et huit jours après, par 64° 40', la côte Clarie. En 1838, l'Anglais Wilkes s'avancait jusqu'au soixante-neuvième parallèle sur le centième méridien. En 1839, l'Anglais Balleny découvrait la terre Sadrina, sur la limite du cercle polaire. Enfin, en 1842, l'Anglais James Ross, montant l'*Erebus* et le *Terror*, le 12 janvier, par 76° 56' de latitude et 171° 7' de longitude est, trouvait la terre Victoria ; le 23 du même mois, il relevait le soixante-quatorzième parallèle, le plus haut point jusqu'alors ; le 27, il était par 76° 8', le 23, par 77° 32" le 2 février, par 78° 4', et en 1842, il revenait au soixante-onzième degré qu'il ne put dépasser. Eh bien, moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus.

— Au nom de qui, capitaine ?

— Au mien, monsieur ! »

Et ce disant le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N d'or écartelé sur son étamine. Puis, se retournant vers l'astre du jour dont les derniers rayons léchaient l'horizon de la mer :

« Adieu, soleil, s'écria-t-il ! Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre, et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon nouveau domaine ! »

## CHAPITRE XV

### ACCIDENT OU INCIDENT

Le lendemain, 22 mars, à six heures du matin, les préparatifs de départ furent commencés. Les dernières lueurs du crépuscule se fondaient dans la nuit. Le froid était vif. Les constellations resplendissaient avec une surprenante intensité. Au zénith brillaient cette admirable Croix du Sud, l'étoile polaire des régions antarctiques.

Le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro, et quand le vent fraîchissait, il causait de piquantes morsures. Les glaçons se multipliaient sur l'eau libre. La mer tendait à se prendre partout. De nombreuses plaques noirâtres, étalées à sa surface, annonçaient la prochaine formation de la jeune glace. Evidemment le bassin, austral, gelé pendant les six mois de l'hiver, était absolument inaccessible. Que devenaient les baleines pendant cette période ? Sans doute, elles allaient par dessous la banquise chercher des mers plus praticables. Pour les phoques et les morses, habitués à vivre sous les plus durs climats, ils restaient sur ces parages glacés. Ces animaux ont l'instinct de creuser des trous dans les ice-fields et de les maintenir toujours ouverts. C'est à ces trous qu'ils viennent respirer ; quand les oiseaux, chassés par le froid, ont émigré vers le nord, ces mammifères marins demeurent les seuls maîtres du continent polaire.

Cependant, les réservoirs d'eau s'étaient remplis, et le *Nautilus* descendait lentement. A une profondeur de mille pieds, il s'arrêta. Son hélice battit les flots, et il s'avanca droit au nord avec une vitesse de quinze milles à l'heure. Vers le soir, il flottait déjà sous l'immense carapace glacée de la banquise.

Les panneaux du salon avaient été fermés par prudence, car la coque du *Nautilus* pouvait se heurter à quelque bloc immergé. Aussi, je passai cette journée à mettre mes notes au net. Mon esprit était tout entier à ses souvenirs du pôle. Nous avons atteint ce point inaccessible sans fatigues, sans danger, comme si notre wagon flottant eût glissé sur les rails d'un chemin de fer. Et maintenant, le retour commençait véritablement. Me réserverait-il encore de pareilles

surprises ? Je le pensais, tant la série des merveilles sous-marines est inépuisable ! Cependant, depuis cinq mois et demi que le hasard nous avait jetés à bord, nous avons franchi quatorze mille lieues, et sur ce parcours plus étendu que l'Equateur terrestre, combien d'incidents, ou curieux ou terribles, avaient charmé notre voyage : la chasse dans les forêts de Crespo, l'échouement du détroit de Torrès, le cimetière de corail, les pêcheries de Ceyland, le tunnel arabe, les feux de Santorin, les millions de la baie du Vigo, l'Atlantide, le pôle sud ! Pendant la nuit, tous ces souvenirs, passant de rêve en rêve, ne laissèrent pas mon cerveau sommeiller un instant.

A trois heures du matin, je fus réveillé par un choc violent. Je m'étais redressé sur mon lit et j'écoutais au milieu de l'obscurité, quand je fus précipité brusquement au milieu de la chambre. Évidemment, le *Nautilus* donnait une bande considérable après avoir touché.

Je m'accotai aux parois et je me traînai par les coursives jusqu'au salon qu'éclairait le plafond lumineux. Les meubles étaient renversés. Heureusement, les vitrines, solidement saisi par le pied, avaient tenu bon. Les tableaux de tribord, sous le déplacement de la verticale, se collaient aux tapisseries, tandis que ceux de bâbord s'en écartaient d'un pied par leur bordure inférieure. Le *Nautilus* était donc couché sur tribord, et, de plus, complètement immobile.

A l'intérieur, j'entendais un bruit de pas, des voix confuses. Mais le capitaine Nemo ne parut pas. Au moment où j'allais quitter le salon, Ned Land et Conseil entrèrent.

— Qu'y a-t-il ? leur dis-je aussitôt.

— Je venais le demander à monsieur, répondit Conseil.

— Mille diables ! s'écria le Canadien, je le sais bien, moi ! Le *Nautilus* a touché, et à en juger par la gîte qu'il donne, je ne crois pas qu'il s'en tire comme la première fois dans le détroit de Torrès.

— Mais au moins, demandai-je, est-il revenu à la surface de la mer ?

— Nous l'ignorons, répondit Conseil.

— Il est facile de s'en assurer, » répondis-je.

Je consultai le manomètre. A ma grande surprise, il indiquait une profondeur de trois cent soixante mètres.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? m'écriai-je.

— Il faut interroger le capitaine Nemo, dit Conseil.

— Mais où le trouver ? demanda Ned Land.

— Suivez-moi, » dis-je à mes deux compagnons.

Nous quittâmes le salon. Dans la bibliothèque, personne. A l'escalier central, au poste de l'équipage, personne. Je supposai que le capitaine Nemo devait être posté dans la cage du timonier. Le mieux était d'attendre. Nous revînmes tous trois au salon.

Je passerai sous silence les récriminations du Canadien. Il avait beau jeu pour s'emporter. Je le laissai exhaler sa mauvaise humeur tout à son aise, sans lui répondre.

Nous étions ainsi depuis vingt minutes, cherchant à surprendre les moindres bruits qui se produisaient à l'intérieur du *Nautilus*, quand le capitaine Nemo entra. Il ne sembla pas nous voir. Sa physionomie, habituellement si impassible, révélait une certaine inquiétude. Il observa silencieusement la boussole, le manomètre, et vint poser son doigt sur un point du planisphère, dans cette partie qui représentait les mers australes.

Je ne voulus pas l'interrompre. Seulement, quelques instants plus tard, lorsqu'il se tourna vers moi, je lui dis, en retournant contre lui, une expression dont il s'était servi au détroit de Torrès :

— Un incident, capitaine ?

— Non, monsieur, répondit-il, un accident cette fois.

— Grave ?

— Peut-être.

— Le danger est-il immédiat ?

— Non

— Le *Nautilus* est échoué ?

— Oui.

— Et cet échouement est venu ?...

— D'un caprice de la nature, non de l'impétuosité des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Toutefois, on ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. »

Singulier moment que choisissait le capitaine Nemo pour se livrer à cette réflexion philosophique. En somme, sa réponse ne m'apprenait rien.

— Puis-je savoir, monsieur, lui demandai-je, quelle est la cause de cet accident ?

— Un énorme bloc de glace, une montagne entière s'est retournée, me répondit-il. Lorsque les ice-bergs sont minés à leur base par des eaux plus chaudes ou par des chocs réitérés, leur centre de gravité remonte. Alors ils se retournent en grand, ils culbutent. C'est ce qui est arrivé. L'un de ces blocs, en se renversant, a heurté le *Nautilus* qui flottait sous les eaux. Puis, glissant sous sa coque et le relevant avec une irrésistible force, il l'a ramené dans des couches moins denses, où il se trouve couché sur le flanc.

— Mais ne peut-on dégager le *Nautilus* en vidant ces réservoirs, de manière à le remettre en équilibre ?

— C'est ce qui se fait en ce moment, monsieur. Vous pouvez entendre les pompes fonctionner. Voyez l'aiguille du manomètre. Elle indique que le *Nautilus* remonte, mais le bloc de glace remonte avec lui, et jusqu'à ce qu'un obstacle arrête son mouvement ascensionnel, notre position ne sera pas changée. »

En effet, le *Nautilus* donnait toujours la même bande sur tribord. Sans doute, il se redresserait, lorsque le bloc s'arrêterait lui-même. Mais à ce moment, qui sait si nous n'aurions pas heurté la partie supérieure de la banquise, si nous ne serions pas effroyablement pressés entre les deux surfaces glacées ?

Je réfléchissais à toutes les conséquences de cette situation. Le capitaine Nemo ne cessait d'observer le manomètre. Le *Nautilus*, depuis la chute de l'ice-berg, avait remonté de cent cinquante pieds environ, mais il faisait toujours le même angle avec la perpendiculaire.

Soudain, un léger mouvement se fit sentir dans la coque. Évidemment, le *Nautilus* se redressait un peu. Les objets suspendus dans le salon reprenaient sensiblement leur position normale. Les parois se rapprochaient de la verticalité. Personne de nous parlait. Le cœur ému, nous observions, nous sentions le redressement. Le plancher redevenait horizontal sous nos pieds. Dix minutes s'écoulèrent.

— Enfin, nous sommes droits ! m'écriai-je.

— Oui, dit le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte du salon.

— Mais flotterons-nous ? lui demandai-je.

— Certainement, répondit-il, puisque les réservoirs ne sont pas encore vidés, et que vidés, le *Nautilus* devra remonter à la surface de la mer. »

Le capitaine sortit, et je vis bientôt que, par ses ordres, on avait arrêté la marche ascensionnelle du *Nautilus*. En effet, il aurait bientôt heurté la partie inférieure de la banquise, et mieux valait le maintenir entre deux eaux.

— Nous l'avons échappé belle ! dit alors Conseil.

— Oui. Nous pouvions être écrasés entre ces blocs de glace, ou tout au moins emprisonnés. Et alors, faute de pouvoir renouveler l'air... Oui ! nous l'avons échappé belle !

— Si c'est fini ! » murmura Ned Land

Je ne voulus pas entamer avec le Canadien une discussion sans utilité, et je ne répondis pas. D'ailleurs, les panneaux s'ouvrirent en ce moment, et la lumière extérieure fit irruption à travers la vitre dégagée.

Nous étions en pleine eau, ainsi que je l'ai dit ; mais, à une distance de dix mètres, sur chaque côté du *Nautilus*, s'élevait une

éblouissante muraille de glace. Au-dessus et au-dessous, même muraille. Au-dessus, parce que la surface inférieure de la banquise se développait comme un plafond immense. Au-dessous, parce que le bloc culbuté, ayant glissé peu à peu, avait trouvé sur les murailles latérales deux points d'appui qui le maintenaient dans cette position. Le *Nautilus* était emprisonné dans un véritable tunnel de glace, d'une largeur de vingt mètres environ, rempli d'une eau tranquille. Il lui était donc facile d'en sortir en marchant soit en avant, soit en arrière, et de reprendre ensuite, à quelques centaines de mètres plus bas, un libre passage sous la banquise.

Le plafond lumineux avait été éteint, et cependant, le salon resplendissait d'une lumière intense. C'est que la puissante réverbération des parois de glace y renvoyait violemment les nappes du fanal. Je ne saurais peindre l'effet des rayons voltaïques sur ces grands blocs capricieusement découpés, dont chaque angle, chaque arête, chaque facette, jetait une lueur différente, suivant la nature des veines qui couraient dans la glace. Mine éblouissante de gemmes, et particulièrement de saphirs qui croisaient leurs jets bleus avec le jet vert des émeraudes. Ça et là, des nuances opalines d'une douceur infinie, couraient au milieu de points ardents comme autant de diamants de feu dont l'œil ne pouvait soutenir l'éclat. La puissance du fanal était centuplée, comme celle d'une lampe à travers les lames lenticulaires d'un phare de premier ordre.

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! s'écria Conseil.

— Oui, dis-je, c'est admirable. N'est-ce pas, Ned ?

— Eh ! mille diables ! oui, riposta Ned Land. C'est superbe ! Je rage d'être forcé d'en convenir. On n'a jamais rien vu de pareil. Mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux yeux de l'homme !

Ned avait raison. C'était trop beau. Tout à coup, un cri de Conseil me fit retourner.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Que monsieur ferme les yeux ! que monsieur ne regarde pas ! Conseil, ce disant, appliquait vivement ses mains sésapupières.

— Mais qu'as-tu, mon garçon ?

— Je suis ébloui, aveuglé !

Mes regards se portèrent involontairement vers la vitre, mais je ne pus supporter le feu qui la dévorait.

Je compris ce qui s'était passé. Le *Nautilus* venait de se mettre en marche à grande vitesse. Tous les éclats tranquilles des murailles de glace s'étaient alors changés en raies fulgurantes. Les feux de ces myriades de diamants se confondaient. Le *Nautilus* emporté par son hélice, voyageait dans un fourreau d'éclairs.

Les panneaux du salon se refermèrent alors. Nous tenions nos mains sur nos yeux tout imprégnés de ces lueurs concentriques qui flottent devant la rétine, lorsque les rayons solaires l'ont trop violemment frappés. Il fallut un certain temps pour calmer le trouble de nos regards.

Enfin nos mains s'abaissèrent.

— Ma foi, je ne l'aurais jamais cru, dit Conseil.

— Et moi, je ne le crois pas encore ! riposta le Canadien.

— Quand nous reviendrons sur terre, ajouta Conseil, blasés sur tant de merveilles de la nature, que penserons-nous de ces misérables continents et des petits ouvrages sortis de la main des hommes ! Non ! le monde habité n'est plus digne de nous !

De telles paroles dans la bouche d'un impassible Flamand montrèrent à quel degré d'ébullition était monté notre enthousiasme. Mais le Canadien ne manqua pas d'y jeter sa goutte d'eau froide.

— Le monde habité ! dit-il en secouant la tête. Soyez tranquille, ami Conseil, nous n'y reviendrons pas !

Il était alors cinq heures du matin. En ce moment, un choc se produisit à l'avant du *Nautilus*. Je compris que son éperon venait de

heurter un bloc de glace. Ce devait être une fausse manœuvre, car ce tunnel sous-marin, obstrué de blocs, n'offrait pas une navigation facile. Je pensai donc que le capitaine Nemo, modifiant sa route, tournerait ces obstacles ou suivrait les sinuosités du tunnel. En tout cas, la marche en avant ne pouvait être absolument enrayée. Toutefois, contre mon attente, le *Nautilus* prit un mouvement rétrograde très-prononcé.

— Nous revenons en arrière ? dit Conseil.

— Oui, répondis-je. Il faut que ce tunnel soit sans issue

— Et alors ?

— Alors, dis-je, la manœuvre est bien simple. Nous retournerons sur nos pas, et nous sortirons par l'orifice sud. Voilà tout.

En parlant ainsi, je voulais paraître plus rassuré que je ne l'étais réellement. Cependant le mouvement rétrograde du *Nautilus* s'accélérait, et marchant à contre hélice, il nous entraînait avec une grande rapidité.

— Ce serait un retard, dit Ned.

— Qu'importe, quelques heures de plus ou de moins, pourvu qu'on sorte.

— Oui, répéta Ned Land, pourvu qu'on sorte !

Je me promenai pendant quelques instants du salon à la bibliothèque. Mes compagnons, assis, se taisaient. Je me jetai bientôt sur un divan, et je pris un livre que mes yeux parcoururent machinalement.

Un quart d'heure après, Conseil s'étant approché de moi, me dit :

— Est-ce bien intéressant ce que lit monsieur !

— Très-intéressant, répondis-je.

— Je le crois. C'est le livre de monsieur, que lit monsieur !

— Mon livre ?

En effet, je tenais à la main l'ouvrage des *Grands Fonds sous-marins*. Je ne m'en doutais même pas. Je fermai le livre et repris ma promenade. Ned et Conseil se levèrent pour se retirer.

— Restez, mes amis, dis-je en les retenant, Restons ensemble jusqu'au moment où nous serons sortis de cette impasse.

— Comme il plaira à monsieur," répondit Conseil.

Quelques heures s'écoulèrent. J'observais souvent les instruments suspendus à la paroi du salon. Le manomètre indiquait que le *Nautilus* se maintenait à une profondeur constante de trois cents mètres ; la boussole, qu'il se dirigeait toujours au sud ; le loch, qu'il marchait avec une vitesse de vingt milles à l'heure, vitesse excessive dans un espace aussi resserré. Mais le capitaine Nemo savait qu'il ne pouvait trop se hâter, et qu'alors, les minutes valaient des siècles.

A huit heures vingt-cinq, un second choc eut lieu. A l'arrière, cette fois. Je pâlis. Mes compagnons s'étaient rapprochés de moi. J'avais saisi la main de Conseil. Nous nous interrogeons du regard, et plus directement que si les mots eussent interprété notre pensée.

En ce moment, le capitaine entra dans le salon. J'allai à lui.

— La route est barrée au sud ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur. L'ice-berg en se retournant a fermé toute issue.

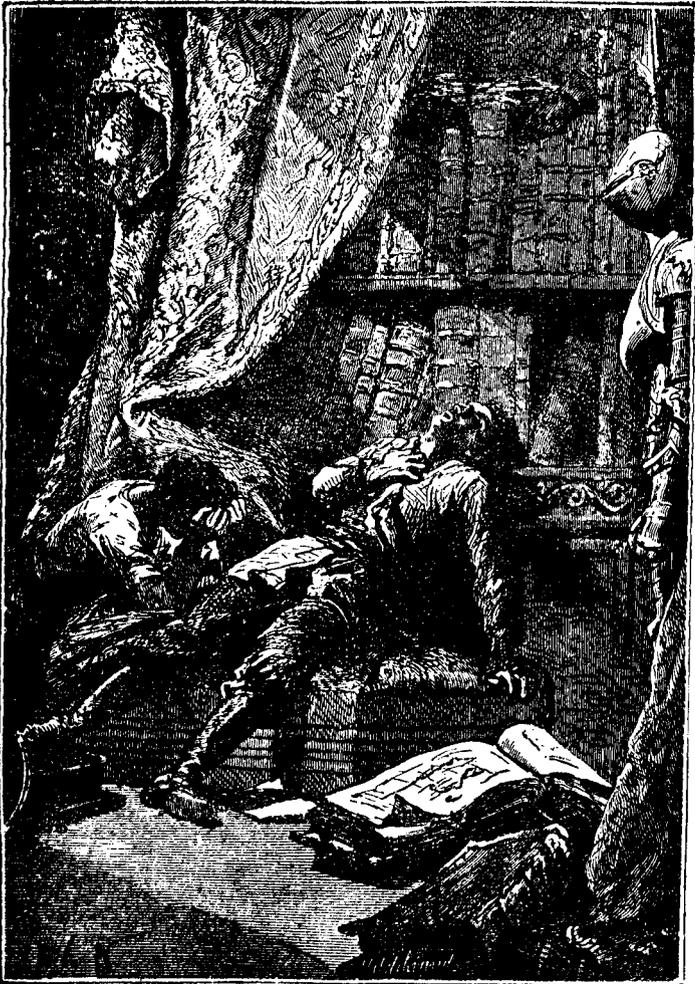
— Nous sommes bloqués ?

— Oui."

## CHAPITRE XVI

FAUTE D'AIR

Ainsi, autour du *Nautilus*, au-dessus, au-dessous, un impénétrable mur de glace. Nous étions prisonniers de la banquise ! Le Canadien avait frappé une table de son formidable poing. Conseil se taisait. Je regardai le capitaine. Sa figure avait repris son impassibilité habituelle. Il s'était croisé les bras. Il réfléchissait. Le *Nautilus* ne bougeait pas.



Etendu sur un divan.—Page 102

Le capitaine prit alors la parole :

« Messieurs, dit-il d'une voix calme, il y a deux manières de mourir dans les conditions où nous sommes.

Cet inexplicable personnage avait l'air d'un professeur de mathématiques qui fait une démonstration à ses élèves.

« La première, reprit-il, c'est de mourir écrasés. La seconde, c'est de mourir asphyxiés. Je ne parle pas de la possibilité de mourir de faim, car les approvisionnements du *Nautilus* dureront certainement plus que nous. Préoccupons-nous donc des chances d'écrasement ou d'asphyxie.

—Quant à l'asphyxie, capitaine, répondis-je, elle n'est pas à craindre, car nos réservoirs sont pleins.

—Juste, reprit le capitaine Nemo, mais ils ne donneront que deux jours d'air. Or, voilà trente-six heures que nous sommes enfouis sous les eaux, et déjà l'atmosphère alourdie du *Nautilus* demande à être renouvelée. Dans quarante-huit heures, notre réserve sera épuisée.

—Eh bien, capitaine, soyons délivrés avant quarante-huit heures !

—Nous le tenterons, du moins, en perçant la muraille qui nous entoure.

—De quel côté ? demandai-je.

—C'est ce que la sonde nous apprendra. Je vais échouer le *Nautilus* sur le banc inférieur, et mes hommes, revêtus de scaphandre attaqueront l'ice-berg par sa paroi la moins épaisse.

—Peut-on ouvrir les panneaux du salon ?

—Sans inconvénient. Nous ne marchons plus."

Le capitaine Nemo sortit. Bientôt des sifflements m'apprirent que l'eau s'introduisait dans les réservoirs. Le *Nautilus* s'abaissa lentement et reposa sur le fond de glace par une profondeur à laquelle était immergé le banc de glace inférieur.

« Mes amis, dis-je, la situation est grave, mais je compte sur votre courage et sur votre énergie.

—Monsieur, me répondit le Canadien ce n'est pas dans ce moment que je vous ennuierai de mes récriminations. Je suis prêt à tout faire pour le salut commun.

—Bien, Ned, dis-je en tendant la main au Canadien.

—J'ajouterai, reprit-il, qu'habile à manier le pic comme le harpon, si je puis être utile au capitaine, il peut disposer de moi.

—Il ne refusera pas votre aide. Venez, Ned."

Je conduisis le Canadien à la chambre où les hommes du *Nautilus* revêtaient leurs scaphandres. Je fis part au capitaine de la proposition de Ned, qui fut acceptée. Le Canadien endossa son costume de mer et fut aussitôt prêt, ainsi que ses compagnons de travail. Chacun d'eux portait sur son dos l'appareil Rouquayrol auquel les réservoirs avaient fourni un large contingent d'air pur. Emprunt considérable, mais nécessaire, fait à la réserve du *Nautilus*. Quant aux lampes Rumhkorff, elles devenaient inutiles au milieu de ces eaux lumineuses et saturées de rayons électriques.

Lorsque Ned fut habillé, je rentrai dans le salon dont les vitres étaient découvertes, et posté près de Conseil, j'examinai les couches ambiantes qui supportaient le *Nautilus*.

Quelques instants après, nous voyions une douzaine d'hommes de l'équipage prendre pied sur le banc de glace, et parmi eux Ned Land, reconnaissable à sa haute taille. Le capitaine Nemo était avec eux.

Avant de procéder au creusement des murailles, il fit pratiquer des sondages qui devaient assurer la bonne direction des travaux. De longues sondes furent enfoncées dans les parois latérales ; mais après quinze mètres, elles étaient encore arrêtées par l'épaisse muraille. Il était inutile de s'attaquer à la surface plafonnante, puis que c'était la banquise elle-même qui mesurait plus de quatre cents mètres de hauteur. Le capitaine Nemo fit alors sonder la surface inférieure. Là, dix mètres de parois nous séparaient de l'eau. Telle était l'épaisseur de cet ice-field. Dès lors, il s'agissait d'en découper un morceau égal en superficie à la ligne de flottaison du *Nautilus*. C'était environ six mille cinq cents mètres cubes à détacher, afin de creuser un trou par lequel nous descendrions au-dessous du champ de glace.

Le travail fut immédiatement commencé et conduit avec une infatigable opiniâtreté. Au lieu de creuser autour du *Nautilus*, ce qui eût entraîné de plus grandes difficultés, le capitaine Nemo fit dessiner l'immense fosse à huit mètres de sa hanche de babord. Puis, ses hommes la taraudèrent simultanément sur plusieurs points de sa circonférence. Bientôt le pic attaqua vigoureusement cette matière compacte, et de gros blocs furent détachés de la masse. Par un curieux effet de pesanteur spécifique, ces blocs, moins lourds que l'eau, s'envolaient pour ainsi dire à la voûte du tunnel, qui s'épaississait par le haut de ce dont il diminuait par le bas. Mais peu importait, du moment que la paroi inférieure s'amincissait d'autant.

Après deux heures d'un travail énergique, Ned Land rentra épuisé. Ses compagnons et lui furent remplacés par de nouveaux travailleurs auxquels nous nous joignîmes, Conseil et moi. Le second du *Nautilus* nous dirigeait.

L'eau me parut singulièrement froide, mais je me réchauffai promptement en maniant le pic. Mes mouvements étaient très libres, bien qu'ils se produisissent sous une pression de trente atmosphères.

Quand je rentrai, après deux heures de travail pour prendre quelque nourriture et quelque repos, je trouvai une notable différence entre le fluide pur que me fournissait l'appareil Rouquayrol et l'atmosphère du *Nautilus*, déjà chargée d'acide carbonique. L'air n'avait pas été renouvelé depuis quarante-huit heures, et ses qualités vivifiantes étaient considérablement affaiblies. Cependant, en un lap de douze heures, nous n'avions enlevé qu'une tranche de glace épaisse d'un

mètre sur la superficie dessinée, soit six cents mètres cubes. En admettant que le même travail fût accompli par douze heures, il fallait encore cinq nuits et quatre jours pour mener à bonne fin cette entreprise.

“ Cinq nuits et quatre jours ! dis-je à mes compagnons, et nous n'avons que pour deux jours d'air dans les réservoirs.

— Sans compter, répliqua Ned, qu'une fois sortis de cette damnée prison, nous serons encore emprisonnés sous la banquise et sans communication possible avec l'atmosphère ! ”

Réflexion juste. Qui pouvait alors prévoir le minimum de temps nécessaire à notre délivrance ? L'asphyxie ne nous aurait-elle pas étouffés avant que le *Nautilus* eût pu revenir à la surface des flots ? Était-il destiné à périr dans ce tombeau de glace avec tous ceux qu'il renfermait ? La situation paraissait terrible. Mais chacun l'avait envisagée en face, et tous étaient décidés à faire leur devoir jusqu'au bout.

Suivant mes prévisions, pendant la nuit, une nouvelle tranche d'un mètre fut enlevée à l'immense alvéole. Mais, le matin, quand, revêtu de mon scaphandre, je parcourus la masse liquide par une température de six à sept degrés au-dessous de zéro, je remarquai que les murailles latérales se rapprochaient peu à peu. Les couches d'eau éloignées de la fosse, que n'échauffaient pas le travail des hommes et le jeu des outils, marquaient une tendance à se solidifier. En présence de ce nouveau et imminent danger, que devenaient nos chances de salut, et comment empêcher la solidification de ce milieu liquide, qui eût fait éclater comme du verre les parois du *Nautilus* ?

Je ne fis point connaître ce nouveau danger à mes deux compagnons. A quoi bon risquer d'abattre cette énergie qu'ils employaient au pénible travail du sauvetage ? Mais, lorsque je fus revenu à bord, je fis observer au capitaine Nemo cette grave complication.

“ Je le sais, me dit-il de ce ton calme que ne pouvaient modifier les plus terribles conjonctures. C'est un danger de plus, mais je ne vois aucun moyen d'y parer. La seule chance de salut, c'est d'aller plus vite que la solidification. Il s'agit d'arriver premiers. Voilà tout ! ”

Arriver premiers ! Enfin ! j'aurais dû être habitué à ces façons de parler !

Cette journée, pendant plusieurs heures, je maniai le pic avec opiniâtreté. Ce travail me soutenait. D'ailleurs, travailler, c'était quitter le *Nautilus*, c'était respirer directement cet air pur emprunté aux réservoirs et fourni par les appareils, c'était abandonner une atmosphère appauvrie et viciée.

Vers le soir, la fosse s'était encore creusée d'un mètre. Quand je rentrai à bord, je faillis être asphyxié par l'acide carbonique dont l'air était saturé. Ah ! que n'avions-nous les moyens chimiques qui eussent permis de chasser ce gaz délétère ! L'oxygène ne nous manquait pas. Toute cette eau en contenait une quantité considérable et en la décomposant par nos puissantes piles, elle nous eût restitué le fluide vivifiant. J'y avais bien songé, mais à quoi bon, puisque l'acide carbonique produit de notre respiration, avait envahi toutes les parties du navire. Pour l'absorber, il eût fallu remplir des récipients de potasse caustique et les agiter incessamment. Or, cette matière manquait à bord, et rien ne pouvait la remplacer.

Ce soir là, le capitaine Nemo dut ouvrir les robinets de ses réservoirs, et lancer quelques colonnes d'air pur à l'intérieur du *Nautilus*. Sans cette précaution, nous ne nous serions pas réveillés.

Le lendemain, 26 mars, je repris mon travail de mineur en entamant le cinquième mètre. Les parois latérales et la surface inférieure de la banquise s'épaississaient visiblement. Il était évident qu'elles se rejoindraient avant que le *Nautilus* fût parvenu à se dégager. Le désespoir me prit un instant. Mon pic fut prêt de s'échapper de mes mains. A quoi bon creuser, si je devais périr étouffé, écrasé par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la férocité des sauvages n'eût

pas même inventé. Il me semblait que j'étais entre les formidables mâchoires d'un monstre qui se rapprochaient sensiblement.

En ce moment, le capitaine Nemo, dirigeant le travail, travaillant lui-même, passa près de moi. Je le touchai de la main et lui montrai les parois de notre prison. La muraille de tribord s'était avancée à moins de quatre mètres de la coque du *Nautilus*.

Le capitaine me comprit et me fit signe de le suivre. Nous rentrâmes à bord. Mon scaphandre ôté, je l'accompagnai dans le salon.

“ Monsieur Aronnax, me dit-il, il faut tenter quelque héroïque moyen, ou nous allons être scellés dans cette eau solidifiée comme dans du ciment.

— Oui, dis-je, mais que faire ?

— Ah ! s'écria-t-il, si mon *Nautilus* était assez fort pour supporter cette pression sans en être écrasé ?

— Eh bien ? demandai-je, ne saisissant pas l'idée du capitaine.

— Ne comprenez-vous pas, reprit-il, que cette congélation de l'eau nous viendrait en aide ! Ne voyez-vous pas que par sa solidification, elle ferait éclater ces champs de glace qui nous emprisonnent, comme elle fait, en se gelant, éclater les pierres les plus dures ! Ne sentez-vous pas qu'elle serait un agent de salut au lieu d'être un agent de destruction !

— Oui, capitaine, peut-être. Mais quelque résistance à l'écrasement que possède le *Nautilus*, il ne pourrait supporter cette épouvantable pression et s'aplatirait comme une feuille de tôle.

— Je le sais, monsieur. Il ne faut donc pas compter sur les secours de la nature, mais sur nous-mêmes. Il faut s'opposer à cette solidification. Il faut l'enrayer. Non seulement, les parois latérales se resserrent, mais il ne reste pas dix pieds d'eau à l'avant ou à l'arrière du *Nautilus*. La congélation nous gagne de tous les côtés.

— Combien de temps, demandai-je, l'air des réservoirs nous permettra-t-il de respirer à bord ? ”

Le capitaine me regarda en face.

“ Après demain, dit-il, les réservoirs seront vides ! ”

Une sueur froide m'envahit. Et cependant, devais-je m'étonner de cette réponse ? Le 22 mars, le *Nautilus* s'était plongé sous les eaux libres du pôle. Nous étions au 26. Depuis cinq jours, nous vivions sur les réserves du bord ! Et ce qui restait d'air respirable, il fallait le conserver aux travailleurs. Au moment où j'écris ces choses, mon impression est tellement vive encore, qu'une terreur involontaire s'empare de tout mon être, et que l'air semble manquer à mes poumons !

Cependant, le capitaine Nemo réfléchissait, silencieux, immobile. Visiblement, une idée lui traversait l'esprit. Mais il paraissait la repousser. Il se répondait négativement à lui-même. Enfin, ces mots s'échappèrent de ses lèvres :

“ L'eau bouillante ! murmura-t-il.

— L'eau bouillante ? m'écriai-je.

— Oui, monsieur. Nous sommes renfermés dans un espace relativement restreint. Est-ce que des jets d'eau bouillante, constamment injectée par les pompes du *Nautilus*, n'élèveraient pas la température de ce milieu et ne tarderaient pas sa congélation ?

— Il faut l'essayer, dis-je résolument.

— Essayons, monsieur le professeur ”.

Le thermomètre marquait alors moins sept degrés à l'extérieur. Le capitaine Nemo me conduisit aux cuisines où fonctionnaient de vastes appareils distillatoires qui fournissaient l'eau potable par évaporation. Ils se chargèrent d'eau, et toute la chaleur électrique des piles fut lancée à travers les serpentins baignés par le liquide. En quelques minutes, cette eau avait atteint cent degrés. Elle fut dirigée vers les pompes pendant qu'une eau nouvelle la remplaçait au fur et à mesure. La chaleur développée par les piles était telle que l'eau froide, puisée à la mer, après avoir seulement traversé les appareils, arrivait bouillante aux corps de pompe.

L'injection commença, et trois heures après, le thermomètre marquait extérieurement six degrés au-dessous de zéro. C'était un degré de gagné. Deux heures plus tard, le thermomètre n'en marquait que quatre.

“ Nous réussîmes, dis-je au capitaine, après avoir suivi et contrôlé par de nombreuses remarques les progrès de l'opération.

—Je le pense, me répondit-il. Nous ne serons pas écrasés. Nous n'avons plus que l'asphyxie à craindre.”

Pendant la nuit, la température de l'eau remonta à un degré au-dessous de zéro. Les injections ne purent la porter à un point plus élevé. Mais comme la congélation de l'eau de mer ne se produit qu'à moins de deux degrés, je fus enfin rassuré contre les dangers de la solidification.

Le lendemain, 27 mars, six mètres de glace avaient été arrachés de l'alvéole. Quatre mètres seulement restaient à enlever. C'était encore quarante-huit heures de travail. L'air ne pouvait plus être renouvelé à l'intérieur du *Nautilus*. Aussi, cette journée alla-t-elle toujours en empirant.

Une lourdeur intolérable m'accabla. Vers trois heures du soir, ce sentiment d'angoisse fut porté en moi à un degré violent. Des bâillements me disloquaient les mâchoires. Mes poumons haletaient en cherchant ce fluide comburant, indispensable à la respiration, et qui se raréfiait de plus en plus. Une torpeur morale s'empara de moi. J'étais étendu sans force, presque sans connaissance. Mon brave Conseil, pris des mêmes symptômes, souffrant des mêmes souffrances, ne me quittait pas. Il me prenait la main, il m'encourageait, et je l'entendais encore murmurer :

“ Ah ! si je pouvais ne pas respirer pour laisser plus d'air à monsieur ! ”

Les larmes me venaient aux yeux de l'entendre parler ainsi.

Si notre situation, à tous, était intolérable à l'intérieur, avec quelle hâte, avec quel bonheur, nous revêtions nos scaphandres pour travailler à notre tour ! Les pics résonnaient sur la couche glacée. Les bras se fatiguaient, les mains s'écorchaient, mais qu'étaient ces fatigues, qu'importaient ces blessures ! L'air vital arrivait aux poumons ! On respirait ! On respirait !

Et cependant, personne ne prolongeait au delà du temps voulu son travail sous les eaux. Sa tâche accomplie, chacun remettait à ses compagnons haletants le réservoir qui devait lui verser la vie. Le capitaine Nemo donnait l'exemple et se soumettait le premier à cette sévère discipline. L'heure arrivée, il cédait son appareil à un autre et rentrait dans l'atmosphère viciée du bord, toujours calme, sans une défaillance, sans un murmure.

Ce jour-là, le travail habituel fut accompli avec plus de vigueur encore. Deux mètres seulement restaient à enlever sur toute la superficie. Deux mètres seulement nous séparaient de la mer libre. Mais les réservoirs étaient presque vides d'air. Le peu qui restait devait être conservé aux travailleurs. Pas un atôme pour le *Nautilus* !

Lorsque je rentrai à bord, je fus à demi-suffoqué. Quelle nuit ! Je ne saurais la peindre. De telles souffrances ne peuvent être décrites. Le lendemain, ma respiration était oppressée. Aux douleurs de tête se mêlaient d'étourdissants vertiges qui faisaient de moi un homme ivre. Mes compagnons éprouvaient les mêmes symptômes. Quelques hommes de l'équipage râlaient.

Ce jour-là, le sixième de notre emprisonnement, le capitaine Nemo, trouvant trop lents la pioche et le pic, résolut d'écraser la couche de glace qui nous séparait encore de la nappe liquide. Cet homme avait conservé son sang froid et son énergie. Il domptait par sa force morale les douleurs physiques. Il pensait, il combinait, il agissait.

D'après son ordre, le bâtiment fut soulagé, c'est-à-dire soulevé de la couche glacée par un changement de pesanteur spécifique. Lorsqu'il flotta, on le hala de manière à l'amener au-dessus de l'immense

fosse dessinée suivant sa ligne de flottaison. Puis, ses réservoirs d'eau s'emplissant, il descendit et s'emboîta dans l'alvéole.

En ce moment, tout l'équipage rentra à bord, et la double porte de communication fut fermée. Le *Nautilus* reposait alors sur la couche de glace qui n'avait pas un mètre d'épaisseur et que les sondes avaient trouée en mille endroits.

Les robinets des réservoirs furent alors ouverts en grand et cent mètres cubes d'eau s'y précipitèrent, accroissant de cent mille kilogrammes le poids du *Nautilus*.

Nous attendions, nous écoutions, oubliant nos souffrances, espérant encore. Nous jouions notre salut sur un dernier coup.

Malgré les bourdonnements qui emplissaient ma tête, j'entendis bientôt des frémissiments sous la coque du *Nautilus*. Un dénivellement se produisit. La glace craqua avec un fracas singulier, pareil à celui du papier qui se déchire, et le *Nautilus* s'abaissa.

“ Nous passons ! ” murmura Conseil à mon oreille.

Je ne pus lui répondre. Je saisis sa main. Je la pressai dans une convulsion involontaire.

Tout-à-coup, emporté par son effroyable surcharge, le *Nautilus* s'enfonça comme un boulet sous les eaux c'est-à-dire qu'il tomba comme il eut fait dans le vide.

Alors toute la force électrique fut mise sur les pompes qui aussitôt commencèrent à chasser l'eau des réservoirs. Après quelques minutes, notre chute fut enrayée. Bientôt même, le manomètre indiqua un mouvement ascensionnel. L'hélice, marchant à toute vitesse, fit tressaillir la coque de tôle jusque dans ses boulons, et nous entraîna vers le nord.

Mais que devait durer cette navigation sous la banquise jusqu'à la mer libre ? Un jour encore ? Je serais mort avant !

A demi étendu sur un divan de la bibliothèque, je suffoquais. Ma face était violette, mes lèvres bleues, mes facultés suspendues. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. La notion du temps avait disparu de mon esprit. Mes muscles ne pouvaient se contracter.

Les heures qui s'écoulèrent ainsi, je ne saurais les évaluer. Mais j'eus la conscience de mon agonie qui commençait. Je compris que j'allais mourir...

Soudain je revins à moi. Quelques bouffées d'air pénétraient dans mes poumons. Étions-nous remontés à la surface des flots ? Avions-nous franchi la banquise ?

Non ! C'était Ned et Conseil, mes deux braves amis, qui se sacrifiaient pour me sauver. Quelques atômes d'air restaient encore au fond d'un appareil. Au lieu de le respirer, ils l'avaient conservé pour moi, et, tandis qu'ils suffoquaient, ils me versaient la vie goutte à goutte ! Je voulus repousser l'appareil. Ils me tinrent les mains, et pendant quelques instants, je respirai avec volupté.

Mes regards se portèrent vers l'horloge. Il était onze heures du matin. Nous devions être au 28 mars. Le *Nautilus* marchait avec une vitesse effrayante de quarante milles à l'heure. Il se tordait dans les eaux.

Où était le capitaine Nemo ? Avait-il succombé ? Ses compagnons étaient-ils morts avec lui ?

En ce moment, le manomètre indiqua que nous n'étions plus qu'à quatre pieds de la surface. Un simple champ de glace nous séparait de l'atmosphère. Ne pouvait-on le briser ?

Peut-être ! En tout cas, le *Nautilus* allait le tenter. Je sentis, en effet, qu'il prenait une position oblique, abaissant son arrière et relevant son éperon. Une introduction d'eau avait suffi pour rompre son équilibre. Puis, poussé par sa puissante hélice, il attaqua l'icefeld par en dessous comme un formidable bélier. Il le crevait peu à peu, se retirait, donnait à toute vitesse contre le champ qui se déchirait, et enfin, emporté par un élan suprême, il s'élança sur la surface glacée qu'il écrasa de son poids.

Le panneau fut ouvert, on pourrait dire arraché, et l'air pur s'introduisit à flots dans toutes les parties du *Nautilus*.

## CHAPITRE XVII

DU CAP HORN A L'AMAZONE

Comment étais-je sur la plate-forme, je ne saurais le dire. Peut-être le Canadien m'y avait-il transporté. Mais je respirais, je humais l'air vivifiant de la mer. Mes deux compagnons s'enivraient près de moi de ces fraîches molécules. Les malheureux trop longtemps privés de nourriture, ne peuvent se jeter inconsidérément sur les premiers aliments qu'on leur présente. Nous, au contraire, nous n'avions pas à nous modérer, nous pouvions aspirer à pleins poumons les atômes de cette atmosphère, et c'était la brise, la brise elle-même qui nous versait cette voluptueuse ivresse !



Je respirais.—Page 103

“ Ah ! faisait Conseil, que c'est bon, l'oxygène ! Que monsieur ne craigne pas de respirer. Il y en a pour tout le monde.”

Quant à Ned Land, il ne parlait pas, mais il ouvrait des mâchoires à effrayer un requin. Et quelles puissantes aspirations ! Le Canadien “ tirait ” comme un poêle en pleine combustion.

Les forces nous revinrent promptement, et, lorsque je regardai autour de moi, je vis que nous étions seuls sur la plate-forme. Aucun homme de l'équipage. Pas même le capitaine Nemo. Les étranges marins du *Nautilus* se contentaient de l'air qui circulait à l'intérieur. Aucun n'était venu se délecter en pleine atmosphère.

Les premières paroles que je prononçai furent des paroles de remerciements et de gratitude pour mes deux compagnons. Ned et Conseil avaient prolongé mon existence pendant les dernières heures

de cette longue agonie. Toute ma reconnaissance ne pouvait payer trop un tel dévouement.

“ Bon ! monsieur le professeur, me répondit Ned Land, cela ne vaut pas la peine d'en parler ! Quel mérite avons-nous eu à cela ? Aucun. Ce n'était qu'une question d'arithmétique. Votre existence valait plus que la nôtre. Donc il fallait la conserver.”

—Non, Ned, répondis-je, elle ne valait pas plus. Personne n'est supérieur à un homme généreux et bon, et vous l'êtes !

—C'est bien ! c'est bien ! répétait le Canadien embarrassé.

—Et toi, mon brave Conseil, tu as bien souffert.

—Mais pas trop, pour tout dire à monsieur. Il me manquait bien quelques gorgées d'air, mais je crois que je m'y serais fait. D'ailleurs, je regardais monsieur qui se pâmait et cela ne me donnait pas la moindre envie de respirer. Cela me coupait, comme on dit, le respir...”

Conseil confus de s'être jeté dans la banalité, n'acheva pas.

“ Mes amis, répondis-je vivement ému, nous sommes liés les uns aux autres pour jamais et vous avez sur moi des droits...”

—Dont j'abuserai, riposta le Canadien.

—Hein ? fit Conseil.

—Oui, reprit Ned Land, le droit de vous entraîner avec moi, quand je quitterai cet infernal *Nautilus*.

—Au fait, Conseil, allons-nous du bon côté ?

—Oui, répondis-je, puisque nous allons du côté du soleil, et ici le soleil, c'est le nord.

—Sans doute, reprit Ned Land, mais il reste à savoir si nous rallions le Pacifique ou l'Atlantique, c'est-à-dire des mers fréquentées ou désertes”.

A cela je ne pouvais répondre, et je craignais que le capitaine Nemo ne nous ramenât plutôt vers ce vaste Océan qui baigne à la les côtes de l'Asie et de l'Amérique. Il compléterait ainsi son tour du monde sous-marin, et reviendrait vers ces mers où le *Nautilus* trouvait la plus entière indépendance. Mais si nous retournions au Pacifique, loin de toute terre habitée, que devenaient les projets de Ned Land ?

Nous devions, avant peu, être fixés sur ce point important. Le *Nautilus* marchait rapidement. Le cercle polaire fut bientôt franchi, et le cap mis sur le promontoire de Horn. Nous étions par le travers de la pointe américaine, le 31 mars, à sept heures du soir.

Alors toutes nos souffrances passées étaient oubliées. Le souvenir de cet emprisonnement dans les glaces s'effaçait de notre esprit. Nous ne songions qu'à l'avenir. Le capitaine Nemo ne paraissait plus, ni dans le salon, ni sur la plate-forme. Le point reporté chaque jour sur le planisphère et fait par le second me permettait de relever la direction exacte du *Nautilus*. Or, ce soir là, il devint évident, à ma grande satisfaction, que nous revenions au nord par la route de l'Atlantique.

J'appris au Canadien et à Conseil le résultat de mes observations.

“ Bonne nouvelle, répondit le Canadien, mais où va le *Nautilus* ? —Je ne saurais le dire, Ned ?

En ce moment, ce pic nous parut nettement découpé sur le fond du ciel. C'était un présage de beau temps. Il se réalisa.

—Son capitaine voudrait-il, après le pôle sud, affronter le pôle nord, et revenir au Pacifique par le fameux passage du nord-ouest ?

—Il ne faudrait pas l'en défier, répondit Conseil.

—Eh bien, dit le Canadien, nous lui fausserons compagnie auparavant.

—En tout cas, ajouta Conseil, c'est un maître homme que ce capitaine Nemo, et nous ne regretterons pas de l'avoir connu.

—Surtout quand nous l'aurons quitté !” riposta Ned Land.

Le lendemain, premier avril, lorsque le *Nautilus* remonta à la surface des flots. Quelques minutes avant midi, nous eûmes connais-

sance d'une côte à l'ouest. C'était la Terre de Feu, à laquelle les premiers navigateurs donnèrent ce nom en voyant les fumées nombreuses qui s'élevaient des hautes indigènes. Cette Terre de Feu forme une agglomération d'îles qui s'étend sur trente lieues de long et quatre-vingts lieues de large, entre 53° et 56° de latitude australe, et 67° 50' et 77° et 15' de longitude ouest. La côte me parut basse, mais au loin se dressaient de hautes montagnes. Je crus même entrevoir le mont Sarmiento, élevé de deux mille soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, bloc pyramidal de schiste, à sommet très aigu, qui, suivant qu'il est voilé ou dégagé de vapeurs, "annonce le beau ou le mauvais temps", me dit Ned Land.

—Un fameux baromètre, mon ami.

—Oui, monsieur, un baromètre naturel, qui n'a jamais trompé quand je naviguais dans les passes du détroit de Magellan."

Le *Nautilus*, rentré sous les eaux, se rapprocha de la côte qu'il prolongea à quelques milles seulement. Par les vitres du salon, je vis de longues lianes, et des fucus gigantesques, ces varechs porte-poires, dont la mer libre du pôle renfermait quelques échantillons; avec leur flameurs visqueux et polis, ils mesuraient jusqu'à trois cents mètres de longueur; véritables câbles, plus gros que le pouce très-résistants, ils servent souvent d'amarres aux navires. Une autre herbe, connue sous le nom de velp, à feuilles longues de quatre pieds, empâtées dans les concrétions coralligènes, tapissaient les fonds. Elle servait de nid et de nourriture à des myriades de crustacés et de mollusques, des crabes, des seiches. Là, les phoques et les loutres se livraient à de splendides repas, mélangeant la chair du poisson et les légumes de la mer, suivant la méthode anglaise.

Sur ces fonds gras et luxuriants, le *Nautilus* passait avec une extrême rapidité. Vers le soir, il se rapprocha de l'archipel des Malouines, dont je pus, le lendemain, reconnaître les âpres sommets. La profondeur de la mer était médiocre. Je pensai donc, non sans raison, que ces deux îles, entourées d'un grand nombre d'îlots, faisaient autrefois parties des terres magellaniques. Les Malouines furent probablement découvertes par le célèbre John Davis, qui leur imposa le nom de Davis-Solthorn Islands. Plus tard, Richard Hawkins les appela Maiden-Islands, îles de la Vierge. Elles furent ensuite nommées Malouines, au commencement du dix-huitième siècle, par des pêcheurs de Saint-Malo, et enfin Falkland par les Anglais auxquels elles appartiennent aujourd'hui.

Sur ces parages, nos filets rapportèrent de beaux spécimens d'algues, et particulièrement un certain fucus dont les racines étaient chargées de moules qui sont les meilleures du monde. Des oies et des canards s'abattirent par douzaines sur la plate-forme et prirent place bientôt dans les offices du bord. En fait de poissons, j'observai spécialement des osseux appartenant au genre gobie, et surtout des boulerots, longs de deux décimètres, tout parsemés de taches blanches et jaunes.

J'admirai également de nombreuses méduses, et les plus belles du genre, les chrysaores particulières aux mers des Malouines. Tantôt elles figuraient une ombrelle demi-sphérique très lisse, rayée de lignes d'un rouge brun et terminée par douze festons réguliers; tantôt c'était une corbeille renversée d'où s'échappaient gracieusement de larges feuilles et de longues ramilles rouges. Elles nageaient en agitant leurs quatre bras foliacés et laissaient pendre à la dérive leur opulente chevelure de tentacules. J'aurais voulu conserver quelques échantillons de ces délicats zoophytes; mais ce ne sont que des nuages, des ombres, des apparences, qui fondent et s'évaporent hors de leur élément natal.

Lorsque les dernières hauteurs des Malouines eurent disparu sous l'horizon, le *Nautilus* s'immergea entre vingt et vingt cinq mètres et suivit la côte américaine. Le capitaine ne se montrait pas.

Jusqu'au 3 avril, nous ne quittâmes pas les parages de la Patagonie tantôt sous l'océan tantôt à sa surface. Le *Nautilus* dépassa

le large estuaire formé par l'embouchure de la Plata, et se trouva, le 4 avril, par le travers de l'Uruguay, mais à cinquante milles au large. Sa direction se maintenait au nord, et il suivait les longues sinuosités de l'Amérique méridionale. Nous avions fait alors seize mille lieues depuis notre embarquement dans les mers du Japon.

Vers onze heures du matin, le tropique du Capricorne fut coupé sur le trente-septième méridien et nous passâmes au large du cap Frio. Le capitaine Nemo, au grand déplaisir de Ned Land, n'aimait pas le voisinage de ces côtes habitées du Brésil, car il marchait avec une vitesse vertigineuse. Pas un poisson, pas un oiseau, des plus rapides qu'ils soient, ne pouvaient nous suivre, et les curiosités naturelles de ces mers échappèrent à toute observation.

Cette rapidité se soutint pendant plusieurs jours, et le 9 avril au soir, nous avions connaissance de la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud qui forme le cap San Roque. Mais alors le *Nautilus* s'écarta de nouveau, et il alla chercher à de plus grandes profondeurs une vallée sous-marine qui se creuse entre ce cap et Sierra Leone sur la côte africaine.

Cette vallée se bifurque à la hauteur des Antilles et se termine au nord par une énorme dépression de neuf mille mètres. En cet endroit, la coupe géologique de l'Océan figure jusqu'aux petites Antilles une falaise de six kilomètres, taillée à pic, et, à la hauteur des îles du cap Vert, une autre muraille non moins considérable, qui enferment ainsi tout le continent immergé de l'Atlantide. Le fond de cette immense vallée est accidenté et quelques montagnes qui ménagent de pittoresques aspects à ces fonds sous-marins. J'en parle surtout d'après les cartes manuscrites que contenait la bibliothèque du *Nautilus*, cartes évidemment dues à la main du capitaine Nemo et levées sur ses observations personnelles.

Pendant deux jours, ces eaux désertes et profondes furent visitées au moyen des plans inclinés. Le *Nautilus* fournissait de longues bordées diagonales qui le portaient à toutes les hauteurs. Mais, le 11 avril, il se releva subitement, et la terre nous réapparut à l'ouvert du fleuve des Amazones, vaste estuaire dont le débit est si considérable qu'il dessale la mer sur un espace de plusieurs lieues.

L'Equateur était coupé. A vingt milles dans l'ouest restaient les Guyanes, une terre française sur laquelle nous eussions trouvé un facile refuge. Mais le vent soufflait en grande brise, et les lames furieuses n'auraient pas permis à un simple canot de les affronter. Ned Land le comprit sans doute, car il ne me parla de rien. De mon côté, je ne fis aucune allusion à ses projets de fuite, car je ne voulais pas le pousser à quelque tentative qui eût infailliblement avorté.

Je me dédommageai facilement de ce retard par d'intéressantes études. Pendant ces deux journées des 11 et 12 avril, le *Nautilus* ne quitta pas la surface de la mer, et son chalut lui ramena toute une pêche miraculeuse en zoophytes, en poissons et en reptiles.

*A suivre*

## AUX LECTEURS

**Notre feuilleton "Vingt Mille Lieues Sous Les Mers" touchant à sa fin, nous commencerons dès la semaine prochaine la publication d'une autre des œuvres les plus attrayantes de Jules Verne : "Cinq Semaines en Ballon," agrémenté de nombreuses et belles Illustrations.**

# HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

9

« Tout le monde se porte bien ici, dit alors le père en prenant l'enfant sur son bras. Donne-moi la clef de l'armoire aux livres, Marianne, il faut que je prête à mon compagnon l'*Histoire de la Révolution*. Il aime à lire, c'est ce qu'il faut dans notre temps. Il faut que chacun comprenne ses droits et ses devoirs. »

La femme lui donna la clef ; il ouvrit une armoire remplie de livres de haut en bas, il en prit un et me le remit en disant :

« Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. Tu verras le commencement de la Révolution ; le commencement, car elle n'est pas finie, elle continuera jusqu'à ce que nous ayons la liberté, l'égalité et la fraternité. Beaucoup de chapitres manquent, mais, si nous ne pouvons pas les écrire, ces gaillards-là viendront après nous. »

Il montrait son garçon à table, et lui passait la main dans les cheveux.

« N'est-ce pas, Julien ? »

—Oui, mon père, dit l'enfant.

—A la bonne heure ! »

Et, riant tout haut en me regardant :

« Ceux qui veulent arrêter la justice, dit-il, ne sont pas au bout de leurs peines ; s'ils pouvaient nous donner des enfants, cela pourrait réussir, mais nous les faisons nous-mêmes et nous les élevons dans nos idées. Regarde ! tout cela, c'est pour aider la Révolution ; c'est du bon grain, cela pousse pour réclamer des droits et remplir des devoirs. Nous sommes des milliers comme cela. Tout marche, tout grandit ; ce qu'on fauche ne vaut pas la peine d'en parler. On nous avait abrutis pour nous conduire et nous opposer les uns aux autres ; mais ces temps-là sont passés, la lumière descend partout. Quoi qu'on fasse, l'avenir est aux peuples. On met l'éteignoir sur une chandelle, on ne peut pas le mettre sur le soleil. »

Voilà ce qu'il me dit. Sa femme et ses enfants l'écoutaient d'un air de vénération.

Je dis alors que j'étais pressé de lire le livre.

« Ne te dépêche pas trop de me le rendre, fit-il, je n'en ai pas besoin, je le sais par cœur. Seulement, crains de le perdre. »

Il me reconduisit sur l'escalier ; je saluai sa femme, et nous descendîmes encore ensemble trois ou quatre marches. Ensuite, m'ayant serré la main, il rentra dans la chambre, et je descendis, pensant que j'avais vu l'homme le plus heureux du monde, et me figurant que j'aurais été comme lui, sans l'héritage des Dubourg.

Cette nuit-là jusque passé minuit, je lus le livre que m'avait prêté M. Perrignon. Je ne savais pour ainsi dire rien de notre Révolution, j'avais seulement entendu maudire Robespierre à Saverne, et dire qu'il guillotinaient les gens comme des mouches.

Mais toutes les grandes actions, toutes les belles lois, toutes les victoires de ces temps, personne ne m'en avait parlé. Je ne savais pas seulement, que mon grand-père et tous ceux dont je venais, avaient appartenu à des seigneurs qui les traitaient comme des bêtes, et non-seulement eux, mais toute la France.

J'ignorais ces choses ! Je ne savais pas non plus que la Révolution nous avait délivrés d'un coup, en chassant les autres, qui même

étaient allés se mettre avec les Autrichiens, les Anglais et les Russes, pour attaquer la patrie ; de sorte que si nos anciens n'avaient pas montré plus de courage et plus de génie qu'eux, s'ils ne les avaient pas battus pendant vingt ans, nous serions encore les animaux de ces gens-là.

XVIII

C'est pendant ce mois de septembre, cinq semaines après le départ d'Emmanuel, que j'eus le mal du pays. Je me sentais dépérir. La nuit et le jour je ne revoyais que Saverne, la côte, les bois de sapins, la rivière, les ombres du soir ; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives s'appeler, puis le métier du père Antoine, les sabots de la mère Balais, les éclats de rire d'Annette ; tout, tout me paraissait beau, tout m'attendrissait :

« Ah ! mon Dieu ! si je pouvais seulement un peu respirer là-bas !... Ah ! si je pouvais seulement embrasser la mère Balais et boire une bonne gorgée d'eau de la fontaine. Comme elle serait fraîche... comme je reviendrais ! Ah ! je ne reverrai plus le bon temps ! je ne chanterai plus en rabotant avec le Picard, je ne reverrai plus le père Nivoi, je n'entendrai plus les servantes crier autour des auges, et les vaches galoper la queue toute droite, les jambes en l'air... C'est fini... c'est ici qu'il faut que je laisse mes os. »

Voilà cette maladie terrible. Je tombais, en somme, et le père Perrignon avait beau me crier :

« Allons, courage, Jean-Pierre. Que diable ! nous sommes à Paris, nous sommes dans les idées jusqu'au cou... Qu'est-ce que nous fait le reste ? J'ai connu ça dans le temps... Oui, c'est dur... mais du courage on surmonte le chagrin. »

Il avait beau me prendre la main, le bourdonnement de la rivière sous les vieux saules m'appelait... J'aurais voulu partir. Et dans ces temps, en le reconduisant jusqu'à sa porte, rue Clovis, quand il montait et que je restais seul, au lieu de retourner dans le quartier Latin, je suivais ma route, j'arrivais à la rue Contrescarpe, tout au haut de la butte : une rue déserte, abandonnée, avec quelques vieilles enseignes, de l'herbe entre les pavés et le gros dôme du Panthéon derrière, tout gris.

Je regardais en passant ces gens minables, les souliers éculés, assis sur les marches ; ces femmes jaunes, ces enfants maigres, tous ces êtres sales, déguenillés ; leurs petites vitres raccommodées avec du papier, et derrière les vitres des images du temps de la République ou de Louis XVI. Dieu sait, qui les avait collées là, ces images ; les années avaient passé dessus. On y voyait les chapeaux à cornes, les perruques, les habits vert perroquet, les gilets à fleurs tombant sur les cuisses, les cravates montant jusque sous le nez. C'était vieux, vieux ! et tout restait dans le même état.

Je regardais cela, comme Joseph d'Arimathie regardait au fond du sépulcre vide.

Au bas de la vieille rue en pente, où pas une voiture ne passait, à droite d'une mairie, à gauche d'une fontaine toute neuve et blanche, la fontaine Cuvier, avec le lion où s'appuie une femme nue, l'aigle en l'air qui s'envole un mouton dans les griffes, et au-dessous tous les animaux de la création ; entre ces deux bâtisses, je voyais un vieux mur couvert de lierre... Oh ! le beau lierre... comme il vivait et s'étendait !—C'était le Jardin des Plantes.

Un peu sur la gauche du mur s'ouvrait une belle porte grillée, une sentinelle auprès. Là commençait l'allée en escargot bien sablée, tournant entre les plantes rares, les tulipes roses,—une fontaine en bénitier, pleine d'eau tranquille, à l'entrée ;—et sur la butte, en l'air, par-dessus le vieux cèdre du Liban, large, plat et fort comme un chêne, se dressait le pavillon, parmi de vieilles roches représentant des bois pourris, des coquillages, des plantes, que l'invalides vous expliquait venir du déluge.

Bien souvent, de loin, avant d'oser entrer, j'avais examiné ces choses, pensant que c'était le jardin de quelque richard ou d'un prince ; mais le passage continuel des vieilles femmes, leur cabas sous le coude, des ouvriers, des enfants, des soldats, m'avait enfin appris qu'on pouvait passer, et j'étais entré comme tout le monde.

Voilà l'un de mes plus beaux moments à Paris. Au moins, là, tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah ! c'est quelque chose de voir la vie ! Oui, j'en étais content, tellement content, que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries, je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah ! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore du bien ; mais il ne tombe pas de rosée à Paris ; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

La cage des serpents, derrière une file de vitres grises ; le vieil éléphant, derrière ses hautes palissades ; la girafe avec sa tête de cheval au bout d'un long cou de cigogne, et qui broute les feuilles sur des arbres de vingt pieds ; les bâtisses rondes en briques rouges ; les oiseaux de la Chine et d'ailleurs, qui ressemblent à nos poules, à nos oies, à nos canards ; les aigles qui crient, en regardant à travers leurs barreaux les pigeons dans les nues et qui veulent tout à coup s'envoler ; les vantours qui perdent leurs plumes et laissent pendre la tête au bout de leur long cou, nu comme un ver ; les singes qui sautent et font des grimaces ; les ours dans leurs fosses, qui se roulent sur le pavé brûlant et regardant en louchant ceux qui leur jettent du pain ; les tigres, les lions qui bâillent ; les hyènes, des espèces de cochons avec des têtes de chauves-souris, qui répandent une odeur très-mauvaise, tout cela, pour moi, c'était de la vieilleries, comme ces carcasses de baleines et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un bœuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

C'est après avoir traversé la grande allée de tilleuls et de hêtres au milieu,—près des magnifiques baraques en verre où les plantes d'Amérique collent leurs grandes feuilles desséchées aux vitres,—c'est de l'autre côté, sur les quais, en suivant ces immenses entrepôts où les tonnes de vin et d'eau-de-vie, les ballots et les caisses sont entassés jusqu'aux toits pendant une lieue, où les bateaux descendent la Seine et déchargent leurs marchandises et leurs provisions de toutes sortes sur les pavés en pente, derrière les tours de Notre-Dame, près de l'Hôtel-de-Ville, c'est là que la vie me revenait avec ces grandes histoires de la Révolution, où les gens, au lieu de croupir et de moisir comme ces animaux d'Asie et d'Afrique dans des cages, voulaient être libres et faire de grandes choses. Oui, c'est en face de l'Hôtel-de-Ville, cette large et sombre bâtisse couverte d'ardoises, ses deux pavillons sur les côtés, sa haute porte en voûte, au milieu, où monte le grand escalier jusqu'à l'intérieur, ses grandes fenêtres et ses niches, où les vieux juges, tous les braves gens des anciens temps, ont leur statue, c'est là que je me rappelais la terrible Commune : ces hommes de la Révolution, avec leurs habits à larges parements, leurs perruques, leurs tricornes, qui balayaient le pays avec leurs décrets, qui déclaraient qu'on gagnerait tant de victoires en Hollande, tant en Prusse, tant en Italie, ainsi de suite,—ce qui ne manquait pas d'arriver,—et qui se soutenaient avec vingt départements contre tout le reste de la France et de l'Europe, en nommant des généraux soldats et des soldats généraux, pour le service de la patrie ! Oui, j'étais dans l'admiration en regardant cette bâtisse, où s'étaient accomplies de si grandes

choses ; je comprenais mieux l'histoire que m'avait prêtée le vieux Perrignon, je me représentais ces révolutionnaires, et je pensais : " C'était d'autres hommes que nous ! Dans des années et des années nous serons tous en poussière, on ne saura pas même que nous avons existé, et d'eux on parlera toujours, ils seront toujours vivants ! "

J'étais un soir à cet endroit, à l'entrée du pont, rêvant à tout cela, lorsqu'un canonier roux me tapa sur l'épaule, en disant :

" Qu'est-ce que tu fais donc là, Jean-Pierre ? "

Je regardai tout surpris, et je reconnus Materne le cadet, celui qui s'appelait François. Nous n'avions jamais été bien amis ensemble, et plus d'une fois nous nous étions roulés à terre ; mais en le voyant là, je fus tout joyeux et je lui dis :

" C'est toi, François ? Ah ! je suis bien content de te voir "

Je lui serrai la main. J'aurais voulu l'embrasser.

" Qu'est-ce que tu fais donc à Paris ? me demanda-t-il.

—Je suis ouvrier menuisier.

—Ah ! moi, je suis dans les canonnières à Vincennes. Qu'est-ce que tu payes ?

—Ce que tu voudras, Frantz."

Et lui, me prenant aussitôt par le bras, s'écria :

" Nous avons toujours été bons camarades ! Arrive... je connais un bon endroit... Regarde... c'est ici."

C'était à quatre pas, et je pense que tous les endroits étaient bons pour lui, quand un autre payait. Enfin n'importe ! il décrocha son sabre, le mit sur le banc en treillis, à la porte du cabaret, et nous devant une petite table dehors.

Les gens allaient et venaient. Je fis apporter une bouteille de bière, mais Frantz voulut avoir de l'eau-de-vie ; il dit à la femme :

—Laissez le carafon !—Ah ! tu es ouvrier, Jean-Pierre, et où ça ?

—Rue de la Harpe, mais je demeure rue des Mathurins-Saint-Jacques.

—Bon... bon... A ta santé !"

Je lui demandai s'il avait des nouvelles du pays ; mais il se moquait bien du pays et disait :

" C'est un trou... ça ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle..."

—Mais ton père et ta mère ?

—Je pense qu'ils sont encore vivants. Depuis deux ans je n'ai pas eu de lettre d'eux.

—Et toi, tu ne leur as pas écrit ?

—Si, je leur ai demandé deux ou trois fois de l'argent ; ils ne me répondent jamais... ça fait que je me moque d'eux. A ta santé, Jean-Pierre !"

Il finissait toujours par là : " A ta santé, Jean-Pierre ! "

Une chose qui me revient, c'est que je lui parlai de la réforme et qu'il me dit :

" Oui, c'est de la politique, et ceux qui se mêlent de politique, gare à eux ! Tu sauras que chez les armuriers tous les fusils sont démontés ; il manque aux uns la batterie, aux autres la cheminée ; de sorte que ceux qui voudront faire de la politique, s'ils pillent les fusils, ne pourront pas tirer. Le sergent m'a dit ça ! Il m'a aussi raconté qu'on mêle dans le nombre de ceux qui veulent faire de la politique, des gaillards solides, bien habillés, comme des propriétaires,—qui passent même pour les plus enragés,—et qui portent de gros bâtons plombés avec lesquels ils assomment leurs camarades. Ces gens se reconnaissent tous par des signes. Ils arrêtent les autres et se mettent toujours trois ou quatre contre un. Avec ça, la troupe arrive et balaye le restant de la canaille. Ainsi ne te laisse pas entraîner dans la politique. C'est un bon camarade qui te prévient... Prends garde !

—Je te crois, lui dis-je, et je n'ai pas envie de m'en mêler."

Comme alors le carafon était vide, Materne se rappela qu'il devait répondre à l'appel et que Vincennes était à plus d'une lieue,

Il se leva, boucla son ceinturon ; je lui serrai la main, et, pendant qu'il s'éloignait en traversant le pont, je payai l'eau-de-vie et la bière. Ensuite, je rentrai bien content de l'avoir vu, mais tout de même étonné de ce qu'il m'avait dit sur les gueux chargés d'assommer leurs camarades.

Je pensais :

“ Si M. Guizot voulait la justice, il n'aurait pas besoin de tout cela ; tous les honnêtes gens seraient avec lui. Mais quand on refuse des demandes justes, on vit toujours dans la crainte et l'on est forcé de se reposer sur des bandits.”

## XIX

La rencontre de Materne m'avait fait plaisir dans le moment mais qu'est-ce qu'un être pareil ? un homme qui ne pense qu'à boire et à manger, et qui vous dit que l'endroit où vous avez passé votre jeunesse est un trou, que ce n'est pas la peine d'en parler ?

En songeant à cela, l'indignation vous gagne ; des camarades de cette espèce ne sont pas faits pour vous remonter le cœur, au contraire. Je souhaitai de ne plus le revoir, et ma tristesse augmentait de jour en jour, les idées de retourner au pays reprenaient le dessus ; l'eau de Paris, la nourriture, l'ombre des maisons me minaient.

Souvent je m'écriais :

“ C'est ici qu'il faudra laisser tes os ! Dans un endroit où tu seras mêlé parmi des milliers d'autres que tu ne connais pas, et dans un cimetière où l'on ne trouve pas de verdure... Quelle chose terrible !...”

Le soir, je me figurais aussi dans mes rêves que la mère Balais était malade, qu'elle avait besoin de moi, qu'elle m'appelait, et je m'éveillais dans l'épouvante. Vers ce temps, j'écrivis ma désolation là-bas, demandant à la brave femme de ses nouvelles, et lui criant : “ Si vous n'êtes pas morte écrivez-moi, car cela ne peut pas durer. J'aimerais mieux tout abandonner pour venir à votre secours. Dites-moi seulement que vous n'êtes pas malade !”

Quatre jours après je reçus sa réponse, que je garde encore, parce que ces vieux papiers font toujours plaisir à relire. C'est comme si l'on revivait une seconde fois. Voici cette lettre :

“ Mon cher Jean-Pierre, je me porte très bien. Depuis que je te sais dans une bonne place, le reste m'est égal. Qu'on soit à Paris, à Dresde, à Madrid ou à Saint-Jean-des-Choux, ça revient au même, pourvu qu'on ne manque de rien. Il ne faut pas se faire des idées. S'ils avaient tranquillement emboîté le pas, s'ils avaient mangé leur ration, ils n'auraient pas attrapé les fièvres, ils seraient tous restés frais et bien portants. C'est toujours ceux qui ne pensent à rien qui se portent le mieux. Pense toujours que tout va bien, et tu seras content : le contentement, c'est la santé.

“ Si j'étais malade ou si j'avais besoin de quelque chose, je t'écrirais tout de suite ; mais je n'ai jamais été mieux portante, principalement depuis que ton camarade Emmanuel est venu me voir. Il est monté jusqu'à mon troisième, pour me raconter comme tu travailles, et comme vous courez la ville ensemble. C'est un brave et beau garçon, et même il a voulu m'embrasser pour toi. Je suis bien vieille maintenant, mais dans un temps on avait aussi son prix. Enfin, ça m'a fait plaisir de voir le bon sens de ce jeune homme. Restez toujours amis ensemble. Tu n'auras jamais de meilleure société, Jean-Pierre. Emmanuel retourne à Paris bientôt, il te racontera le reste. En attendant, figure-toi que ta bonne vieille mère Balais n'a pas envie du tout de mourrir, et qu'elle espère se trouver encore avec toi des années et des années.

“ Je voudrais bien t'en dire plus, mais je n'aime pas garder mes lunettes trop longtemps ; ça gêne la vue. Voilà pourquoi je t'embrasse cent fois pour finir, Jean-Pierre, en te souhaitant d'avoir aussi bonne confiance que moi,

“ Ta bonne mère, MARIE-ANNE BALAIS.”

Cette lettre me mit en quelque sorte du baume dans le sang ; je repris courage et je me considérai moi-même comme un fou de me désoler sans raison. Mais il devait m'arriver encore d'autres nouvelles moins agréables.

L'automne alors tirait à sa fin. Les vieilles rues se remplissaient encore une fois d'étudiants. Ils arrivaient tous remplumés, et les filles se remplumaient aussi ; elles se remettaient à danser, à crier, à rire. Par toutes les fenêtres des garnis, rue de la Harpe, rue des Mathurins-Saint-Jacques, rue de l'Ecole-de-Médecine et des environs, on n'entendait que chanter *Larifla !*

Souvent je me demandais :

“ Est-ce qu'Emmanuel ne va pas revenir ? Est-ce qu'il n'est pas ici ? ”

Je regardais en passant les figures, et je commençais à m'inquiéter, quand un soir, en rentrant de l'ouvrage, M. Trubère, le portier, me cria :

“ Quelque chose pour vous.”

Il me remit un billet d'Emmanuel : “ Je suis de retour dans mon ancien logement. Arrive ! ” Aussitôt je courus rue des Grés, no 7. En quelques minutes j'y étais. Je grimpai l'escalier et j'ouvris la porte. Emmanuel, en robe de chambre, avait déjà fini de ranger ses effets dans la commode ; il fumait sa pipe auprès d'une bonne cannette.

“ Hé ! Jean-Pierre ! ” s'écria-t-il.

Nous nous entourions de nos bras. Quel bonheur d'embrasser un vieux camarade !

“ Allons... allons... disait-il, c'est bien... prends un verre et fumons une pipe, que je te raconte ce qui se passe chez nous.

—Alors on va bien ?

—Oui.

—La mère Balais ?

—On ne peut mieux.

—Les Dubourg ?

—Ça va sans dire, avec un pareil héritage ! Mais toi, je te trouve un peu pâle ; tu n'as pas été malade ?

—Non, Dieu merci. Mais je me suis terriblement ennuyé : l'idée du pays, de l'automne, du bon temps, des feuilles de vigne toutes rouges sur la côte, tu comprends ?

—Oui je connais ça. Que veux-tu, mon pauvre Jean-Pierre ! de ne plus voir le ciel, c'est une habitude à prendre. Mais pour en revenir à Saverne, tu sauras que toute la ville est dans l'admiration des Dubourg. Ils ont acheté une grande maison sur la place, leurs meubles viennent de Strasbourg, et madame Madeleine, avec des falbalas, se promène dans l'avenue du Château.”

Il souriait. J'avais aussi l'air de sourire, mais ces folies me chagrinaient.

“ Et le père Antoine ? lui dis-je.

—Lui, c'est toujours le même brave homme. Seulement il a une bonne capote en castorine et un large feutre noir. Il se promène aussi sur la place, mais simplement, naturellement, sans façons ; il est avec les vieux rentiers, les officiers en retraite. C'est là que je l'ai vu. Tu ne peux pas te figurer le plaisir qu'il avait de m'entendre parler de toi. “ Ah ! je suis content de ce que vous me dites, monsieur Emmanuel ! s'écriait-il. J'aime Jean-Pierre, c'est un homme de cœur. ”—Ainsi de suite. Il voulait m'inviter à dîner avec eux, mais les grandes manières de madame Madeleine m'auraient gêné.

—Oui, lui dis-je, tout cela, je le savais, d'avance ; madame Madeleine manque de bon sens ; mais j'espère bien qu'Annette n'est pas comme elle.

—Non, sans doute, répondit-il, ce qui ne va pas à une femme de quarante-cinq ans peut très bien aller à une jeune fille de dix-sept. Annette est jolie, elle est rose, bien faite ; elle a de belles dents, de

beaux yeux bleus, une taille bien prise ; tout cela fait que les falbalas lui vont bien. Quoique, entre nous, Jean-Pierre, un peu plus de simplicité, de modestie, irait encore mieux.

—Elle est jolie ?

—Très jolie ! s'écria-t-il. Et comme la dot promet aussi d'être jolie, la maison ne désemplit pas de visiteurs. Leur garçon a bien de l'ouvrage pour cirer l'escalier.

—Ils ont un garçon qui cire l'escalier ?

—Parbleu ! je crois bien !

Emmanuel voyait le mauvais effet que tout cela faisait sur moi. Mais je voulais tout savoir. Il vaudrait mille fois mieux être sourd, que de se faire raconter des histoires pareilles. Malheureusement, quand une fois on commence, il faut aller jusqu'au bout.

—Et qu'est-ce qui va donc les visiter ? lui demandai-je.

—Hé ! c'est tout simple, Jean-Pierre, ceux qui voudraient avoir la dot et la fille, toute la jeunesse du beau monde : les clercs d'avoué, de notaire, les jeunes avocats sans cause. Je pourrais t'en nommer plus de vingt. On met son habit noir, sa cravate blanche et ses gants ; on se donne des airs graves. Et puis on dîne. M. Hesse, l'organiste, se met au piano. On chante des duos, les trois grandes fenêtres ouvertes sur la place, où les gens s'arrêtent le nez en l'air.

Emmanuel me racontait cela comme la première histoire venue, en vidant sa chope et bourrant sa pipe. Il regardait aussi par les fenêtres ses camarades qui passaient dans la rue ; puis il revenait s'asseoir, sans de douter de rien, en me disant :

—Allons, bois donc. Si nous avons le temps ce soir, Jean-Pierre, nous irons à l'Odéon. J'ai vu l'affiche : représentation extraordinaire.

Moi, je sentais comme de petits coups de vent me passer sur les joues.

—Voilà ce que c'est de sortir par hasard d'une position gênée, fit-il, et d'arriver dans un monde qu'on ne connaît pas. Ces braves gens sont les dupes de tous les pique-assiettes du pays ; des gaillards qui voudraient avoir la dot et la fille. Je ne t'en aurais pas parlé ; mais naturellement on s'intéresse aux gens qu'on a connus dès l'enfance.

J'étais penché sur ma chaise, les yeux à terre ; j'aurais voulu répondre, mais je sentais comme un enrouement. Malgré cela, je dis :

—Oui, cela me fait de la peine.

—Sans doute, Jean-Pierre, c'est malheureux ; je crains même que la mauvaise race ne réussisse.

—Ah ! tu crois qu'un de ces gueux pourrait réussir ?

—Cela ne peut pas manquer. Il est même déjà question des succès de M. Breslau, un homme superbe, grand, frisé, grave, avec un collier de barbe, une large moustache brune ; enfin ce qu'on peut appeler un bel homme.

Alors je ne pus m'empêcher de dire :

—Canaille !

Emmanuel me regarda tout surpris.

—C'est plutôt un imbécile, dit-il.

—Oui, un imbécile, un gueux, un gremlin !

Je ne pouvais plus me contenir, et je dis encore :

—Mais cela ne nous regarde pas ! Si Mme Madeleine est assez bête, et M. Dubourg assez faible pour souffrir chez eux des écornifieurs pareils, c'est leur affaire. Moi, je m'en moque. Seulement, cette pauvre petite Annette, je la plains... Elle n'est pas cause si sa mère est à moitié folle.

—Ah ! elle n'est pas tant à plaindre que tu crois, dit-il ; ces visites, ces compliments, ces beaux messieurs qui se courbent devant elle en l'appelant charmante, en lui demandant la grâce de danser avec elle la six ou septième contredanse, tout cela, Jean-Pierre, ne l'ennuie pas beaucoup. Et quand le beau M. Breslau arrive bien frisé, bien pommadé, bien cravaté, bien sanglé, Mlle Annette n'a pas l'air bien malheureux.

—Tu l'as vu ?

—Non, mais c'est le bruit de la ville.

J'aurais voulu casser quelque chose. Jamais je n'ai fait d'efforts pareils pour me contenir ; mais cela ne pouvait pas durer. Je me levai tout à coup en disant :

—C'est bon... J'étais venu seulement en passant ce soir...

—Mais où vas-tu ?

—Je vais chez M. Perrignon, mon chef d'atelier. Il m'a prêté un livre sur la révolution ; il faut que je lui rende son livre.

—Ah ! tu as lu l'histoire de la révolution, Jean-Pierre ; et qu'est-ce que tu penses de tout cela ?

—C'est magnifique.

—Oui, Danton, Vergniaud, Hoche, Kléber, Marceau !... Allons, nous sommes d'accord. Tant mieux ! Mais vide donc ton verre !

—Merci, c'est assez.

J'aurais voulu me sauver ; mes joues tremblaient, et je crois qu'en ce moment Emmanuel se douta de quelque chose, car il dit :

—Eh bien ! va, demain ou après, nous causerons... nous nous reverrons.

Il m'éclaira avec sa bougie sur l'escalier. Je lui serrai la main en répondant :

—Oui... nous nous reverrons.

Je ne voyais plus clair et je descendis l'escalier en dégringolant. Une fois dehors, le grand air m'excita pour ainsi dire encore plus. Je courais, je passais sur les trottoirs en écartant les gens comme un fou. Deux ou trois fois il me sembla même avoir entendu des personnes me crier : "Prenez donc garde !" mais je n'en suis pas sûr. Tout défilait devant mes yeux comme un rêve : les becs de gaz, les voitures qui roulaient, les boutiques, les coins de rue où l'on criait : "Gare !" Mon idée la plus claire était :

—Tu vas partir pour Saverne, tu tomberas sur Breslau, tu l'étrangleras ; on t'assommera, mais c'est égal, tant mieux, ce sera fini !

Ensuite, je voyais la figure du père Antoine, celle de M. Nivoi, de la mère Balais, et je pensais :

—Qu'est-ce qu'ils diront ?

Cela me troublait. Mais j'en voulais terriblement à Mme Madeleine, que je considérais comme la principale cause de tout, par sa bêtise et sa vanité. Je l'avais en horreur !

Ce n'est que bien loin, après avoir passé par la rue Copeau, par le Jardin des Plantes et par le pont en face, que je me trouvai place de la Bastille, près de la colonne, où le marchand de coco faisait résonner ses timbales. Le monde m'entourait. Alors les genoux tremblants, j'allai m'asseoir sous la tente d'un café, en demandant de la bière, et là, les jambes croisées, je me mis à regarder la foule qui se croisait, criait, montait en omnibus, les voitures par douzaines qui passaient, les cochers en l'air qui s'injuriaient.

J'étais comme au milieu d'un songe. Une diligence qui retournait au pays me réveilla ; je me dis en moi-même :

—Ah ! si j'étais là-haut !... après-demain je serais à Saverne, et malheur à Breslau, malheur !

Je me levai, je payai et je partis sans avoir bu ma bière.

Je traversai à la nuit noire la place de l'Hôtel-de-Ville. Plus loin, les grandes ombres des tours Notre-Dame, du pont et des vieilles maisons remplissaient la rivière creuse, qui clapotait et brillait au-dessous. Les terribles histoires de la Révolution me revinrent, et je pensai :

—Combien la vieille rivière a déjà porté de morts ! des gueux et des braves gens... Maintenant, ils dorment !... Mais ceux qui se tuent sont des lâches... ils ont peur de souffrir !

Quelques minutes après, je tirais le cordon, la porte s'ouvrait, et je grimpais dans ma chambre.

# LE PIONNIER

FRANC ET SANS DOL

## GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publié le Dimanche

L.-G. ROBILLARD,

Éditeur-proprétaire

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le " PIONNIER " est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le " PIONNIER " publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce ; deux feuilletons ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le " PIONNIER " compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le " PIONNIER " atteint plus de 100,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL  
MONTREAL

### AUX ATELIERS DU " PIONNIER "

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162.

TEL. BELL, MAIN 467.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.  
Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

C'EST POURTANT VRAI

Quand on pense qu'avec une bouteille de *Baume Rhumal* on peut souvent éviter la terrible consommation.

Un financier juif, bien connu parle politique.

—Moi, dit-il, je m'en tiens aux principes de 89.

—De 89 pour cent, ajoute vivement un voisin.

SECRET DE LA LONGEVITE

Le secret de la longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

J. = C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.

Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER  
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900  
REVELATION  
FRANCAISE  
PARIS 1900  
L'APRES & LAVERGNE  
PHOTOGRAPHES  
300 RUE ST DENIS  
MONTREAL P.Q.  
TELEPHONE BELL E. 1283  
TEL. DES MARCHANDS 843

CORSINE



MADAME L. THORA

Developpant la  
FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Francais de Developpement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits resultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

50 YEARS' EXPERIENCE  
**PATENTS**  
TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newswriters.  
**MUNN & Co.**, 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

**LOUIS GLADU**  
Plombier :-: Couvreur  
Poseur d'Appareils à Gaz  
et à Vapeur  
Spécialité: Chauffage à Eau Chaude  
362a rue Rachel, Montreal  
Tel Bell Est 880. jno

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 7 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

**Bovril**

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc. . . . .

LE VRAI MOYEN DE SE RÉCHAUFFER



Isaacstein (maugréant).—Za a vain, za a vroid, za na rien à vaire ! Tieu t'Abraham ! On se remue, on se régeauve ! Il y a bourtant assez te maisons bar la rue qui ne temantent gua prûler !

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

**Si les Canadiens ne sont pas une race inférieure**

pourquoi ne pourraient-ils pas produire des  
**Langues en Canistres**  
des **Fèves au Lard, etc,**  
aussi bonnes que ceux qu'on importe des Etats-Unis ?

ESSAYEZ CELLES QUI PORTENT LA MARQUE DE  
**Wm. CLARK, - MONTREAL**  
D'autres peuvent vous coûter plus cher, mais il n'y en a pas de meilleures

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beauvre, 3197 Rachel

**LA QUINZAINE MUSICALE**, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou **Lait Candès**  
Dépuratif, Tonique, Désodorisant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc... conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.  
Il date de 1849  
CANÈS, Paris  
85 St-Denis, 16